N°374 / DÉCEMBRE 2024 / JANVIER 2025

SCIENCES HUMAINES

SCIENCES HUMAINES

Faisons connaissance

NOUVELLE FORMULE

COMMENT TROUVER SA PLACE ?

En famille, au travail, en société…

Boris Cyrulnik
« C'est la rage de comprendre qui m'a sauvé »

Une vie, une œuvre

Günther Anders
L'humanité en sursis

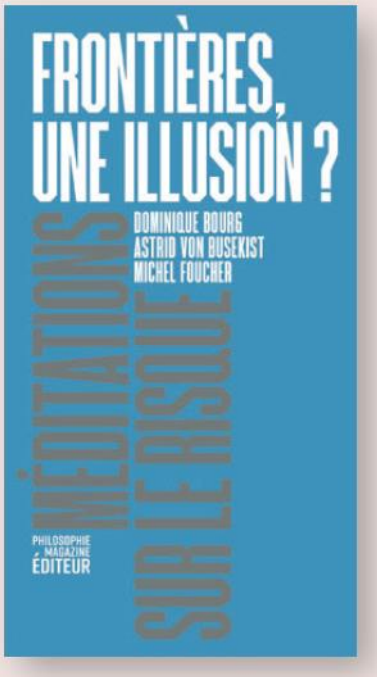
LES NOUVEAUX LUDDITES
À L'ÂGE DE L'IA, faut-il briser nos machines ?

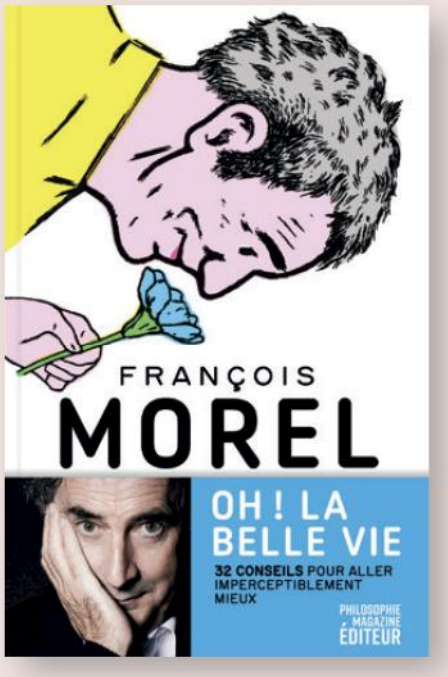
David Le Breton, la sociologie à fleur de peau • Qu'est-ce que le décolonial ? Le sport peut-il être non-binaire ? • **Le cimetière secret de la Libération**

L 18925 - 374 S - F: 6,90 € - RD

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM

NOS LIVRES DE LA RENTRÉE





EN LIBRAIRIE

PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM

© Samuel Berthet

ÉDITO

Par **Héloïse Lhérété**
Directrice de la rédaction

Faisons **connaissance**

« Tout grand progrès naît d'une audace de l'imagination », écrivait le philosophe John Dewey. Au nom de toute notre équipe, je suis heureuse de vous présenter un *Sciences Humaines* entièrement repensé et rénové. Il nous en a fallu de l'audace (et beaucoup de travail !) pour concevoir une nouvelle formule aussi ambitieuse, quand certains présagent la fin prochaine des journaux face à l'assaut des écrans. À contre-courant, nous faisons le pari d'un magazine à la pagination augmentée et à la maquette magnifiée. Pour ses 35 ans, nous offrons à notre mensuel un superbe écrin, façonné par Sophie Villette assistée d'Isabelle Mouton, nos directrices artistiques.

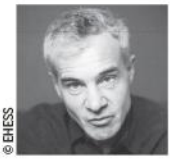
Si nous investissons dans le papier, c'est parce que nous croyons à son avenir. Un magazine imprimé permet une expérience unique, inaccessible par le *scrolling* sur notre smartphone : un moment à soi, à la fois spirituel et sensuel, pour s'instruire et réfléchir aux transformations du monde. Il existe beaucoup de journaux jetables. Nous recherchons l'inverse : confectionner des numéros pérennes, que vous aurez envie de garder, pour y revenir et vous en nourrir. Ce qui nous anime ? L'enthousiasme d'une rédaction à la curiosité tous azimuts, la volonté de mieux décrypter les métamorphoses et zones d'ombre de nos sociétés, le désir de répondre aux attentes exprimées par nos lecteurs. Qu'ils soient anciens ou nouveaux, ce sont eux, selon le mot de Raymond Aron, *« les vrais patrons des journaux »*.

Les changements réussis s'opèrent toujours dans une fidélité à soi. *Sciences Humaines* s'oriente selon ses quatre vertus cardinales : le pluralisme explicatif, l'esprit critique, la pédagogie, l'indépendance. Pour réinventer notre mensuel – et simultanément notre site Internet, qui fait aussi peau neuve –, nous avons cherché à apporter de la lumière et de l'incarnation. Nous proposons une information scientifique enrichie, mais aussi des récits qui nous lient, des portraits qui nous éduquent, des images propices à la rêverie et l'étonnement. De la vie, des nuances, de l'humanité ! Ce n'est pas une concession à l'air du temps, mais l'approfondissement d'une exigence intellectuelle : il n'y a pas d'idées sans histoires, pas de science sans humains pour l'élaborer, pas de pensée sans expériences, flâneries, rencontres, frottements.

Le sens de cette nouvelle formule ? Trouver le point d'équilibre entre variété et profondeur. Relier les différentes sciences humaines pour éclairer le sens de l'aventure humaine et repenser nos manières d'être ensemble. À un moment où l'histoire s'opacifie et où les discours informés se trouvent recouverts par un brouhaha permanent, nous aimerions faire de *Sciences Humaines* un lien de savoir. C'est le sens de notre nouvelle signature : *« Faisons connaissance. »* ●

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM

ILS ET ELLES ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO


© EHESS

Philippe Bataille

Les droits des malades, la fin de vie et **la relation médicale et de soin** sont au cœur des travaux de ce sociologue. Directeur d'études à l'EHESS, il est notamment l'auteur de *Faire avec l'âge* (Éditions de la MSH, 2023). **Page 64**

© Coll. personnelle

Marie Duru-Bellat

Professeure émérite à Sciences Po, chercheuse au Centre de recherche sur les inégalités (Cris) et à l'Institut de recherche en éducation (Iredu), cette sociologue est spécialiste des questions d'**éducation**, d'inégalités sociales et de genre. Elle est l'autrice notamment de *Le Mérite contre la justice* (Presses de Sciences Po, 2019) et, avec François Dubet, de *L'Emprise scolaire* (Presses de Sciences Po, 2024). **Page 57**

© Coll. personnelle

Guillemette Faure

Guillemette Faure est journaliste, chroniqueuse à *M, le magazine du Monde* et collabore régulièrement à *Sciences Humaines*. Elle aime écrire sérieusement sur les sujets légers et inversement. Elle est également l'autrice de plusieurs ouvrages dont *Dys et Célèbres* (Casterman, 2023), *Pourquoi les enfants de profs réussissent mieux* (Les Arènes, 2019) et *Ça peut toujours servir* (Stock, 2018). Elle est l'aînée de sa **fratrie**. **Page 54**

© Léa Crespi

Claire Marin

Philosophe de **l'intime**, elle est professeure en classes préparatoires aux grandes écoles à Paris. À travers ses essais, elle ausculte nos affects et les lignes de faille de nos existences, notamment dans les récents *Rupture(s)*, *Être à sa place* (Éditions de l'Observatoire, 2019 et 2022) et *Les Débuts. Par où commencer ?* (Autrement, 2023). **Page 50**

© Studio Xavier Morize

Jean-François Marmion

Psychologue de formation, il est écrivain et journaliste scientifique. Collaborateur de longue date de *Sciences Humaines*, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *La psychologie de la connerie* (Sciences Humaines éd., 2018) et de *L'Incroyable Histoire la psychologie* (avec Pascal Magnat, Les Arènes BD, 2023). **Page 80**

© Coll. personnelle

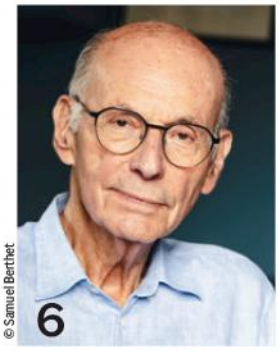
Thibaut Sallenave

La ponctualité et un **déménagement** peuvent-ils être des objets d'études philosophiques ? Pour cet enseignant en classes préparatoires, oui ! Et il l'a démontré dans deux essais, les justement nommés *Petit traité de la ponctualité* et *Changements d'adresse. Une philosophie du déménagement* (L'Aube, 2024 et 2022). **Page 66**

SCIENCES HUMAINES

Sciences Humaines
38 rue Rantheaume
89000 Auxerre
Ventes et abonnement
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot, Mélina Lanvin, Bénédicte Marrière
Directrice de la rédaction : Heloïse Lhérété
Rédactrice en chef adjointe : Cécile Peltier
Rédacteurs, chefs de rubriques : Nicolas Journet, Jean-Marie Pottier, Fabien Trécourt, Hugo Albandea, Samuel Lacroix
Premier secrétaire de rédaction : Frédéric Peylet
Secrétaire de rédaction : Renaud Beauval
Conseillères de la rédaction Martine Fournier Sophie Gherardi
Ont participé à ce numéro Véronique Bouruet-Aubertot, Ève Charrin, Renaud Chartoire, Léo Fabius, Catherine Halpern, Thierry Jobard, Thibault Le Hégarat, Frédérique Letourneux, Frédéric Manzini, Romain Pigeaud.
Création graphique et direction artistique : Sophie Villette
Graphiste et direction artistique : Isabelle Mouton
Iconographie : Marie-Laure Fior
Chef de projet Web : Steve Chevillard
Assistant webmestre : Alexandre Lepême
Promotion publicité : Patricia Ballon
Comptabilité : Carole Charreau
Directrice de publication : Nadia Latrèche
Imprimé en France, Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines Communication SAS a au capital de 214 790 €
RC Auxerre B379865975
Actionnaire majoritaire et présidente Philo Éditions SAS
Directrice Générale Nadia Latrèche
Diffusion : MLP - Réassort joindre Opper : 01 40 94 22 23
Impression : SIEP
ZA Les Marchais 77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Autriche
39 % de fibres recyclées
Impact sur l'eau : Ptot : 0.011 kg/t
Commission paritaire : 0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution
Couverture : ©Nishant Choksi
Conception : Isabelle Mouton
Un encart « Sciences Humaines » est posé sur une partie des magazines.

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM



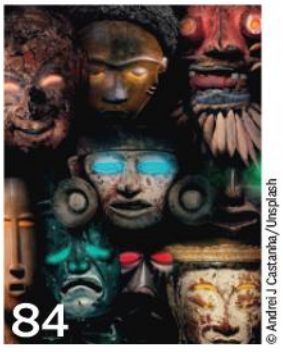
© Samuel Berthet

© Bruce Peter Morin/Adobe Stock

© Paris Marx

© Alain Laboile

© Literaturarchiv Österreichische Nationalbibliothek



© Andrei J Castanha/Unsplash

© RMN-Grand Palais (Palais des Beaux-Arts, Lille) Stéphane Maréchalle/Presse

Sommaire

RENCONTRE : BORIS CYRULNIK

P. 6 « C'est la rage de comprendre qui m'a sauvé »
P. 14 **L'IMAGE DU MOIS :** L'esprit des eaux

Brèves de SAVOIR

L'actualité de la recherche en sciences humaines

P.20 **MA THÈSE EN 3 POINTS**
Vanille Laborde : laïcité à l'école, l'heure des comptes
P. 26 **PORTRAIT DE CHERCHEUR**
David Le Breton, la sociologie à fleur de peau
P. 24 **L'OBJET DU MOIS :** la boîte à clés
P. 28 **LE DICTON À L'ÉPREUVE**
« Les chiens aboient, la caravane passe »

GRANDS ANGLES

P. 30 **TERRAIN D'ENQUÊTE - Le cimetière secret de la Libération**
P. 36 **LE MONDE EN DEVENIR - À L'ÂGE DE L'IA, faut-il briser nos machines ?**

DOSSIER

Comment trouver sa place ?

P. 44 Chacun cherche sa place
P. 48 **Points de repère :** Qu'est-ce qu'être à sa place ?
P. 50 **Claire Marin :** « Un déplacement infime peut changer notre vie »
P. 54 **Frères et sœurs,** nos premiers rivaux ?
P. 57 **Diplôme et emploi :** l'équation se complique
P. 60 **Le chômage,** une « perte de soi »
P. 64 « En vieillissant, j'ai l'impression que tout s'est éloigné de moi »
P. 66 **Déménager** pour tourner la page ?
P. 68 **À l'aveugle :** Qui a écrit ce texte ?
P. 70 Bibliographie sélective

RÉFÉRENCES

P. 72 **GÜNTHER ANDERS,** l'humanité en sursis
P. 80 L'illustre inconnue : **Sabina Spielrein**
P. 82 Mythologie : **LE BATEAU DE THÉSÉE, allégorie de l'identité**

Les livres et la culture

P. 84 -97

Clôture

P. 98 **La question qui fâche**
Le sport peut-il être non binaire ?

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM

Boris Cyrulnik

Neuropsychiatre, il a exercé au centre hospitalier de Toulon-La-Seyne-sur-Mer et dirige le diplôme universitaire d'éthologie humaine à l'université de Toulon. Il a écrit ou dirigé de nombreux livres dont le plus récent est *Les Deux visages de la résilience. Contre la récupération d'un concept* (Odile Jacob, 2024).

« C'est la rage de comprendre qui m'a sauvé »

Voici 40 ans, la notion de résilience était violemment rejetée par les psys, suspectée d'avoir été conçue par des médecins nazis. Aujourd'hui elle est considérée comme une recette de développement personnel, ce qui est tout aussi absurde. Boris Cyrulnik met les choses au clair…

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-FRANÇOIS MARMION.

À chaque rentrée, les libraires étalent son nouveau cru littéraire, assuré de ventes à faire pâlir n'importe quel confrère. Les mauvaises langues prétendent qu'il écrit toujours le même livre, mais quiconque prend la peine de les parcourir ne peut qu'être impressionné par leur variété d'inspiration. Non, nous ne parlons pas d'Amélie Nothomb, mais d'un psychiatre, Boris Cyrulnik, devenu l'une des figures des sciences humaines les plus populaires, et de loin, alors qu'il ne verse ni dans le racolage ni dans la simplification à outrance. Quiconque a eu la chance de se promener à ses côtés pendant quelques minutes l'a forcément vu abordé par des inconnus. « *Généralement, c'est sympathique et très agréable,* confie-t-il : *un petit mot en passant, un sourire, un signe de la main… Parfois, en revanche, c'est plus envahissant, on me demande une consultation sur un trottoir.* »

Il a conquis le grand public par inadvertance, en traitant des sujets censés n'intéresser personne, comme l'histoire de la psychiatrie, la condition animale (avant qu'elle ne devienne à la mode) et même cet obscur concept anglo-saxon dont on ne voulait pas entendre parler en France : la résilience, cette déroutante alchimie entre biologie, soutien social et personnalité qui fait qu'on peut déjouer tous les pronostics en repartant vaille que vaille sur les chemins cabossés de la vie, au lieu de rester sur le carreau. Boris Cyrulnik, orphelin auquel la société prédisait

© Samuel Berthet

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM

mécaniquement une carrière de loque humaine ou de voyou, est même devenu M. Résilience, ce qui lui pèse parfois. « *Souvent, je la cite à peine dans mes livres grand public, deux ou trois fois dans un livre de 300 pages,* s'amuse-t-il. *Pourtant, je suis étiqueté. Ça ne m'ennuie pas, mais je préfère n'être ni sous-estimé ni surestimé.* » Qu'on se le dise, la résilience existerait sans lui, et réciproquement. Il nous a pourtant pardonné bien volontiers de remettre le sujet sur le tapis.

Une journaliste vous a récemment présenté comme « l'inventeur du concept de la résilience ». Qu'est-ce que ça vous inspire ?
J'ai écrit cent fois, jusqu'à radoter, que le mot résilience n'est pas de moi. Il vient du latin *resalire*, qui a donné « ressaut », « résilier ». Il a été utilisé aussi bien par Paul Claudel s'étonnant de la « résilience » des banquiers américains après le krach de 1929, que par André Maurois qui soulignait la « résilience » de George Sand après chacun de ses deuils. Ce sont les agriculteurs qui l'avaient employé le premier : un sol est « résilient » lorsqu'après une inondation ou un incendie, une *autre* faune, une *autre* flore, réapparaissent. La vie revient, mais pas comme avant. Le mot est entré en psychologie grâce à Emmy Werner, professeure de psychologie à Miami. Je n'en peux plus de la citer ! (Rires) En 1971, elle a étudié les enfants des rues sur une île d'Hawaï. En 1982 surtout, elle a publié une recherche expliquant qu'elle avait autrefois suivi 700 enfants défavorisés : pas de famille, pas d'école, agressions sexuelles, pauvreté, etc. Trente ans après, elle venait d'en revoir 200. 72 % d'entre eux restaient fracassés, comme on pouvait s'y attendre, mais 28 % avaient appris à lire sans école, appris un métier et fondé une famille, et ne se révélaient pas plus névrosés que la population générale. Estimant que ces enfants avaient quelque chose à nous apprendre, le pédopsychiatre britannique Michael Rutter, que j'ai invité plusieurs fois à Paris, a transformé la notion en concept. Désormais, pour les psychologues, éducateurs, neurologues, anthropologues, il n'y a pas de contresens et ce concept en devient presque bébête tellement il est évident. Leur métier, c'est de chercher à faire reprendre vie aux enfants matraqués par les événements, bloqués, inhibés. La résilience, c'est ce qui leur permet de reprendre un autre développement après un traumatisme. Ce n'est pas un état, mais un processus.

« Un autre » développement : donc, on ne repart pas comme avant ?
Non, il s'agirait alors de guérison. Une autre vie revient, avec ses pépins et ses bonheurs, mais ce n'est pas un retour à la normale. Je garde dans le cerveau et dans le cœur la trace de mes blessures psychologiques, que j'inscris dans mon histoire : je suis celui ou celle qui a subi. Et je garde aussi dans mon esprit ce que je pense que les autres comprennent de ce qui m'est arrivé. S'il y a une concordance entre la représentation que je me fais de ce qui m'est arrivé et la représentation que s'en font les autres, je peux parler, je sais qu'on va me comprendre. Or, il y a souvent une discordance entre l'histoire que je me raconte dans mon for intérieur et l'histoire que les autres racontent à mon sujet. Quand j'étais enfant et que je relatais ce qui m'était arrivé pendant la guerre, que j'avais perdu ma famille et que j'avais été condamné à mort à six ans et demi, que je m'étais évadé miraculeusement… les gens éclataient de rire ! « Où vas-tu chercher tout ça ? » Un

© Coll. personnelle

Aaron Cyrulnik, le père de Boris, en 1937. Ebéniste né en Ukraine, il passe quelques années en Pologne dans les années 1930, pays qu'il fuit pour la France en 1937 face à la montée de l'antisémitisme.

© Coll. personnelle

Boris Cyrulnik et sa mère, Nadia, en 1939. Juive, Nadia sera déportée de Bordeaux à Auschwitz, en juillet 1942. Elle n'en reviendra jamais.

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM

« La victoire contre le malheur, c'est ce qui donne sens à l'existence humaine. »

jour, on m'a même donné des sous pour que j'aille m'acheter des bonbons, parce que je racontais de belles histoires ! Ce n'était pas dans leur normalité. Ils ne me croyaient pas, ça me blessait, et ça me faisait taire. Un jour, j'étais avec des amis à table, et chacun racontait son enfance à Hyères : le bateau, la plage, les amourettes, une période heureuse malgré quelques problèmes familiaux normaux. Et puis ce fut mon tour de raconter… Silence autour de la table. La gêne que j'ai provoquée m'a fait taire aussi. De nombreuses femmes agressées sexuellement connaissent probablement quelque chose comme ça. Des gens qui éclatent de rire. « *Tu l'as provoqué ? Est-ce que tu as joui ?* » Des patientes m'ont raconté de telles dégueulasseries !

On ne devient pas résilient tout seul, mais parce qu'on arrive à parler aux autres, qu'ils nous croient, et qu'on repart avec eux ?
Si je ne peux pas parler, je ne peux que ruminer, et donc, littéralement, je ne m'en sors pas. Il faut une réflexion, une relation et l'acceptation culturelle. Quand on est traumatisé, on est chassé de soi-même. On ne sait plus qui on est, ni ce qu'il faut faire. Essayer de comprendre, c'est déjà un début de maîtrise de l'agression. On reprend progressivement possession de soi-même, on fait quelque chose de sa blessure, on ajoute à la mémoire de ce qu'on a subi la mémoire de ce qu'on a compris. La culture m'a fait taire pendant 40 ans. Pour qu'il y ait concordance entre le récit de mon histoire et l'écoute des autres, il fallait que les artistes, les romanciers, le cinéma, permettent de rendre acceptable pour autrui ce que j'avais vécu. Il faut des porte-paroles, qui disent ce qu'on n'a pas, d'abord, la possibilité, le courage ou la force de raconter. Regardez le temps qu'il a fallu pour évoquer la collaboration en France : c'est Robert Paxton, un Américain, qui a soulevé en 1972 le problème que les Français évacuaient parce qu'il était trop difficile à dire. Et c'est un film italien, *La Bataille d'Alger* (1966), qui a abordé les méfaits de la colonisation.
Primo Levi a écrit *Si c'est un homme* en 1947. Personne ne voulait le publier. Et quand il est sorti, il n'a eu d'abord que 500 ou 600 lecteurs. Même livre, en 1982 : 200 000 lecteurs ! La culture avait changé. Les gens étaient capables d'entendre ce témoignage. Parfois par gourmandise du malheur des autres, parfois par désir de comprendre. Quand on est blessé, il faut qu'on sente que quelqu'un accepte de nous écouter. Il n'est pas nécessaire de faire une psychothérapie, une tasse de café peut suffire. Après le Bataclan, des psychologues ou non psychologues offraient une tasse de café : « *Si tout de suite après les événements, c'est trop difficile de parler, je ne te demande rien. Mais si un jour tu veux raconter, je serai là.* » Un an après, 90 % des syndromes psycho-traumatiques avaient disparu. Parce que les survivants savaient qu'un jour, ils pourraient compter sur quelqu'un. Mais il y a deux mots-clés, le soutien, certes, et le sens. Les événements n'ont pas de sens, c'est nous qui leur en donnons un. « *J'ai été blessé. Pourquoi ?* » : c'est la signification. « *Comment je vais faire pour m'en sortir ?* » : c'est la direction. Cette harmonisation entre la signification et la direction fait que je peux donner sens à mon malheur. La victoire contre le malheur, c'est probablement ce qui donne sens à l'existence humaine.

© Coll. personnelle

Boris Cyrulnik à l'âge de 6 ans. Marguerite Farges, l'institutrice qui le cachait chez elle, l'avait emmené chez le photographe « *au cas où ses parents rentreraient, pour qu'ils aient un souvenir de ces années.* »

Avec #MeToo, des femmes ont révélé au tout-venant qu'elles avaient été victimes de violences sexuelles, parce qu'elles savaient que le temps était venu qu'on puisse les écouter. Était-ce l'amorce d'une résilience ?
Avant qu'Eva Thomas, dans *Le Sang des mots*, soit la première victime à témoigner de l'inceste voici une quarantaine d'années, j'ai été agressé par un grand nom de la psychanalyse, une femme, qui me soutenait que l'inceste n'existait pas, qu'il s'agissait d'un fantasme de petite fille voulant séduire son papa. Impossible d'être écoutée quand on était victime… Aujourd'hui, ce genre de révélation est possible. C'est d'abord un soulagement, parce qu'en racontant, on a l'impression de se sentir moins isolé. Mais si on ne s'est exprimé que sur les réseaux sociaux, on risque dans un second temps de se remettre à ruminer. Si on ne se sent pas entouré par des gens réels, l'élaboration n'est pas faite et la recherche de sens est compromise.

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 12:21:53 PM

Avant même qu'on parle de résilience, des psychiatres comme Viktor Frankl mettaient l'accent sur le sens donné au malheur, en lui conférant même une dimension spirituelle et transcendante. Vous y souscrivez ?
Mais oui. Tout à fait ! Beaucoup de mystiques découvrent Dieu à l'occasion d'un trauma. Quand Paul Claudel entre dans Notre-Dame, il est torturé par la maladie mentale de sa sœur Camille et cherche quelque chose. Il se met à genoux et rencontre Dieu. La spiritualité n'est pas la religion, qui détermine culturellement une croyance, mais l'accès personnel à une représentation au-delà des perceptions : le cas échéant, on éprouve Dieu, on le ressent intensément, et pourtant on ne le perçoit pas selon les voies habituelles. On ne peut pas le partager. Un enfant ne peut accéder à la spiritualité que vers 7 ans, quand il maîtrise le récit. Ce qui lui permet de se représenter quelque chose, qu'il ressent intensément, mais qui n'est pas de l'ordre de la perception. Les animaux comprennent beaucoup de choses, les bébés aussi, pourtant ils ne maîtrisent pas la parole. Même adulte, on comprend souvent sans penser : les mathématiciens comprennent des équations avant de parvenir à les formuler. Comprendre et penser, ça n'est pas la même chose. Comprendre, c'est saisir, même sans penser ni percevoir. La spiritualité, c'est aussi de la *méta-physique*, au-delà de ce qu'on perçoit. L'art en est une forme. Par la peinture, je peux saisir quelque chose que je ne perçois pas. Dans le judaïsme et l'islam, on ne représente pas Dieu pour ne pas rabaisser la pensée au rang de la perception. En tout cas, la spiritualité peut constituer un facteur important de résilience.

Nous venons de voir ce qui peut favoriser le développement de la résilience après un traumatisme. Mais peut-on la développer en amont, pour se protéger face aux futurs coups du sort ?
Oui, en prenant l'habitude de parler avec quelqu'un qui peut vous comprendre. La résilience est un chapitre de la théorie de l'attachement. Dans un pays en paix, 70 % des bébés ont acquis, dès l'âge de dix mois, un attachement sécure : si la figure d'attachement s'en va provisoirement, la mémoire de l'enfant en est imprégnée. On le voit en évaluant de nombreux comportements : soutenir le regard, sourire, approcher, tendre les bras, babiller, faire une offrande alimentaire, etc. L'enfant est protégé par une niche sensorielle : maman principalement, parce qu'elle l'a porté, mais aussi le second parent, une grand-mère… Si la niche est stable, sécurisante, dynamisante, l'enfant sait établir une interaction, il sera facile à aimer et agréable à élever. Il entrera en maternelle à 3 ans avec un stock de 1 000 à 1 500 mots. Un enfant élevé dans une niche sensorielle non sécurisante ne maîtrisera que 200 à 300 mots. Les enfants bénéficiant d'un attachement sécure non seulement réussiront globalement mieux à l'école, mais ont acquis un facteur de protection qui les fera se remettre sur pieds plus facilement après un malheur : si quelqu'un leur tend la main, ils ne vont pas la rater. Qu'est-ce qui peut altérer la niche sensorielle ? La violence conjugale, la solitude, la précarité sociale, ou bien une grossesse très difficile qui fait déglutir au fœtus des hormones de stress affectant les structures cérébrales émotionnelles en construction… Les enfants acquièrent alors un facteur de vulnérabilité. Leurs voies cérébrales de la douleur sont hypertrophiées. En grandissant, s'ils sont laissés seuls en cas de malheur, ils ne feront qu'entretenir leur souffrance.

Pour autant, ils ne sont pas déterminés à souffrir ? Il est toujours possible de limiter les dégâts ?
Plus on intervient tôt, plus la résilience est facile. Si on intervient tard, la dysfonction cérébrale devient structurelle : la résilience reste possible, mais il faudra travailler dix fois plus. Si la culture accepte et facilite l'élaboration du récit !

En attendant, quand le concept de résilience est apparu, la culture était contre vous. C'est comme si on assistait alors à un double scandale : non seulement certains n'avaient pas le droit de raconter qu'ils étaient des victimes parce qu'on n'était pas prêt à les entendre, mais en plus ils n'avaient pas le droit d'aller mieux !
C'est exactement ça. On m'a même dit : « *Avec votre concept de la résilience, vous disculpez l'agresseur. Si la victime va mieux, ça veut dire que l'agression n'était pas si grave.* » Il fallait absolument que la victime fasse une carrière de victime, de façon à devenir une agression vivante contre l'agresseur ! Si par malheur elle s'en sortait, le crime était minimisé. Moi-même, souvent, dans ma jeunesse, j'ai été blessé par les gens pourtant formés pour m'aider. Beaucoup d'éducateurs me disaient que sans famille, je n'arriverais pas à faire d'études. On m'a même refusé un prêt d'honneur : « *Vous ne pouvez pas réussir, et vous ne rembourserez jamais.* » Je n'ai touché une bourse que durant ma dernière année de médecine, j'ai financé tout le reste en travaillant. J'entendais : « *Quand on est blessé comme ça, on est foutu dans la vie.* » Ou encore : « *Tu es voué à la haine, tu deviendras un père violent…* » On me lançait des malédictions ! Malgré tout, chacun disait en évoquant une personne de son entourage : « *Je ne sais pas comment il ou elle a fait pour s'en tirer.* » J'avais le pressentiment qu'il était possible de s'en sortir. Quand je suis devenu médecin, les patients me disaient qu'au final, malgré leur malheur, ils avaient eu beaucoup de chance, mais ce n'était pas une explication ! Comme les enfants de l'Assistance disaient tous qu'on les avait trouvés dans une poubelle, dans mon premier livre, *Mémoire de singe et parole d'homme*, en 1983, j'avais intitulé un chapitre, naïf mais précurseur : « Enfant-poubelle, enfant de prince ». À cause de mon enfance, j'avais donc ce désir de résilience en tête, sans en connaître le mot ni le concept scientifique. J'ai monté à Châteauvallon des groupes de recherches et de réflexions, finan-

« Je ne me suis jamais présenté comme résilient ! Parce que ça a été difficile, et que je n'ai pas tout réglé. Qui y parvient, d'ailleurs ? »

© Samuel Berthet

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

cés d'abord par la Fondation de l'enfance. En 1982, avec Jacques Petit, j'ai organisé aux Embiez (Var) un premier congrès sur ce qu'on n'appelait pas encore la résilience. Un grand nom de la psychanalyse présent dans la salle a pris la parole : « *Vous êtes des médecins nazis, vous considérez les enfants comme des objets de science, comme Mengele à Auschwitz !* » Ça m'a fait moyennement plaisir. Une journaliste allemande m'a appelé : « *Donc, si tous les enfants peuvent s'en sortir, vous êtes partisan d'interdire l'avortement ?* » Et une université américaine me proposait de mettre au point une machine pour stimuler les fœtus et améliorer leurs performances intellectuelles. D'emblée, avant même que le nom de résilience s'impose, le concept donnait lieu à des fantasmes idéologiques et commerciaux. Malgré tout, une nouvelle voie s'ouvrait à nous.

Il y avait donc un discours paradoxal chez certains psys : « Je suis là pour que vous alliez mieux, mais si vous y arrivez, c'est que vous n'alliez pas si mal que ça… »

Des professeurs de psychologie disaient à leurs étudiants : « *Si vous allez à une conférence de Cyrulnik, je vous colle à vos examens.* » Plus tard, une ministre a même déclaré : « *La résilience est une théorie nietzschéenne, celle du plus fort. C'est inacceptable.* » Une philosophe par ailleurs intéressante m'a sorti : « *D'accord, vous avez subi la Shoah, mais vous faites des livres qui vous rapportent beaucoup d'argent !* » Que s'est-il passé dans sa tête pour qu'elle se fasse une telle idée de la résilience ? C'est ridicule. Ridicule ! Aujourd'hui, les choses ont changé et je suis très sollicité par les universités de psychologie, sociologie, anthropologie, médecine, etc. De nombreux jeunes professeurs d'université travaillent sur le sujet, en élaborant des réseaux interdisciplinaires financés par le CNRS, l'ANR, l'Inserm… Ils reprennent ce qu'on a dit, parfois le modifient, le critiquent.

On parle de la résilience à tort et à travers, aussi bien pour l'école ou l'économie, ou pour les entreprises que pour l'école, l'économie… Est-elle victime de son succès ?

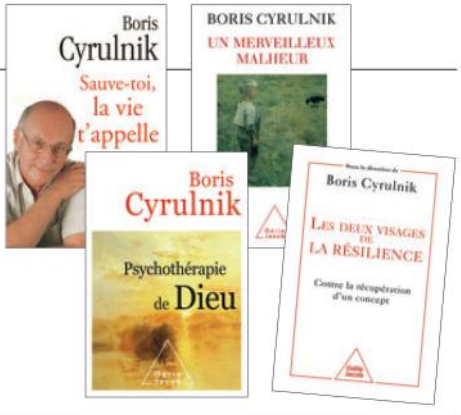
Oui et non. Ce qui fait beaucoup de tort à la résilience, c'est le fait que le développement personnel devienne la valeur cardinale de notre culture. Il y a deux générations encore, c'était le sacrifice. Le sacrifice des femmes, qui devaient se consacrer au mari et au plus grand nombre d'enfants possible. Et aussi le sacrifice des hommes : j'ai suivi une préparation militaire où l'État français m'a appris à tuer. Et quand j'étais médecin à l'hôpital de Toulon-La Seyne-sur-Mer, j'ai accompagné des hommes qui mouraient de silicose à 45 ou 50 ans, parce qu'ils étaient descendus à la mine à l'âge de 13 ans. Le sacrifice, le ventre des femmes, les bras des hommes, la violence contre les femmes ou des hommes entre eux, tout cela organisait la société, et ça n'était pas mieux ! Aujourd'hui, au sommet des valeurs morales, on trouve le développement de soi. En librairie, mes livres sont souvent rangés au rayon du développement personnel. Vous vous rendez compte ? On attribue parfois à la résilience des vertus merveilleuses : tous les malheurs disparaîtraient grâce à elle. C'est stupide. Certes, ce mot déclenche des fantasmes, comme le remarquait déjà le pédopsychiatre britannique Michael Rutter lui-même. Mais son sens est ici détourné. Comme l'ADN ou les oméga-3 dont bien peu savent ce qu'ils recouvrent réellement : ce sont devenus des métaphores à visée marketing avec « l'ADN de l'entreprise », des restaurants d'oméga-3… Les interprétations *a priori* hostiles ou émerveillées sont vraies pour tous les concepts scientifiques qui entrent dans une culture.

On pourrait appeler cet entretien « *Défense et illustration de la résilience* »…

Je ne me suis jamais présenté comme résilient ! Parce que ça a été difficile, et que je n'ai pas tout réglé. Qui y parvient, d'ailleurs ? Mais je ressens de l'apaisement. Quand j'ai senti que des gens cherchaient à me comprendre, que la culture avait changé et que j'ai pu prendre une place différente, j'ai éprouvé une grande paix. Je n'étais plus clivé, plus honteux de ne pas avoir de parents. Il faut se sentir compris, et chercher à comprendre. J'ai même eu le désir de comprendre ce qui se passait dans l'esprit des nazis. J'en ai rencontré beaucoup, j'ai réalisé des expertises pour d'anciens membres des jeunesses hitlériennes, et j'entretiens une relation amicale avec une femme qui y a appartenu. Et que se passe-t-il dans la tête d'un Israélien, d'un Palestinien ? J'ai donné des cours et dirigé des thèses dans les territoires palestiniens. J'ai invité mes étudiants à la maison, et vous savez avec qui ? Avec des Israéliens. Et vous savez quoi ? Ils se sont parlé. C'est possible ! Il faut se représenter le monde mental de l'autre. Depuis que je suis enfant, je suis atteint par la rage de comprendre. C'est ce qui m'a sauvé. Ça m'a rendu complètement psychiatre ! ●

Notre choix de lectures

Boris Cyrulnik est « le » psy qui a vulgarisé le concept de « résilience » en France, surtout à partir du classique ***Un merveilleux malheur*** (Odile Jacob, 1999). Aujourd'hui encore, dans un ouvrage collectif qu'il a dirigé, ***Les Deux Visages de la résilience. Contre la récupération d'un concept*** (Odile Jacob, 2024), il affine le sujet. Mais son éclectisme lui a fait signer des ouvrages portant aussi bien sur la spiritualité (***Psychothérapie de Dieu***, Odile Jacob, 2017), la condition animale ou l'histoire de la psychiatrie. Sans oublier des récits plus personnels (***Sauve-toi, la vie t'appelle***, Odile Jacob, 2012).



Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

© Samuel Berthet

4 choses à savoir sur Boris Cyrulnik

1. Son rituel d'écriture
Il se met à sa table vers 5 h 30 du matin, qu'il ait des idées ou non, sans se poser de questions, et écrit jusqu'à 13 h. En voyage, il prend des notes sur des bouts de papier qu'il classe ensuite.

2. Son livre de chevet
Il lit toujours une dizaine de livres en même temps. Mais ceux auxquels il revient le plus souvent sont *Perte et attachement*, de John Bowlby, et *Handbook of Attachment*, dirigé par Jude Cassidy et Phillip R. Shaver.

3. La personnalité qui l'a le plus influencé
Il s'avoue influencé par les chercheurs avec lesquels il travaille et échange. Sur le plan épistémologique, il se sent proche du sociologue Edgar Morin dont il partage la conviction d'une interdépendance entre le biologique et le culturel.

4. S'il n'avait pas été psychiatre, il aurait été…
Il prétend qu'il serait devenu ébéniste, comme son père, s'il avait été équilibré. Mais comme il se sentait névrosé, il est devenu psychiatre.

POUR PROLONGER LA LECTURE :
« Boris Cyrulnik, la résilience et l'espoir » : dans l'émission « À voix nue » (2021), une série de cinq entretiens avec le neuropsychiatre, qui permet de mieux comprendre son itinéraire et son apport théorique (podcast en ligne sur le site de France Culture).

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

L'IMAGE DU MOIS

L'ESPRIT DES EAUX

© Corentin Fohlen – Divergence/Prix Roger Pic

Un bain de chance… Chaque année à la mi-juillet, la commune de Ville-Bonheur, au nord de Port-au-Prince, témoigne de la vitalité du syncrétisme au cœur de la culture haïtienne. Pendant plusieurs jours, la fête patronale catholique de la Vierge Marie du Mont-Carmel est aussi l'occasion d'un pèlerinage vaudou. Les pratiquants se baignent par centaines dans les eaux de la cascade Saut-d'eau, espérant gagner les faveurs des *loas*, les esprits du vaudou.

Au raz de l'eau, l'objectif de Corentin Fohlen, prix Robert-Picq 2024, capte l'énergie du rite de purification, qui doit permettre aux pratiquants de s'offrir une année de chance. Il faut passer entre les mains expertes de la prêtresse vaudoue (*mambo*) qui frictionne les corps à l'aide d'une mixture de feuilles et d'écorces, en récitant des prières, avant de se jeter sous le jet vivifiant.

Les corps nimbés d'écume, sublimés par le noir et blanc, confèrent à la composition un mouvement quasi mystique. « *Cette puissance symbolise la force émancipatrice de la religion vaudou qui a été le moteur de la libération des esclaves de Saint Domingue, amenant à la création de la république d'Haïti,* analyse Corentin Fohlen. *Aujourd'hui, elle reste le ciment social de l'île, qui n'en a pas fini de subir l'ingérence étrangère, politique, économique et humanitaire.* »

Tombé amoureux d'Haïti après le tremblement de terre de 2010, le photoreporter s'y rend environ deux fois par an depuis quinze ans. Il y a noué des liens et entrepris de révéler les richesses naturelles, artistiques, religieuses ou encore culturelles d'une île trop souvent réduite à sa pauvreté et son instabilité politique chronique. ● CÉCILE PELTIER

À VOIR Corentin Fohlen, « Sueurs et Tremblements », jusqu'au 31 janvier 2025 à la Scam, 5, avenue Velasquez, Paris (8e).

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

Brèves de SAVOIR

L'ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES

© Adobe Stock

ÉTHOLOGIE

LES GORILLES GROGNENT POUR VOTER

Animal emblématique de l'Afrique, le gorille de l'Ouest a le sens du vote. En témoigne l'étude menée par une primatologue, Lara Nellissen, qui a passé onze mois à l'observer en République centrafricaine. Les gorilles y vivent en groupe, avec un seul mâle adulte, le « dos argenté », entouré de femelles. Il faut parfois se déplacer pour se nourrir ou fuir un danger. Qui sonne le départ ? Surprise ! Ce n'est pas nécessairement le puissant mâle. N'importe quel individu peut proposer de bouger. La plupart des singes présents émettent dans la foulée des grognements qui s'apparentent à des votes. « *Une fois qu'un nombre seuil d'individus s'est prononcé en faveur d'un comportement, le groupe entier l'adopte* », explique la chercheuse. Dans ce processus participatif, notons que le consentement du mâle dominant n'est pas requis. **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

SOURCE Lara Nellissen, Terence Fuh, Klaus Zuberbühler et Shelly Masi, « Vocal consensus building for collective departures in wild western gorillas », *Proceedings of the Royal Society B*, octobre 2024.

PSYCHOLOGIE

L'ENNUI VIENT EN SCROLLANT

Peut-être avez-vous le réflexe, pour tuer le temps, de dégainer votre téléphone pour scroller (ou dérouler, en bon français) des vidéos sur les réseaux sociaux. Et dans ce cas, sans doute switchez-vous (*to switch* : commuter, même si « papillonner » serait plus joli). C'est-à-dire que vous ne regardez même pas les vidéos jusqu'au bout, butinant 24 secondes d'Aya Nakamura, ricochant à la dernière saillie de Donald Trump puis grappillant en vrac quelques aperçus d'un lapsus ministériel et d'une influenceuse qui se mouche.

© Tomas Gaubys/Getty Images

Un conseil : levez le pied, ou plutôt le pouce, vous vous faites du mal ! Une équipe canadienne vient de le montrer. Les chercheurs ont d'abord confirmé que l'ennui pousse à scroller. Mais ce n'est pas tout : plus on s'ennuie, plus on parcourt des vidéos courtes sans forcément aller au bout. Ce qui s'appelle la commutation digitale.

Or, en moyenne, les gens auxquels on demande de regarder une vidéo sans interruption pendant dix minutes s'ennuient moins que ceux qui peuvent zapper au gré de sept vidéos, expliquent les chercheurs. Non seulement les batifoleurs se sentent encore plus désœuvrés qu'avant, mais en plus, ils ne retiennent pas grand-chose de ce qu'ils ont vu puisqu'ils ne s'y sont pas impliqués. De même, sur YouTube, on s'ennuie globalement moins quand on est obligé de regarder une vidéo en continu que lorsqu'on peut faire des pauses, accélérer ou revenir en arrière pour mieux picorer, croit-on, le contenu le plus croustillant. Et ce, même quand on a composé soi-même son menu avec des vidéos de son choix ! C'est comme au cinéma : on sera plus absorbé par un film visionné en continu que par des bribes de diverses œuvres présentées à tour de rôle et sans chronologie. Avec son téléphone, quand on s'ennuie, on ne laisse donc pas son attention sauter comme un cabri : on l'arrime. Sinon, le remède sera pire que le mal. **JEAN-FRANÇOIS MARMION**

SOURCE Katy Y. Y. Tam et Michael Inzlicht, « Fast-forward to boredom. How switching behavior on digital media makes people more bored », *Journal of Experimental Psychology General*, vol. 153, 2024/10.

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

© Sanna Lindberg/Getty Images

PSYCHOTHÉRAPIE

Des phobiques soignés à leur insu

Prendre l'ascenseur ou l'avion, parler en public, aller à l'école… Autant de phobies possibles. En cas de phobie spécifique, associée à une situation précise comme tomber nez à nez avec une araignée, la thérapie d'exposition progressive est saluée comme la plus efficace. En quoi consiste-t-elle ? À s'habituer, dans un état de relaxation, à l'image d'une araignée, puis à une vraie, prisonnière d'un bocal, et enfin à une autre sans le bocal. On éprouve ainsi la peur la plus minime possible, qui diminue au fil des séances, à supposer qu'on s'accroche…

Or il existe une autre prise en charge : la thérapie d'exposition… inconsciente. Le patient se voit alors soumis à des images subliminales d'araignées aussitôt suivies de visuels plus neutres. Ou bien, on lui présente des images évoquant vaguement une araignée, à son insu… Non seulement cette stratégie paraît efficace, mais selon une méta-analyse portant sur 39 études, une seule séance suffirait. En clair, le cerveau apprendrait tout seul à désamorcer la peur sans passer par la case conscience avec ses ruminations et pensées automatiques encombrantes et contre-productives.

Voilà une piste à creuser, que l'exposition inconsciente soit tentée seule ou en préalable à une exposition consciente. Reste à vérifier si les mêmes avantages pourraient être constatés pour d'autres troubles (anxiété généralisée ou syndrome de stress post-traumatique). Alors que l'impact des images subliminales est jugé négligeable sur nos convictions politiques, elles ne seraient donc pas neutres pour notre santé mentale… **J.-F. M.**

SOURCE Paul Siegel et Bradley S. Peterson, « "All we have to fear is fear itself". Paradigms for reducing fear by preventing awareness of it », *Psychological Bulletin*, vol. 150, 2024/9.

© Martin Harvey/Getty Images

ENVIRONNEMENT

La pollution affecte le cerveau des enfants

Les effets délétères d'un air pollué au quotidien sont bien identifiés pour les enfants : risques de prématurité, de troubles cardiovasculaires ou respiratoires, de tumeurs cérébrales… Voilà qu'une méta-analyse portant sur 40 études et menée par des chercheurs californiens confirme que la pollution de l'air aurait en outre un impact direct sur la maturation cérébrale, et donc, vraisemblablement, sur le développement psychologique des enfants. De nombreuses études de neuroimagerie montrent un volume anormalement réduit de la matière grise (les neurones, qui constituent notamment le cortex entourant le cerveau), de la matière blanche (les circuits extraordinairement complexes qui relient les neurones), et de diverses régions sous-corticales (c'est-à-dire sous le cortex), tout cela dû au moins partiellement à la pollution de l'air. Quelques recherches suggèrent un lien entre ces anomalies et des performances cognitives amoindries. La structure et le fonctionnement du cerveau seraient donc affectés, à en croire les conclusions tirées à la fois de neuroimagerie, d'analyses chimiques ou d'autopsies.

Selon les chercheurs, il faudrait inclure systématiquement des mesures de pollution de l'air dans les futures recherches portant sur la santé des enfants et adolescents. Ils préconisent aussi d'équiper de filtres à air les foyers localisés dans des zones particulièrement polluées, et d'en financer spécifiquement dans les écoles avoisinant de grands axes routiers. Les 40 études passées en revue dans cette méta-analyse incluent des observations réalisées en Asie, en Australie, au Mexique, en Europe et aux États-Unis. Y compris, donc, dans des régions respectant les normes environnementales établies par l'Union européenne ou l'Agence américaine de protection de l'environnement. Normes qui, en un mot, ne suffisent pas… **J.-F. M.**

SOURCE Anna M. Parenteau *et al.*, « Clearing the air. A systematic review of studies on air pollution and childhood brain outcomes to mobilize policy change », *Developmental Cognitive Neuroscience*, vol. 69, octobre 2024.

© Soloviova Liudmyla/Adobe Stock

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

© Fine Art Images/Heritage Images/Getty Images

PHILOSOPHIE

HOBBES MACHIAVÉLIQUE ?

« *L'homme est un loup pour l'homme* », « l'état de nature », le « Léviathan »... Souvent au programme du bac, ces idées clés du philosophe anglais Thomas Hobbes (1588-1679) sont celles d'un homme déjà âgé d'une soixantaine d'années. Or, sa réflexion politique a commencé bien plus tôt rappellent les chercheurs Jauffrey Berthier et Nicolas Dubos, en introduction à deux textes rédigés une trentaine d'années avant le *Léviathan*, publiés cette année et jusque-là inédits en France. Ces « discours sur l'histoire » sont publiés anonymement en 1620, période encore peu étudiée de la vie de Hobbes, et ont été écrits avec son élève William Cavendish. À l'époque, le philosophe est fortement influencé par l'empirisme de Francis Bacon (un homonyme du peintre, considéré comme un pionnier de la méthode scientifique). Concrètement, il estime que les grands modèles théoriques risquent toujours d'être déconnectés de la réalité. Pour faire de la politique, envisage Thomas Hobbes, il ne faut pas partir des idées mais du comportement humain et du contexte historique. Influencé par l'historien romain Tacite (1er-2e siècle), il considère par exemple qu'un dirigeant peut dissimuler ses intentions et manipuler les populations afin d'éviter les troubles sociaux. Cette vision pragmatique, proche du machiavélisme dans l'esprit, est contraire à la théorie qu'il défendra plus tard dans le *Léviathan*, où le pouvoir souverain s'appuie explicitement et de façon transparente sur le consentement des gouvernés. Comme quoi, même les plus grands philosophes peuvent changer d'avis. **FABIEN TRÉCOURT**

SOURCE Thomas Hobbes et William Cavendish, *Discours sur l'histoire*, Gallimard, 2024.

SCIENCES SOCIALES

« Espèce de durkheimien ! »

On se figure le milieu académique comme un espace feutré, attaché à l'échange d'arguments et rejetant l'invective. Pourtant, les chercheurs s'y insultent. De quelle manière ? Le sociologue Victor Collard en distingue trois : la première, relativement exceptionnelle, est celle qu'on peut retrouver partout ; c'est par exemple l'irruption d'un « *imbécile !* » au milieu d'un colloque. La deuxième, plus commune, consiste, par « hétéronomisation », à disqualifier un travail scientifique au motif que ses intentions politiques prendraient le pas sur sa quête de vérité : c'est ce que font Gérald Bronner et Étienne Géhin dans *Le Danger sociologique* (PUF, 2017) lorsqu'ils voient dans la formule chère à Pierre Bourdieu « *tout se passe comme si* » rien moins qu'un « *complotisme* ». Ce motif est toutefois plutôt le fait de personnes extérieures, à l'instar de Manuel Valls fustigeant une sociologie qui nourrirait une « *culture de l'excuse* » face au terrorisme. L'insulte la plus commune et la plus spécifique au champ scientifique est celle de l'assimilation intellectuelle. Pierre Bourdieu s'était intéressé à la question, qui voyait dans un tel étiquetage un « *équivalent "savant" de l'insulte* », dont la logique « *est très exactement celle du racisme, qui stigmatise en enfermant dans une essence négative* » (*Choses dites*, Minuit, 1987). Qualifier un chercheur de « durkheimien » ou de « bourdieusien » serait une manière plus ou moins subtile de lui signifier que sa pensée n'a aucune originalité. N'est-ce pas aller un peu vite en besogne ? Après tout, l'histoire des idées n'a-t-elle pas besoin d'établir correspondances et filiations ? Ce qui pourrait passer pour anecdotique révèle en réalité quelque chose du fonctionnement du champ scientifique : à la fois un certain ésotérisme (seuls les initiés peuvent comprendre que « wébérien » peut être une insulte), et une survalorisation de l'originalité, avec lesquels il conviendrait de prendre du recul. **SAMUEL LACROIX**

SOURCE Victor Collard, « L'affiliation théorique comme pratique de l'insulte dans le champ scientifique », dans Sylvie Cromer, David Descamps, Agathe Foudi et Cédric Passard (dir.), *Les Usages sociaux de l'insulte. Pratiques et subversions*, Presses universitaires de Rennes, 2024.

© MirageC/Getty Images

© Cliff Johnson/Unsplash

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

INTERCULTUREL

La planète des sages

Qu'est-ce qu'un sage ? Bouddha ? Yoda ? Boris Cyrulnik ? (*lire p. 6*) La question paraît simple, tant qu'on s'abstient d'y répondre. Une équipe internationale a enquêté dans une douzaine de pays, de la Chine au Maroc en passant par la Slovaquie et le Canada, sur (presque) tous les continents. 2 650 hommes et femmes de tous milieux socioéconomiques ont eu pour tâche de méditer sur la sagesse et d'apprécier celle de personnages fictifs imaginés pour l'expérience (par exemple, un scientifique qui cherche à donner du sens au monde, ou un enseignant). C'est la première fois qu'une enquête de ce genre est menée à une aussi large échelle. Il en ressort que deux qualités majeures se retrouvent chez les sages tels qu'on se les représente un peu partout dans le monde.

La première est la réflexivité. Le sage se pose des questions, apprend de ses erreurs, pratique l'introspection. Il connaît, et il comprend. La seconde est la « conscience socioémotionnelle ». En d'autres termes, le sage ne trône pas sur son Olympe, mais se montre soucieux de son rapport aux autres. Il est empathique, ne se croit pas supérieur. Les différences interculturelles sont subtiles, mais bien là, quand il s'agit de cette deuxième dimension : ainsi, dans des communautés traditionnelles d'Afrique du Sud ou d'Inde surtout, pas de sagesse sans relation forte aux autres humains, certes, mais aussi à la divinité ou à la nature.

La sagesse se doit d'associer les deux dimensions. Se tourner vers les autres sans réfléchir, non. Penser pour soi seul, non plus. Mais à tout prendre, c'est la réflexivité qui prête le moins à discussion à travers la planète. Le volet socioémotionnel, en revanche, laisse place à davantage d'ambiguïté : le scientifique est censé montrer moins d'empathie que l'enseignant, mais il est le plus sage tout de même. Pourquoi ? Peut-être parce que dans nos hiérarchies inconscientes, le cerveau passe souvent devant le cœur. On notera tout de même, au passage, un résultat qui fâche : si, à travers les cultures, hommes et femmes sont jugés également capables de faire preuve de sagesse sociale et émotionnelle, les hommes sont considérés plus aptes, y compris par les femmes, à atteindre les sommets de la sacro-sainte réflexivité. Eh oui, même en pensant à la sagesse, il arrive de dire des bêtises… **J.-F. M.**

SOURCE Maksim Rudnev *et al.*, « Dimensions of wisdom perception across twelve countries on five continents », *Nature Communication*, n° 15, 2024.

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

MA THÈSE EN 3 POINTS

© Coll. personnelle

VANILLE LABORDE

Laïcité à l'école : l'heure des comptes

Comment les atteintes à la laïcité sont-elles mesurées au sein des établissements scolaires. C'est ce qu'a cherché à savoir Vanille Laborde, colauréate du prix de thèse de la Fondation Mattei Dogan.

1. L'ORIGINE :
les attentats de 2015

En master, j'avais étudié les réactions médiatiques et politiques aux attentats de janvier 2015. Pour ma thèse, je voulais m'intéresser à une face moins visible du sujet : la façon dont la laïcité prend forme dans les routines des fonctionnaires de l'Éducation nationale, la « laïcité au concret » donc. Depuis les affaires de Creil en 1989 [deux élèves exclues d'un collège après avoir refusé d'ôter leur foulard en classe, ndlr], la laïcité fait l'objet d'une forte politisation. Il existe des conflits sur sa signification. Désormais, elle n'est plus seulement un cadre institutionnel qui régule les relations entre l'État et les cultes, mais aussi un objet de politiques publiques, avec des budgets et des professionnels dédiés. Globalement, ces politiques tendent à étendre le domaine de la neutralité à d'autres individus que les fonctionnaires. Elles sont surtout des programmes d'action publique par lesquels les représentants politiques affichent leur volontarisme.

2. MA MÉTHODE :
une immersion au rectorat d'Aix-Marseille

À la rentrée 2017, j'ai commencé un service civique au rectorat d'Aix-Marseille. Mes missions n'étaient pas en lien avec mon objet de recherche, mais j'avais négocié de pouvoir suivre les réunions et déplacements relatifs à la laïcité, ce qui m'a aidée à comprendre les doutes, les conflits, les bricolages des enquêtés avec les prescriptions. Mon travail a surtout porté sur le dispositif de lutte contre les « atteintes à la laïcité », qui comprend cinq catégories : port de signes ou tenues religieuses, contestations d'enseignement, refus d'activité scolaire, suspicion de prosélytisme et « autres faits ». J'ai notamment analysé les 43 signalements (soit un peu moins d'un pour 10 000 élèves) effectués durant quatre trimestres dans l'académie. Je voulais comprendre la façon dont l'administration les reçoit, les traite, les comptabilise puis les communique dans les médias.

3. MES RÉSULTATS :
un chiffrage biaisé par la demande politique

J'ai montré qu'une telle *politique* s'accompagne de changements substantiels dans la définition du rôle des acteurs. Les enseignants et chefs d'établissement sont mis à contribution dans le contrôle de l'islam, religion la plus concernée par les signalements. Ils doivent surveiller les élèves, les parents mais aussi leurs collègues. En présentant le dispositif sous l'angle de la laïcité et de la protection de l'enfance, il s'agit d'euphémiser sa dimension sécuritaire, qui cause souvent des réticences. Pourtant, les remontées sont souvent requalifiées *a posteriori* en signalements de radicalisation. Les cadres de l'Éducation nationale sont en outre pris dans une « course au chiffre ». Les signalements d'atteintes étant moins nombreux qu'escomptés, ils requalifient parfois ainsi de simples demandes de conseils, comme l'organisation de la restauration scolaire en période de ramadan. J'ai enfin constaté des usages stratégiques du dispositif. Les acteurs signalent parfois des dysfonctionnements qui n'ont qu'un rapport distendu à la laïcité (par exemple une bagarre violente accompagnée d'injures racistes), afin d'obtenir l'attention du rectorat et de négocier par ce biais de meilleures conditions d'enseignement. Finalement, les chiffres d'atteintes à la laïcité relèvent d'un bricolage statistique : le fonctionnement du dispositif les vide de sens.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-MARIE POTTIER

THÈSE « Administrer la laïcité. La politique de lutte contre les "atteintes à la laïcité" dans l'Éducation nationale », soutenue sous la direction de Lorenzo Barrault-Stella et Franck Frégosi au laboratoire Mesopolhis d'Aix-Marseille Université, septembre 2023.

Délivré à 353101 le 11/28/2024, 2:21:37 PM

ÉCONOMIE

L'EMPLOI DES SENIORS AU PLUS HAUT

© Maskot/Getty Images

Depuis 2003, la France n'a cessé de multiplier les réformes visant à reculer l'âge du départ à la retraite. Avec un impact sur la structure du marché du travail : selon une récente étude de la Dares, le taux d'emploi des 55-64 ans, tombé de 49 % en 1975 à moins de 30 % en 1998, n'a quasiment pas cessé de remonter depuis pour dépasser désormais les 58 %. À noter qu'en 2023, chez les 60-64 ans, le taux d'emploi est ainsi passé de 36,2 % à 38,9 % : une conséquence, suppose l'étude, de la dernière réforme des retraites, entrée en vigueur le 1er septembre 2023, qui a repoussé l'âge de départ de 62 ans à 62 ans et trois mois. Cette hausse s'accompagne cependant, sur le long terme, d'une autre hausse de moindre ampleur, celle des inactifs qui ne touchent pas encore de retraite : à 61 ans, c'est désormais le cas de 23 % des Français. RENAUD CHARTOIRE

SOURCE « Les seniors sur le marché du travail en 2023 », *Dares résultats*, n° 55, septembre 2024.

LINGUISTIQUE

Révisons notre orthographe, vite !

Nos écoliers ont du mal à lire et surtout à écrire, plus que les petits Espagnols ou les Italiens par exemple. En cause, souligne un rapport du Conseil scientifique de l'éducation nationale, notre orthographe irrégulière, incohérente et peu « *transparente* ». En sciences du langage, la « transparence » désigne des degrés de correspondance entre l'écrit et l'oral. Des mots comme « samedi » ou « porte » sont considérés comme transparents, car toutes les lettres se prononcent sans ambiguïté. À l'inverse « femme », « eau » ou encore « pieds » représentent autant d'entorses aux principes généraux – « e » se lit « a », « e-a-u » deviennent « o », etc. Ces irrégularités sont nombreuses en français. Beaucoup de lettres s'écrivent mais ne se prononcent pas, comme le « e » muet de « jolie » ou bien souvent la marque du pluriel – dans « les mouches volent », on ne prononce ni le « s » ni le « nt » par exemple. Résultat, 90 % des élèves en fin de CP se trompent en lisant ce genre de phrase, contre 60 % pour des expressions plus transparentes. Le constat perdure tout au long de la scolarité, soulignent les experts, qui pointent également des difficultés aggravées chez les personnes dyslexiques. Pour améliorer l'enseignement du français, les linguistes préconisent dans l'immédiat de privilégier les mots et expressions les plus transparents en début d'apprentissage, mais aussi d'engager une réforme de l'orthographe – ou *a minima* d'appliquer celle de 1990. F. T.

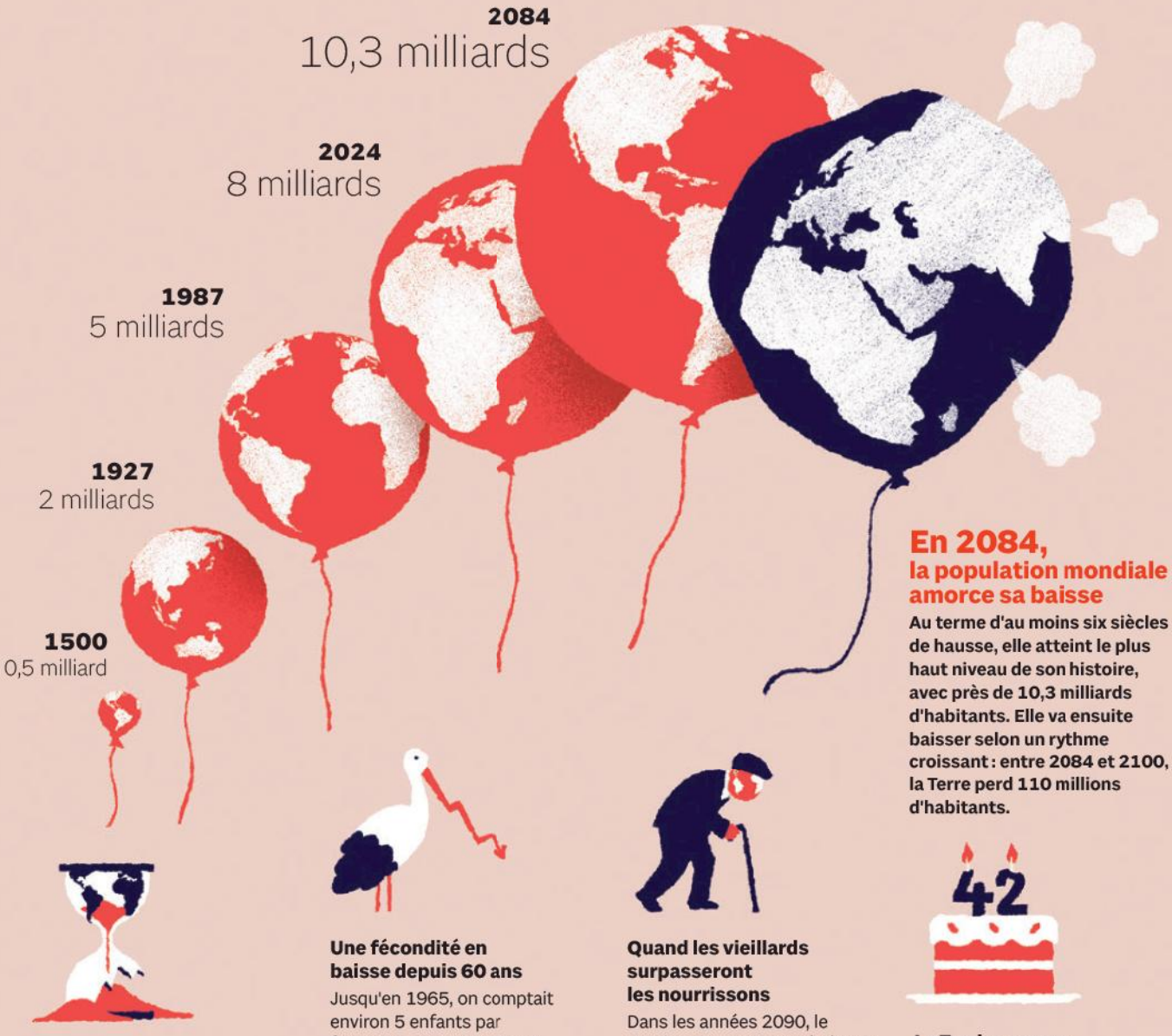
© Catherine Falls Commercial/GettyImages

À LIRE Liliane Sprenger-Charolles *et al.*, « Rationaliser l'orthographe du français pour mieux l'enseigner. Synthèse de la recherche et recommandations », Conseil scientifique de l'éducation nationale, juin 2024

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM

2084, L'ANNÉE OÙ LE MONDE SE DÉPEUPLERA

Texte : JEAN-MARIE POTTIER - Illustration : JÉRÉMIE LUCIANI.



En 2084, la population mondiale amorce sa baisse

Au terme d'au moins six siècles de hausse, elle atteint le plus haut niveau de son histoire, avec près de 10,3 milliards d'habitants. Elle va ensuite baisser selon un rythme croissant : entre 2084 et 2100, la Terre perd 110 millions d'habitants.

Un peu partout, davantage de décès que de naissances

Dès 2024, près d'un quart des pays connaissent déjà plus de décès que de naissances, dont la Chine, le Japon, la Russie ou l'Allemagne.

Une fécondité en baisse depuis 60 ans

Jusqu'en 1965, on comptait environ 5 enfants par femme en moyenne. Dans les années 2050, ce chiffre passera sous le seuil de remplacement des générations, évalué à 2,1 enfants.

Quand les vieillards surpasseront les nourrissons

Dans les années 2090, le nombre de personnes âgées de 90 ans et plus deviendra plus élevé que celui des enfants de moins de 2 ans.

Le Terrien moyen sera quadragénaire

En 2100, l'âge médian de la population mondiale sera de 42 ans, contre 31 ans en 2024. En 1950, il suffisait d'avoir plus de 22 ans pour faire partie de la moitié la plus vieille de l'humanité.

SOURCE : Scénario médian du *World Population Prospects 2024* du Département des affaires économiques et sociales de l'Onu.

© Infographie: Jérémie Luciani

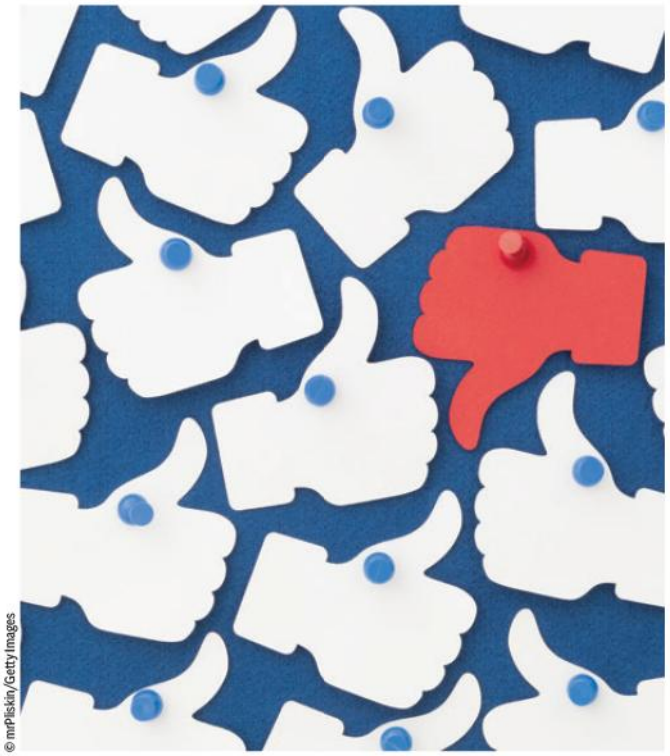
Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM

SCIENCE POLITIQUE

SUR X, LA HAINE NE PAIE PAS

Les réseaux sociaux ont la réputation d'attiser la haine et de radicaliser les opinions politiques, les militants de tous bords cherchant systématiquement à attaquer, dézinguer, humilier l'adversaire. Des chercheurs espagnols ont voulu en avoir le cœur net. Ils ont épluché les échanges politiques sur X quand il s'appelait encore Twitter, au fil de quatre élections nationales, de 2015 à 2019. L'analyse statistique des tweets mentionnant les leaders et leur parti, et plus encore des retweets (qui montrent l'expansion et la vitesse de propagation d'une opinion, quoi qu'elle vaille), révèle que les messages favorables à son camp se répandaient davantage que les insultes et mises en cause des opposants. Et la tendance est restée constante au fil des élections. On retweete surtout des gens d'accord avec soi, et exprimant la même sensibilité politique, la même idéologie. Cette tendance se vérifie même au sein des mouvements radicaux, comme Vox ou Podemos : les messages bienveillants à l'égard de son parti y ont plus de succès que les tweets malveillants envers les opposants. Ces observations confirment celles effectuées auparavant sur les retweets relatifs aux élections américaines (des années 2010). Les chercheurs qualifient de « bulles épistémiques » ces partages de messages positifs. Reste à savoir s'il en est toujours de même dans les années 2020, sur d'autres réseaux, et en prenant en compte les likes ou commentaires, concluent les chercheurs. **J.-F. M.**

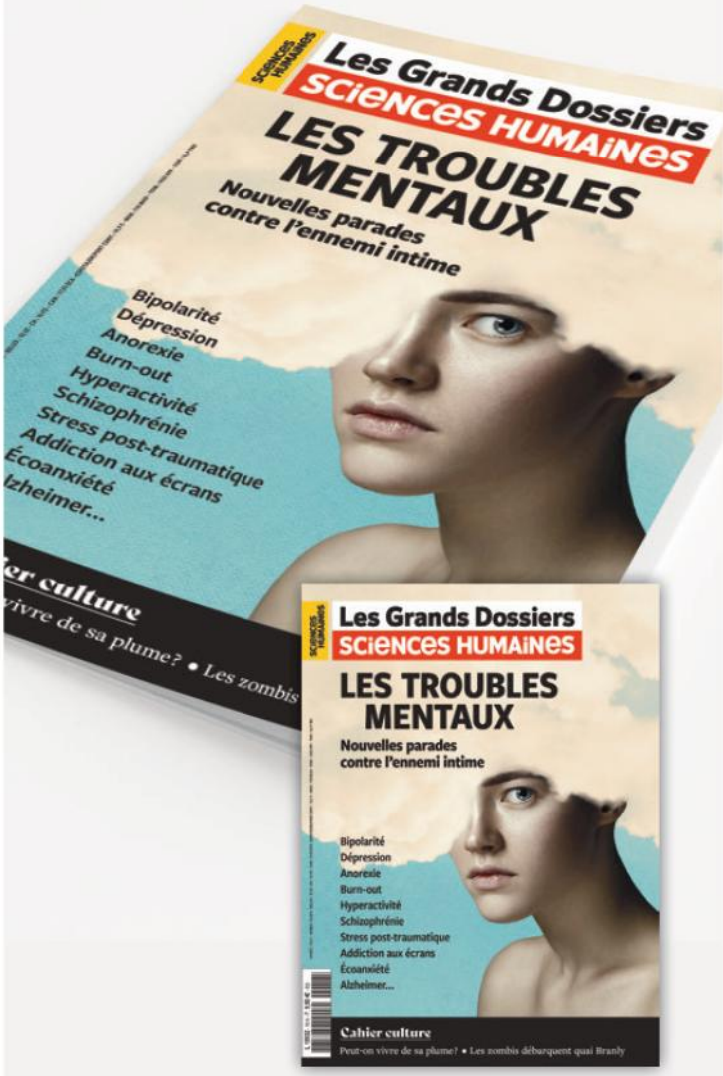
SOURCE Samuel Martin-Gutierrez *et al.*, « In-party love spreads more efficiently than out-party hate in online communities », *Scientific Reports*, n° 14, 2024.



© mrPliskin/Getty Images

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Dans quel état se trouve notre psychisme individuel et collectif ? »



GD76 - SEPTEMBRE
OCTOBRE - NOVEMBRE 2024
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM

La boîte à clés

Un objet en dit parfois plus long qu'un long discours sur les métamorphoses de la société. JEAN-MARIE POTTIER.

La boîte à clés a envahi nos villes, emblème des locations de courte durée. Bienvenue à l'âge d'un urbanisme de plateforme, plus impersonnel que jamais.

© Bruce Peter Morin/Adobe Stock

Tournez les petites roues numérotées, et la bobinette cherra... Dans de nombreux logements proposés en location de courte durée, l'accès aux lieux se fait désormais grâce à une boîte à clés. Ces petites boîtes de couleur grise ou noire, qu'on déverrouille grâce à un code à quatre chiffres, promettent aux heureux arrivants une « arrivée autonome », une entrée « libre » ou « indépendante ». Dans certaines villes touristiques, on trouve parfois jusqu'à dix boîtes sur une seule façade d'immeuble. « *Elles constituent peut-être le symbole ultime de Airbnb, l'entreprise-témoin de la mondialisation du tourisme, et une de ses seules traces tangibles dans la ville* », estime le géographe Victor Piganiol, auteur d'une récente thèse sur le phénomène Airbnb.

DE L'AUTHENTIQUE À L'IMPERSONNEL

Créé en 2008 à San Francisco, Airbnb vantait alors un moyen plus authentique de voyager, souvent en cohabitation avec les locaux. « *Avec une boîte à clés, ça commence un peu mal...* », pointe Victor Piganiol. Cet objet est ainsi le témoin d'une mutation : en quelques années, nous sommes passés de « AirBed & Breakfast » (« matelas gonflable et petit déjeuner »), le premier nom de l'entreprise, à « boîte à clés et échanges virtuels ». Certains touristes y trouvent leur compte, en pouvant s'installer à l'heure de leur choix. Les logeurs, encore plus : plus besoin de parler anglais et de faire la visite guidée, de se rendre constamment disponible quand on loue régulièrement ou de se démultiplier quand on loue plusieurs logements. Deux cas fréquents : en Île-de-France, ainsi, plus de 20 % des logements proposés étaient réservés au moins 120 nuits par an et plus de 55 % des annonces émanaient de multipropriétaires en 2022. Mais on peut se demander ce qu'est devenu l'esprit de l'entreprise, devenue première firme hôtelière du monde, dont toute la communication reste fondée sur l'échange, le partage, la communauté, l'humain.

1,2 million

C'est le nombre de logements loués en France sur les plateformes de réservation courte durée telles qu'Airbnb. Il a augmenté de 40 % en seulement 4 ans.

Quand la police s'en mêle

Airbnb et ses concurrents « *reconfigurent les villes contemporaines en produisant un urbanisme de plateforme* », écrit la géographe Anne-Cécile Mermet. Ce qui ne va pas sans heurts et conflits de voisinage au sein des copropriétés comme des quartiers. Ces derniers mois, de Rennes à Nice, les municipalités françaises ont ainsi sévi contre l'installation de boîtes à clés sur le mobilier urbain (réverbères, armoires électriques, panneaux...) en envoyant la police enlever les coffrets et sanctionner leurs propriétaires : théoriquement, un propriétaire qui installe une boîte à clés sur ce type de mobilier encourt une amende de 1 500 euros. La lutte contre les boîtes à clés est ainsi devenue un des symboles d'une tentative plus générale de régulation des plateformes de logement par les pouvoirs publics.

À LIRE

– Victor Piganiol, « Airbnb (Géographie d') », GIS Études Touristiques (en ligne), 2022.
– Anne-Cécile Mermet, « L'appartement Airbnb », dans Michel Bussi, Martine Drozdz et Fabrice Argounès (dir.), *Nos lieux communs. Une géographie du monde contemporain*, Fayard, 2024.
– Louis Laurian, Ronan Ysebaert, Marianne Guérois et Malika Madelin, « Airbnb en Île-de-France. Géovisualisation multi-échelles des locations Airbnb en région parisienne (2016-2022) », RIATE-Centre pour l'analyse spatiale et la géovisualisation (en ligne), 2023.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM

QUI A INVENTÉ… ?

LE WIFI

Silver Screen Collection/Hulton Archive/Getty ImagesBruce Peter Morin/Adobe Stock

On l'appelait « la femme la plus belle du monde ». Vous l'avez peut-être vue dans des classiques hollywoodiens comme *Samson et Dalila* (1949). Dans son premier long-métrage, *Extase* (1933), l'actrice Hedy Lamarr suscite un scandale en simulant, pour la première fois, un rapport sexuel et un orgasme féminin à l'écran. Le monde politique s'indigne, du pape Pie XI à Hitler, mais sa carrière est lancée.

Née en Autriche-Hongrie, elle fuit l'Allemagne nazie en 1937 et joue dans une vingtaine de films aux États-Unis. Depuis toute petite, cette égérie des studios MGM est aussi une passionnée de bricolage et de nouvelles technologies. Alors que la Seconde Guerre mondiale bat son plein, elle imagine avec le pianiste George Antheil un système de cryptage des communications. L'idée est d'empêcher le détournement de torpilles radioguidées en changeant facilement de fréquence dès qu'elles sont détectées. Leur principe, appelé « étalement de spectre par saut de fréquence », est toujours utilisé aujourd'hui, pour les liaisons par satellites, wifi ou encore Bluetooth. Les deux artistes déposent un brevet en 1941, mais leur invention est un peu en avance sur son temps. Elle est redécouverte à l'occasion de la crise des missiles de Cuba, en 1962, et surtout à partir des années 1980, lorsque des industriels développent en masse de nouveaux appareils connectés – des premières radios modernes aux smartphones. Hedy Lamarr a 82 ans lorsque sa contribution est enfin reconnue : elle reçoit le prestigieux prix de l'Electronic Frontier Foundation en 1997 et meurt trois ans plus tard, à l'aube du 21e siècle. Elle sera admise à titre posthume au National Inventors Hall of Fame en 2014. **F. T.**

À LIRE

William Roy & Sylvain Dorang, ***La Plus Belle Femme du monde,*** La Boîte à Bulles, 2024.

Georges BRASSENS et Jacques PREVERT

2 COFFRETS CD INDISPENSABLES POUR SAVOURER LEURS MOTS ET LEURS CHANSONS

JACQUES PREVERT par :

Jeanne Moreau, Bob Dylan, Arthur H, Yves Montand, Iggy Pop, Claude Nougaro, Serge Reggiani, Juliette Gréco, Mouloudji, Catherine Ribeiro, Charlotte Rampling, Tony Bennett, Les Frères Jacques, Edith Piaf, Catherine Sauvage, Annie Girardot, etc.

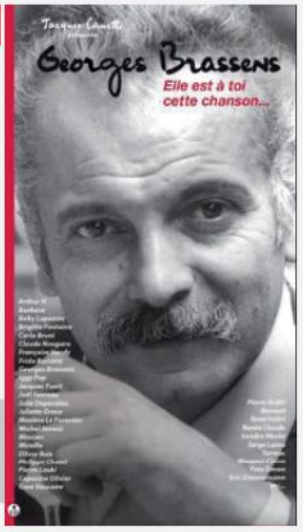
- ✓ 3 CD - 70 chansons et poèmes
- ✓ 35 grands interprètes d'hier et d'aujourd'hui
- ✓ 45 chansons incontournables et 25 poèmes célèbres
- ✓ Livret 16 pages - photos rares

Bouleversantes et justes. Hautement réconfortantes. Parfaitement intemporelles. La soixantaine de chansons rassemblées ici est une vraie bénédiction. Juste Parfait.

Télérama

GEORGES BRASSENS par:

Georges Brassens, Arthur H, Miossec, Sandra NKaké, Carla Bruni, Michel Jonasz, Iggy Pop, Claude Nougaro, Françoise Hardy, Tarmac, Olivia Ruiz, Nina Simone, Juliette Gréco, Julie Depardieu, Renaud etc. Mais aussi les artistes que Brassens a soutenus, Barbara, Serge Lama, Brigitte Fontaine, Maxime Le Forestier. Des interviews inédites sur ses débuts aux Trois Baudets, les chansons-poèmes de son ami René Fallet enregistrées par Pierre Arditi…



- ✓ 4 CD - 70 chansons
- ✓ Ses grands interprètes d'hier et d'aujourd'hui
- ✓ Livret avec documents inédits

Tout ce qui fait vivre Brassens est réuni dans ce coffret. C'est un véritable bijou.

France Inter

BON DE COMMANDE

1 - Pour commander **EN LIGNE** WWW.JACQUES-CANETTI.COM et bénéficier des **FRAIS DE LIVRAISON OFFERTS**, ajoutez au panier le code promo **SH**.

2 - Pour tout règlement par **CHÈQUE**, envoyez ce bon de commande à : **Productions Jacques Canetti – 19, rue de la Cerisaie – 92150 Suresnes**

☐ **Jacques PRÉVERT Ces chansons qui nous ressemblent** - 25€

☐ **Georges BRASSENS Elle est à toi cette chanson** - 25€

Prénom et Nom_____

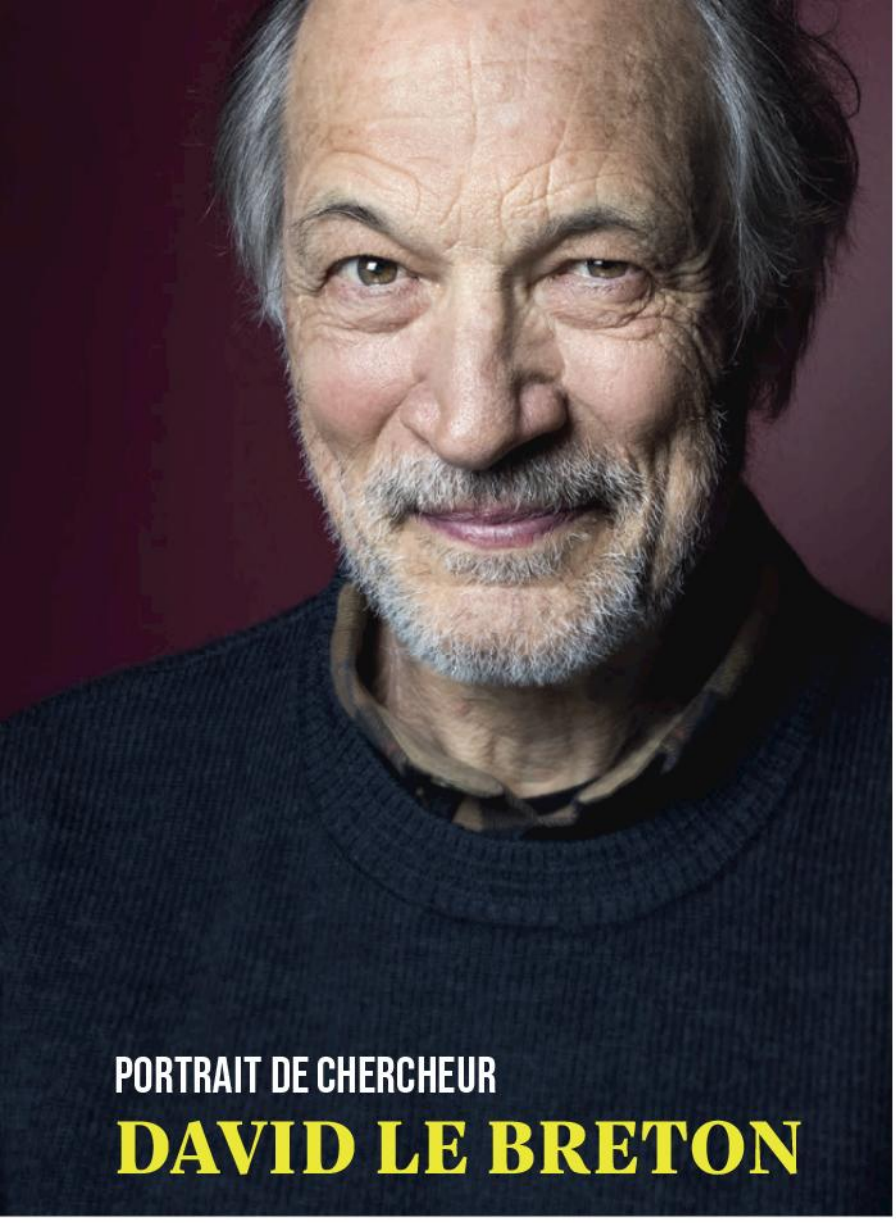
Adresse _____

CP /Ville_____ Tél/email_____

www.jacques-canetti.com

UN PETIT LABEL, UNE GRANDE HISTOIRE

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM



PORTRAIT DE CHERCHEUR

DAVID LE BRETON

La sociologie à fleur de peau

Les sourires, les douleurs, les conduites à risque, les silences… David Le Breton a érigé des sujets intimes en véritables objets de sociologie. Retour sur le parcours d'un penseur tout en sensibilité, qui vient de publier *Cicatrices. L'existence dans la peau* (Métailié, 2024). FRÉDÉRIC MANZINI

Né en 1953, David Le Breton a séjourné à plusieurs reprises en Amérique du Sud. Sociologue et anthropologue, il a enseigné à l'université de Nanterre, puis à l'université de Strasbourg dont il est professeur émérite. Il a publié de nombreux articles et des essais traduits dans le monde entier.

© Philippe Matsas/Éditions Métailié

« *J'étais très mal dans ma peau.* » C'est l'expression à laquelle David Le Breton a recours quand il évoque la période difficile qu'il traversa pendant l'enfance. Rétrospectivement, on peut pourtant considérer que c'est aussi durant cette période qu'il a développé une sensibilité et aiguisé une attention à la fragilité humaine qui fait la singularité et la force de son travail de recherche. Tout juste retraité de l'université de Strasbourg, le sociologue du corps a publié une quarantaine d'essais qui sondent notre rapport intime, parfois traumatique, à notre corps.

Son destin aurait aisément pu basculer. Faire des études n'avait rien d'une évidence pour cet enfant taiseux et tourmenté, qui a longtemps cherché sa voie. Né dans un milieu ouvrier de la banlieue du Mans (Sarthe), le jeune David rêve de cinéma et de littérature. Après le bac, il s'inscrit à l'université de Tours pour tenter de résoudre l'énigme d'un mal-être auquel il ne trouve pas de raison « *objective* ». La psychologie, mais aussi la sociologie et l'anthropologie ont ses faveurs, comme pour souscrire à cette « *remarque de l'anthropologue Margaret Mead qui disait qu'un étudiant mal dans sa peau faisait des études de psychologie, mal dans sa société, il faisait des études de sociologie, et mal à la fois dans sa peau et sa société, il faisait de l'anthropologie* ». Mais les études ne suffisent alors pas à réconcilier pleinement le jeune homme avec

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM

le monde, pas plus qu'avec sa propre existence. À quelques mois de la soutenance de sa thèse – qui, déjà, porte sur le corps comme «*enracinement de la présence de l'être humain au sein du monde*» –, il décide de tout quitter pour le Brésil. Sac au dos, il est animé du fantasme assez illusoire de se battre pour en découdre avec la dictature militaire. Mais ce voyage est en réalité l'occasion d'errer dans un pays important pour l'apprenti anthropologue qu'il est déjà. David Le Breton rencontre les populations isolées d'Amazonie, et s'essaie même à la réalisation d'un petit film sur la danse. Là naissent également son goût pour l'écriture et son amour pour la marche, deux activités qu'il ne lâchera plus.

ANTHROPOLOGIE DE LA DOULEUR

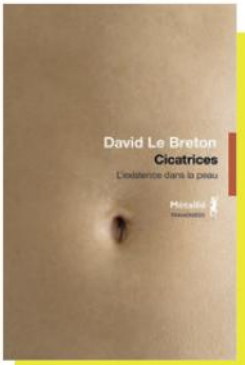
Son doctorat en poche et ses premiers articles acceptés, puis publiés dans les meilleures revues, il découvre le plaisir d'être reconnu par ses maîtres, Jean Duvignaud et Georges Balandier notamment. Si c'est en sociologie qu'il obtient un poste de maître de conférences à l'université de Strasbourg, ses travaux continuent de croiser plusieurs disciplines: la sociologie bien sûr, mais aussi l'anthropologie, la psychologie, l'histoire, la philosophie, la littérature et le cinéma. David Le Breton se démarque en effet par la singularité de son style. Ses enquêtes de terrain aux accents littéraires cherchent à capter au plus près les mille nuances des émotions humaines. Contre une certaine sociologie d'inspiration bourdieusienne dont il déplore sa prétention à penser pour les autres, David Le Breton se réclame de l'interactionnisme symbolique et de l'école de Chicago dans sa volonté de comprendre la signification que les individus donnent à leurs actes. C'est dans cet esprit aussi qu'il s'essaie en 2007 à la fiction, avec *Mort sur la route* (Métailié). Dans ce roman, il se glisse dans la peau d'une adolescente en proie au mal de vivre, et raconte son errance marquée par les violences et l'automutilation.

Si la littérature lui permet de les aborder subjectivement, ce sont ces mêmes thèmes que David Le Breton traite en sociologue. Explorateur tout en finesse de nos sensibilités et des zones de turbulence de nos vies, il s'empare d'objets sur lesquels la science se penche rarement: la complexité du rapport qu'on a à son propre corps – un intérêt qu'il partage avec son ami l'historien Georges Vigarello –, qu'il s'agisse de la douleur (*Anthropologie de la douleur*, Métailié, 1995), du sourire (*Le Sourire. Anthropologie de l'énigmatique*, Métailié, 2022) ou des comportements dangereux (*Conduites à risque*, PUF, 2002). C'est la ténuité des liens qui nous unissent aux autres et au monde qu'il étudie, avec une prédilection pour le rôle joué par la peau comme frontière sensible, tiraillée entre l'intérieur et l'extérieur, véritable métonymie de la personne et métaphore de la condition humaine.

Quand il se penche sur les scarifications adolescentes, par exemple, David Le Breton se met à l'écoute du sens que celles (et plus rarement ceux) qui choisissent de s'entailler donnent à leurs gestes. Aussi explique-t-il que ces scarifications apparaissent souvent comme des moyens de donner une réalité tangible à leurs tourments: s'«ouvrir» ou «déchirer» sa propre chair peut apparaître comme un moyen de provoquer ses proches, de conjurer une souffrance psychologique et de soulager ses tensions intérieures. «*À travers l'effraction corporelle,* analyse David Le Breton dans *Cicatrices, le jeune s'efforce de reprendre le contrôle d'une situation qui lui échappe. Il faut parfois sacrifier une part du corps pour sauvegarder quelque chose de soi. Ces blessures sont des tentatives de se dépouiller d'une peau qui colle à la peau d'un sentiment de soi insupportable.*»

L'enjeu existentiel affleure ainsi dans chacun des livres de David Le Breton, dans sa façon de montrer comment nos identités s'expriment, ou se cherchent, dans les codes sociaux et les regards que nous portons les uns sur les autres. Et si la dimension autobiographique, comme en écho aux thèmes qu'il aborde, n'est également jamais très loin, c'est qu'il a importé à l'intérieur du champ universitaire les thèmes qui l'habitaient depuis sa jeunesse. Un chercheur qui n'a de cesse de se chercher lui-même, et qui aide ses lecteurs à se trouver. ●

« Il faut parfois sacrifier une part du corps pour sauvegarder quelque chose de soi. »



Les traces de nos cicatrices

Elles impriment sur la peau une mémoire qu'on préférerait souvent cacher, aux autres comme à soi-même. Mais il arrive aussi qu'on les exhibe fièrement. Dans tous les cas elles intriguent: de quoi les cicatrices sont-elles les marques? C'est la question posée par David Le Breton dans son dernier essai. Des traces d'automutilations aux stigmates d'une opération chirurgicale, en passant par le souvenir d'une chute durant l'enfance, David Le breton montre toute l'ambivalence des rapports que nous entretenons avec nos cicatrices: si elles nous rappellent nos blessures passées, elles témoignent aussi et surtout de notre capacité à surmonter les événements de l'existence.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM

LE DICTON À L'ÉPREUVE

Chaque mois, *Sciences Humaines* passe nos vieux dictons au tamis de la réflexion critique.

© MrAdvertising/GettyImages

« Les chiens aboient, la caravane passe »

« ***Cela fait dix ans que je suis entraîneur et que je suis attaqué, vilipendé de tous les côtés. Je m'en amuse. Les chiens aboient, la caravane passe.*** »

En mai 2024, Luis Enrique, l'entraîneur du Paris Saint-Germain, répondait en conférence de presse aux critiques qu'il essuie depuis son arrivée à la tête du club. En utilisant cette expression d'origine arabe du 19e siècle, on comprend ce qu'a voulu dire le coach : les critiques glissent sur lui, elles ne l'affectent pas et il les reçoit avec un mépris souverain. Les chiens, c'est la meute ignare ; la caravane, c'est lui-même, sûr de son fait et de ses choix. Dans cette acception précise, « *les chiens aboient, la caravane passe* » se rapproche d'une autre expression française apparue à peu près à la même époque : « *La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe.* » Entendre : l'attaque du médiocre ne saurait perturber la confiance du sage, qui entend rester ferme sur sa ligne.

Lorsqu'il désigne une telle obstination, notre dicton peut se confondre avec une forme d'arrogance aristocratique. Mais généralement, il est plutôt employé pour rappeler à une personne qu'un qu'en dira-t-on touchant à sa réputation ne saurait l'ébranler. À ce moment-là, il ne renvoie plus aux simples reproches, mais aux rumeurs, à la calomnie, voire au (cyber)harcèlement. C'est là que les choses se compliquent. Vous avez beau savoir, par exemple, que vous n'avez jamais eu recours au plagiat, si des centaines de personnes se sont mises, d'une manière ou d'une autre, à croire le contraire et à le dire, cela ne sera pas sans conséquence. « *Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose !* », dit bien l'apophtegme de Francis Bacon (*Essai sur l'athéisme*, 1597). S'il a valeur descriptive, le proverbe paraît alors hasardeux : lorsque les chiens aboient, la caravane passe tout de même difficilement, surtout à l'ère des réseaux sociaux. Elle sera éventuellement passée, mais avec une roue en moins et des marques tenaces sur la paroi. Même si nous sommes sûrs de notre bonne foi, le fait est que cela aura un impact sur la manière dont les autres nous perçoivent et, à terme, sur la manière dont nous nous percevons nous-mêmes. Car nous éprouvons le besoin d'être aimés y compris de ceux qui ne nous aiment pas. Pas facile de faire abstraction de la médisance, ni d'enrayer longtemps cet irrésistible processus de « *soumission au jugement dominant* » dont parle Pierre Bourdieu dissertant de la honte (*Méditations pascaliennes*, 1997).

Pour être valide, il faudrait donc que le dicton soit pris en un sens non pas descriptif mais prescriptif ou normatif : c'est dur, mais il faudrait que tu n'écoutes pas les autres. Les chiens aboient, *il faut* que la caravane passe. Mais même ainsi, est-ce un bon conseil ? N'est-ce pas une manière d'entériner une situation injuste en mettant en demeure la victime d'être forte et d'accepter l'inacceptable ? Finalement, ne faudrait-il pas, avant tout, œuvrer à ce que les chiens se taisent ? ● SAMUEL LACROIX

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Soutenez la Nouvelle Formule de *Sciences Humaines*, Parrainez un ami, un proche...

ABONNEMENT 1 AN 10 NUMÉROS

39 €*

PAPIER + DIGITAL + ARCHIVES EN LIGNE

* Tarif particuliers valable en France métropolitaine.

BULLETIN D'ABONNEMENT RÉSERVÉ AUX LECTEURS DE SCIENCES HUMAINES

COCHEZ LES CASES CORRESPONDANTES

- ☐ **OUI, j'offre un abonne d'un an pour soutenir *Sciences Humaines***
  Je règle aujourd'hui la somme de____ €
- ☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
- ☐ Par virement BP Bourgogne Franche-Comté
  IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 - BIC : CCBPFRPPDJN

Bulletin à compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

Pour aller plus vite !
03 86 72 17 39
Code promo 374PARR
(paiement par carte bancaire)

COORDONNÉES DE LA PERSONNE DESTINATAIRE

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
Code postal .....
Ville .....

MES COORDONNÉES

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
Code postal .....
Ville .....
Courriel .....

ABONNEZ-VOUS **EN SCANNANT CE QRcode**
TARIF ÉGALEMENT DISPONIBLE POUR L'ÉTRANGER

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour les modalités de traite¬ment de vos données ainsi que de vos droits, consultez notre poli¬tique de confidentialité à l'adresse : https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la pro¬tection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou par mail serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM

Des soldats américains exécutés pour viol, meurtre, désertion

LE CIMETIÈRE SECRET DE LA LIBÉRATION

C'est un lieu unique en Europe : dans l'Aisne, un cimetière militaire héberge, dans une parcelle interdite d'accès au grand public, les sépultures des GI condamnés à mort par leur propre armée. Sous les tombes anonymes, des mémoires ensevelies : celles des crimes commis par l'armée libératrice, celle aussi du racisme qui prévalait dans ses rangs. JEAN-MARIE POTTIER

© Keystone/Hulton Archive/Getty Images

En cette douce matinée d'automne, les allées de la parcelle E du cimetière militaire américain Oise-Aisne sont désertes. Personne d'autre pour parcourir ce rectangle d'herbe coupée ras sur lequel 96 tombes sont alignées sur quatre rangées. Pas un bruit si ce n'est, au loin, le pépiement des oiseaux, le croassement des grenouilles ou l'écho d'une tondeuse à gazon. Dans d'autres cimetières militaires, cela constituerait le signe d'une journée calme, hors de la période touristique ou des commémorations officielles. Ici, c'est une habitude : le lieu, auquel on accède par une petite porte au fond des bureaux du cimetière, est interdit d'accès au grand public.

De temps en temps, l'American Battle Monuments Commission, chargée de superviser les cimetières militaires américains dans le monde entier, lève l'interdit pour un visiteur autorisé, historien, journaliste ou membre de la famille d'un défunt. Dans son règlement interne, l'institution précise que cette parcelle E constitue un « *lieu de sépulture officiel* », mais se refuse à

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 1:02:19 PM

Juin 1944 : à Cherbourg, des soldats américains fêtent la libération de la ville.

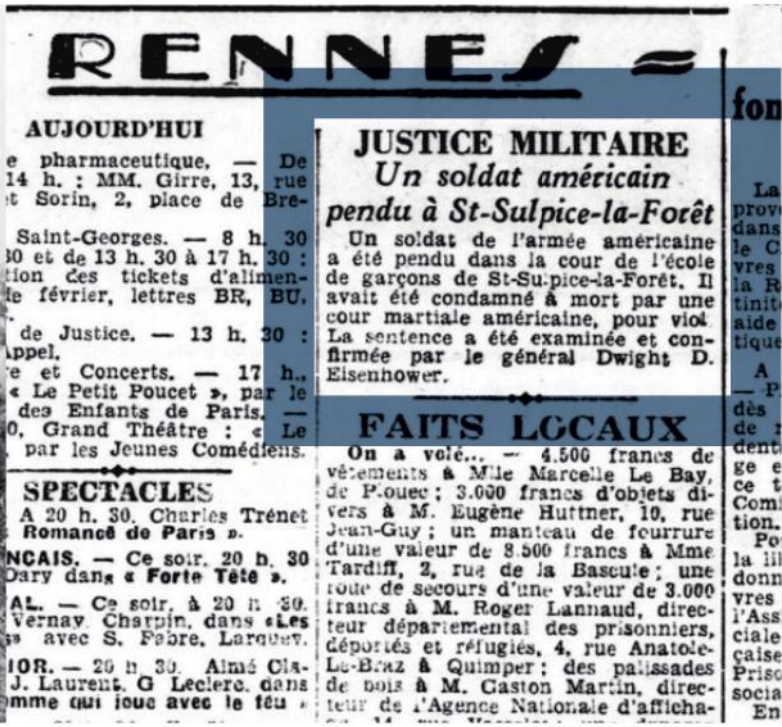
en afficher l'existence au motif que cela ne rentre pas dans sa mission de « *commémorer ceux qui ont servi et se sont sacrifiés de manière honorable* ». Unique en son genre en Europe, ce lieu héberge en effet un type particulier de sépultures : celles de la quasi-totalité des soldats américains exécutés par leur propre armée, après passage en cour martiale, sur le théâtre d'opérations européen entre 1943 et 1945.

Des deux côtés de la départementale bordée d'arbres qui longe le hameau de Seringes-et-Nesles, à trente kilomètres de Château-Thierry (Aisne), ce sont deux facettes des deux conflits mondiaux qui s'opposent. Côté nord, le long d'une voie baptisée « rue du Memorial Day », quatre vastes parcelles, baptisées de A à D et d'accès libre, accueillent 6 013 tombes : celles de soldats américains tombés dans la région à la toute fin de la Grand Guerre, à l'été et l'automne 1918. Chacune est ornée d'une croix ou d'une étoile de David. Même les défunts non identifiés ont droit à une inscription qui les consacre « *inconnus sauf de Dieu* ». Bordées de platanes et de parterres de fleurs,

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

Durant l'été 1944, les GI avancent à travers la France, partout accueillis comme des héros.

© Robert Capa/Keystone/Hulton Archive/Getty Images



RENNES

AUJOURD'HUI

e pharmaceutique, — De
14 h. : MM. Girre, 13, rue
t Sorin, 2, place de Bre-

Saint-Georges. — 8 h. 30
30 et de 13 h. 30 à 17 h. 30 :
tion des tickets d'alimen-
fe février, lettres BR, BU.

de Justice. — 13 h. 30 :
ppel.
e et Concerts. — 17 h.,
« Le Petit Poucet », par le
des Enfants de Paris. —
0, Grand Théâtre : « Le
par les Jeunes Comédiens.

SPECTACLES

A 20 h. 30, Charles Trénet
Romancé de Paris ».

NCAIS. — Ce soir, 20 h. 30
Cary dans « Forte Tête ».

AL. — Ce soir, à 20 h. 30,
Vernay, Charpin, dans « Les
» avec S. Febre, Larquey.

IOR. — 20 h. 30. Aimé Cla-
J. Laurent, G. Leclerc, dans
mme qui joue avec le feu »

JUSTICE MILITAIRE

Un soldat américain pendu à St-Sulpice-la-Forêt

Un soldat de l'armée américaine a été pendu dans la cour de l'école de garçons de St-Sulpice-la-Forêt. Il avait été condamné à mort par une cour martiale américaine, pour viol. La sentence a été examinée et confirmée par le général Dwight D. Eisenhower.

FAITS LOCAUX

On a volé... — 4.500 francs de vêtements à Mlle Marcelle Le Bay, de Plouec ; 3.000 francs d'objets divers à M. Eugène Huttner, 10, rue Jean-Guy ; un manteau de fourrure d'une valeur de 8.500 francs à Mme Tardiff, 2, rue de la Bascule ; une roue de secours d'une valeur de 3.000 francs à M. Roger Lannaud, directeur départemental des prisonniers, déportés et réfugiés, 4, rue Anatole-Le-Braz à Quimper ; des palissades de bois à M. Gaston Martin, directeur de l'Agence Nationale d'afficha-

© Archives Ouest-France

La plupart des condamnés ont été exécutés pour des viols ou meurtres commis sur des civils.

ces parcelles convergent en un carrefour surmonté de la bannière étoilée, d'où un chemin mène à un mémorial roman de grès rose introduit par une dédicace bilingue : « *In sacred sleep they rest.* Ils dorment leur sommeil de gloire. »

Côté sud, la parcelle E est bordée de haies et de grands arbres qui la dérobent au regard du passant. Une seule croix, de marbre blanc, campe au garde-à-vous devant les fosses. Ces dernières, très rapprochées, ne sont pas surmontées d'une pierre tombale gravée d'un nom : chacune n'arbore qu'une minuscule plaque rectangulaire identifiée par un simple numéro, de 1 à 96. L'historienne américaine Alice Kaplan, qui visita elle aussi les lieux pour son livre *L'Interprète : dans les traces d'une cour martiale américaine, Bretagne 1944* (Gallimard, 2007), se disait alors frappée par l'absence de « *tout ce que vous vous attendez à trouver dans un cimetière militaire : le nom de chaque soldat, son grade et son unité, la date de sa mort, son État d'enrôlement, sa croix de marbre ou son étoile. La parcelle E est un anti-mémorial parfaitement conçu* ».

QUAND DES LIBÉRATEURS ATTAQUENT DES CIVILS

Au printemps 1949, le gouvernement américain décide de rassembler les sépultures dispersées de ses condamnés à mort de la Seconde Guerre mondiale, afin d'éviter qu'elles ne voisinent avec celles de soldats morts au front durant le conflit. L'un de ses huit cimetières de la Première Guerre mondiale, celui de Seringes-et-Nesles, fera l'affaire : il contient un terrain vide à l'abri des regards. Quatre ans plus tard, un prolifique reporter et scénariste, William Bradford Huie, est l'un des premiers à tenter d'en percer les mystères. Après avoir rusé lors d'un entretien avec un haut gradé pour recopier en catimini une liste des sépultures de la parcelle E, il obtient un sauf-conduit pour visiter cet endroit dont « *les États-Unis ont honte* ». Le condamné sur lequel il prépare un best-seller, ensuite adapté à la télévision, est aujourd'hui le plus célèbre des lieux, et aussi son grand absent. Célèbre, car Eddie Slovik, fusillé le 31 janvier 1945 dans le Haut-Rhin, fut le premier homme exécuté pour désertion par l'armée américaine depuis la guerre de Sécession (1861-1865). Absent, car si sa plaque funéraire, numéro 65, trône encore sur la parcelle E, son corps est l'un des deux seuls à avoir été exhumés puis rapatriés à la demande de sa famille, en 1987.

Trois ans plus tard, les restes d'un autre condamné à mort, Alex Flores Miranda, étaient à leur tour ramenés aux États-Unis. Lui a été exécuté à la prison britannique de Shepton Mallet, en mars 1944, pour avoir tué son sergent. Le crime est plus fréquent que celui d'Eddie Slovik, mais pas le plus répandu au sein de la parcelle E : la plupart des condamnés ont été exécutés pour des viols ou meurtres commis sur des civils, notamment en France *(lire p. 35)*. Un sujet particulièrement douloureux, tant il contraste avec les images d'Épinal de la Libération, entre embrassades sur des chars ou soldats distribuant du chewing-gum aux enfants. L'historien militaire britannique Paul Johnson, auteur d'un ouvrage sur les 96 condamnés du cimetière, *The Plot of Shame. US Military Executions in Europe During WWII* (Frontline Books, 2023, non traduit), a choisi d'achever le récit

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

Le soldat Eddie Slovik, fusillé en janvier 1945 pour désertion, a été inhumé de 1949 à 1987 sous la plaque numéro 65 du cimetière militaire Oise-Aisne.

© Bettmann/Getty Images

© Jean-Marie Pottier

de chaque affaire par une évocation de sa victime et les mots « *Souvenez-vous de lui* » ou « *Souvenez-vous d'elle* ». « *Certains étaient des civils français qui attendaient la Libération, pleins d'espoir, nous* explique-t-il. *Et quand elle est venue, ce fut sous le signe de violences commises contre eux par les libérateurs. C'est un sentiment terrible.* »

Le 80e anniversaire de la Libération a fait remonter à la surface ces souvenirs. Fin août 2024, dans le cimetière de la petite ville de Plabennec (Finistère), une famille a publiquement rendu hommage, en présence d'un représentant des anciens combattants, à un aïeul cultivateur abattu en août 1944 par un cuisinier de l'armée américaine venu, ivre de cognac, tenter de violer sa fille. Quelques semaines plus tôt, la fille, aujourd'hui presque centenaire, d'une femme violée à la Libération par deux soldats américains dans un village d'Ille-et-Vilaine lisait pour les caméras de télévision un témoignage écrit légué par sa mère : « *Ils m'ont emmenée dans les champs. Ils m'ont violée quatre fois chacun, en tournant.* » Dans les deux cas, les soldats impliqués ont été pendus et reposent aujourd'hui sous les plaques 40, 63 et 82 de la parcelle E.

Longtemps tu, ce phénomène a fini par ressurgir, y compris dans la fiction : fin 2016, la dernière saison de la série télévisée à succès *Un village français* montrait ainsi le viol d'une jeune Française, dans une ferme isolée, par des soldats américains. Il reste cependant difficile à quantifier. Dans son ouvrage *La face cachée des GI's. Les viols commis par des soldats américains en France, en Angleterre et en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale* (Payot, 2003), le criminologue américain J. Robert Lilly part des chiffres officiels de l'US Army, selon laquelle 181 soldats ont été accusés de viol en France. Mais c'est pour mieux les gonfler : il estime qu'en tenant compte du silence, à l'époque, de très nombreuses victimes, ce sont en réalité plusieurs milliers de viols qui ont eu lieu à la Libération. Il émet aussi l'hypothèse que ce crime a pu recevoir, de la part de la justice militaire, des réponses très différentes selon les pays : une affaire de viol par un soldat américain n'était pas instruite de la même façon au Royaume-Uni, pays allié et partageant la même langue, en France, pays allié mais aussi vaincu et ravagé, ou encore dans l'Allemagne ennemie, où plus de 500 viols ont été officiellement recensés sans qu'aucun ne conduise à une exécution.

« POURQUOI NE JUGE-T-ON ICI QUE DES NOIRS ? »

À l'été 1944, le romancier Louis Guilloux se retrouve enrôlé par l'armée américaine pour servir d'interprète auprès de victimes et témoins français lors de procès organisés à Saint-Brieuc. « *La Cour martiale a siégé presque chaque matin et, à chaque fois, l'accusé était un Noir et l'accusation toujours la même* », le viol, rapporte-t-il, trente plus tard, dans son livre *O.K., Joe !* (Gallimard, 1976). Au point qu'il s'en étonne, un soir, auprès d'un officier : « *Pourquoi, Bill, pourquoi ne juge-t-on ici que des Noirs ? – Oh ! Vous ne les connaissez pas. Ils sont déchaînés ! [...] Ces gens-là ne savent pas se conduire.* » Près de 80 % des soldats enterrés sur

Près de 80 % des soldats enterrés sur la parcelle E sont des Afro-Américains.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

Le 9 juin 1944, le général Eisenhower encourage des parachutistes avant leur envol pour la France.

© Bettmann/Getty Images

AVRANCHES

AUJOURD'HUI

30, au Kursaal : « La collec-énard ».

AMBRE CIVIQUE

ierre Savary, 61 ans, cul-r à Notre-Dame-de-Cenil-ravitaillement des Alle-. 10 ans de dégradation ale, confiscation du quart biens.

Marie Richard, veuve Blier, s, cultivatrice à Poilley : llement des Allemands, 10 e dégradation nationale, ation de la totalité de ses

lphonse Delahaye, 50 ans, teur à Saint-Martin-de-, a sollicité l'appui du F. pour se soustraire par-ent à une réquisition de 5 ans de dégradation na-

Emile Feltesse, 22 ans, lier à Le Tanu, a accepté travailler en Allemagne, de dégradation nationale

LA HAYE-PESNEL

Exécution d'un soldat américain

Etat-Major Suprême des Forces Expéditionnaires Alliées : Reconnu coupable d'assassinat, un soldat américain a été condamné à mort et pendu, le 26 juin, à La Haye-Pesnel.

MORTAIN

SOURDEVAL

TICKETS DE JUILLET. — La distribution des tickets d'alimentation pour le mois de juillet aura lieu aujourd'hui, vendredi, de 9 h. 30 à midi et de 14 heures à 17 heures.

Distribution pour les retardataires le mardi 10 juillet.

GRANVILLE

© Archives Ouest-France

« Français et Américains se sont alliés dans un racisme qui a eu des conséquences mortelles. »

Mary Louise Roberts, historienne.

la parcelle E sont des Afro-Américains alors que ceux-ci ne représentaient que 10 % des troupes américaines. Selon J. Robert Lilly, il est probable que davantage de crimes aient été commis par des soldats afro-américains pour une raison logistique objective : le plus souvent relégués loin du front par une ségrégation rigide, ils servaient en masse dans des unités de service (transport, ravitaillement, blanchisserie…), moins mobiles et davantage au contact des civils. Mais cette disproportion reflète aussi, selon lui, le racisme ambiant : d'après ses calculs, un soldat noir accusé de viol avait 2,5 fois plus de chance d'être condamné à mort qu'un blanc. En cause, notamment, le fait que ces soldats étaient souvent placés sous le commandement d'officiers natifs du Deep South, où les relations sexuelles entre blancs et noirs tombaient encore sous le coup de la loi, et qu'ils satisfaisaient le stéréotype raciste du noir libidineux.

Une thèse depuis prolongée et complétée par l'historienne Mary Louise Roberts. Dans son livre Des *GI et des femmes. Amours, viols et prostitution à la Libération* (Seuil, 2014), cette dernière estime que le sort des soldats accusés n'a pas dépendu que des représentations des officiers américains mais aussi de celles des victimes et témoins français, épuisés par quatre années d'occupation et le chaos des combats. Dans de nombreux dossiers, écrit-elle, des accusations ont été « *formulées dans une atmosphère de haine raciale et de peur* » et fondées « *sur des on-dit et sur le témoignage de gens qui n'avaient qu' "entrevu" le coupable* », mais qui étaient convaincus de la supposée « *hypersexualité* » et de la « *lubricité sauvage* » des Afro-Américains. Au final, juge-t-elle, « *Français et Américains se sont alliés dans un racisme qui a eu des conséquences mortelles* ».

Parmi ces « conséquences mortelles », combien de procès bâclés, voire de pures erreurs judiciaires ? La discussion reste ouverte parmi les spécialistes du sujet. Dans une analyse de plus de deux siècles de justice militaire américaine, *Court-Martial: How Military Justice Has Shaped America from the Revolution to 9/11 and Beyond* (W. W. Norton & Company, 2016, non traduit), l'historien et ancien soldat Chris Bray livre une conclusion tout en nuances. Pour lui, « *le chemin vers la parcelle E reste mystérieux* », entre des dossiers contenant un « *étalage de dépravation incontestable* » et des procès parfois « *d'une désinvolture gênante* » au vu de la gravité des peines encourues. Mais, juge-t-il, l'explication raciale a aussi parfois pu servir, à tort, à tenter de dédouaner des soldats condamnés sur des dossiers solides, comme Louis Till, exécuté en 1945 en Italie pour un meurtre et un double viol.

L'exemple, encore débattu aujourd'hui, n'est pas choisi au hasard : il s'agit d'un des condamnés les plus connus de la parcelle E. Au point que, à l'automne 2021, ses portes se sont ouvertes pour que la chaîne américaine ABC puisse filmer une femme venue de Chicago déposer des fleurs sur la tombe de son cousin par alliance, plaque numéro 73, tout

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

Le soldat Louis Till, pendu en 1945 pour le meurtre d'une femme en Italie et le viol de deux autres.

© U.S. Army

© Jean-Marie Pottier

en bas à gauche. Pas tant en sa mémoire seule qu'en celle de son fils disparu, l'un des martyrs les plus connus du mouvement pour les droits civiques : en août 1955, dix ans après l'exécution de Louis Till, son fils Emmett, quatorze ans, a été enlevé et sauvagement assassiné, lors de vacances dans le Mississippi, par au moins deux hommes qui l'accusaient d'avoir manqué de respect à une femme blanche. Lors de l'instruction, sommaire, de l'affaire, le souvenir de l'exécution du père servit, notamment parmi des élus sudistes, à salir la mémoire du fils, depuis largement réhabilitée aux États-Unis. « *Celui qui se tiendrait à côté de la tombe de Louis Till aujourd'hui, qu'entendrait-il ? [...] Entendrait-il le sang ? Le flot sonore du sang, un fleuve qui divise l'humanité* », s'interrogeait, après un pèlerinage au cimetière Oise-Aisne, l'écrivain John Edgar Wideman dans son essai introspectif *Écrire pour sauver une vie. Le dossier Louis Till* (Gallimard, 2017). De la mémoire des victimes européennes des exactions des libérateurs américains à celle du racisme institutionnalisé, ce sont plusieurs histoires douloureuses qui s'entrecroisent, sous quelques mètres carrés d'herbe, dans la campagne picarde. ●

LES CRIMES DES SOLDATS DE LA PARCELLE E

L'examen minutieux des dossiers des cours martiales mené depuis dix ans par deux historiens militaires, le colonel à la retraite French L. MacLean (*The Fifth Field,* Schiffer Publishing, 2013, non traduit) et le britannique Paul Johnson (*The Plot of Shame,* Frontline Books, 2023, non traduit), permet d'en savoir plus sur les destins judiciaires des 96 soldats de la parcelle E. À l'exception de quatre d'entre eux (le déserteur Eddie Slovik et trois soldats morts en détention), tous ont été exécutés pour des crimes commis contre des personnes : 43 en France métropolitaine, 23 en Italie, 16 au Royaume-Uni, 4 en Belgique, 4 en Allemagne et 2 en Algérie, alors française. En France, la géographie des affaires raconte celle du conflit : deux sur trois sont concentrées dans deux régions, la Normandie, théâtre du Débarquement, et la Bretagne, deuxième région libérée. 20 des 43 soldats exécutés l'ont été pour un ou plusieurs viols, 9 pour le meurtre d'un civil et 4 pour des affaires associant viol et meurtre ; 10, enfin, ont été exécutés pour avoir tué un autre soldat. De nombreuses condamnations ont été exécutées sur le lieu même du crime, devant la population. Un récent ouvrage consacré à la présence américaine dans la campagne rennaise (*C'était en août 1944. Le camp Patton s'installait dans le Coglais,* de Jean-Claude Éon, Éditions Ouest-France, 2023) exhume ainsi le récit dressé en 1994 par une habitante d'une double exécution sur une place « *noire de monde* » : « *Tout cela s'est passé dans un silence impressionnant... Moi je trouve que condamner à mort deux types qui avaient fauté, mais qui étaient quand même venus nous délivrer, c'est vraiment trop dur...* » ●

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

À L'ÂGE DE L'IA, faut-il briser nos machines ?

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

Au 19e siècle, des ouvriers sabotaient les métiers à tisser qu'ils accusaient de détruire leurs emplois. Aujourd'hui, les « néo-luddites » brisent leur smartphone à coups de marteau. Pour dénoncer l'emprise des technologies, mais aussi pour interroger ce que serait une technique émancipatrice. JEAN-MARIE POTTIER

La cérémonie s'est répétée deux fois à un mois d'intervalle, à l'automne 2023, sur les deux côtes des États-Unis. La première, dans un bar de Bushwick, un quartier branché de New York. La seconde, dans un centre communautaire de Oakland, dans la baie de San Francisco. À chaque fois, le scénario de la soirée est le même. Un groupe d'essayistes, de journalistes et d'activistes entretient le public des bénéfices et des effets pervers d'un certain nombre d'objets high-tech, avant de passer aux travaux pratiques. À la fin, un cercle se forme, de lourdes masses sortent des sacs à dos et plusieurs objets – un téléphone portable, une imprimante laser, une caméra de surveillance, un poster réalisé à l'aide d'une intelligence artificielle génératrice d'images – finissent réduits en miettes. Le nom de la soirée ? Le Luddite Tribunal.

Ses organisateurs ont décidé de retourner le stigmate et de revendiquer ce terme péjoratif dérivé du combat perdu, au début du 19e siècle, par des ouvriers britanniques, unis sous la bannière d'un mythique personnage baptisé Ned Ludd, contre la diffusion des machines à tisser *(lire p. 39)*. Ces juges improvisés du « tribunal luddite » ne sont pourtant pas, comme le veut le cliché, des individus qui refusent les nouvelles technologies et préfèrent s'éclairer à la bougie. Le principal d'entre eux, Brian Merchant, fut l'auteur d'une histoire de l'iPhone et chroniqueur high-tech pour un grand quotidien, le *Los Angeles Times*, avant de signer récemment une ambitieuse histoire du mouvement luddite et de ses prolongements contemporains, *Blood in the Machine. The origins of the rebellion against big tech* (Little, Brown and Company, 2023, non traduit). Un ouvrage où il clame que « *même si ce soulèvement s'est produit il y a deux siècles, il a semé les graines d'un conflit qui continue de façonner notre relation au travail et à la technologie aujourd'hui. De bien des façons, notre futur dépend encore de l'issue de ce conflit.* »

Brian Merchant et ses comparses ne sont pas les premiers à ressusciter le souvenir des luddites, ces vaincus de l'histoire. Dès les années 1950, le grand historien britannique Eric Hobsbawm pointait que, loin de constituer simplement un agissement technophobe, la destruction de machines s'inscrivait dans le cadre d'une « *négociation collective par l'émeute* » **(1)**. Dans les années 1970-1980, le fantôme des luddites a flotté sur les premiers temps de l'informatisation, qu'il s'agisse de la vanter ou d'y résister : IBM les prenait pour cible dans une publicité sous le slogan « *Vous ne pouvez pas arrêter le temps en détruisant les pendules* » pendant que, dans la région de Toulouse, un mystérieux groupe baptisé le Comité liquidant ou détournant les ordinateurs (Clodo) se livrait à des attaques nocturnes contre des entreprises d'informatique *(lire p. 39)*. Comme le note l'historien François Jarrige dans son ouvrage *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences* (La Découverte, 2014), les années 1990 ont ensuite été marquées, dans le monde anglo-saxon, par un retour explicite de la référence intellectuelle au luddisme, « *réinvesti de façon positive et de plus en plus fréquemment mobilisé dans les débats pour légitimer la critique en l'inscrivant dans la filiation des luttes populaires du passé* ».

RAGE CONTRE LES MACHINES

En 1990, une psychologue, Chellis Glendinning, publie ainsi de courtes *Notes Toward a Neo-Luddite Manifesto* pour vanter un mouvement social « *complexe, réfléchi et mal compris* ». Kirkpatrick Sale, auteur d'un essai sur le mouvement luddite et ses prolongements récemment réédité en français (*La Révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, L'Échappée, 2023), fait sensation en détruisant un ordinateur à coups de marteau lors d'une conférence. En cette époque où l'ordinateur et l'Internet grand public s'installent dans les foyers,

© Simonkr/Getty Images

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

cette tendance suscite la curiosité, et parfois l'ironie, des médias. En juillet 1995, on voit ainsi s'afficher en une de l'hebdomadaire *New York Magazine* une main brandissant un pistolet devant un écran d'ordinateur : « *Vous n'avez pas entendu ? Il veut votre travail. Il vous fourgue des choses obscènes. Il corrompt vos enfants. Il est froid, stérile, inhumain. Tout à coup, il est devenu acceptable de détester son ordinateur.* »

LES RÉSEAUX SOCIAUX CONTRE LA DÉMOCRATIE ?

Trente ans plus tard, les allusions aux luddites se font à nouveau très présentes, notamment dans les mouvances technocritiques anglo-saxonnes. « *La référence luddite est revenue lorsque le ton du commentaire à l'égard d'Internet et du numérique a changé, avec le passage, pour schématiser, d'un discours très emphatique et enchanté, dans les années 2000, aux révélations d'Edward Snowden et à l'avènement des derniers avatars du capitalisme de surveillance avec les Gafam au milieu des années 2010* », résume ainsi le sociologue Félix Tréguer, auteur du récent *Technopolice. La surveillance policière à l'ère de l'intelligence artificielle* (Divergences, 2024). Chercheur spécialisé dans les nouveaux médias à l'université d'Amsterdam, Gavin Mueller a également perçu une inflexion à la même période, symbolisée notamment par le débat sur la contribution des réseaux sociaux à la première élection de Donald Trump ou à la victoire du Brexit. « *Sans débattre de ce point-là en particulier, il est symptomatique d'une inflexion dans notre vision des réseaux sociaux et des plateformes numériques, passée d'un monde davantage démocratique et participatif à quelque chose de plus sombre.* » Lui aussi a puisé dans la référence aux luddites le carburant d'une critique contemporaine, en intitulant *Breaking Things at Work. The luddites are right about why you hate your job* (Verso, 2021, non traduit) un essai ambitionnant, selon ses propres termes, de rendre luddites les marxistes et marxistes les luddites, c'est-à-dire de faire comprendre aux uns comme aux autres la nécessité d'articuler critique de la technologie et critique de l'organisation sociale. La même année, Cory Doctorow, voix respectée de l'analyse critique du numérique dans le monde anglo-saxon, estimait de manière ouvertement outrancière qu'assigner comme cause aux luddites la simple destruction de la technologie revenait à dire que « *la cause d'al-Qaïda était la fin de l'aviation civile* » : « *Exploser des métiers à tisser et des machines à tricoter était la tactique des luddites, pas leur objectif. En réalité, leur objectif était* (…) *de remettre en cause non pas la technologie elle-même mais plutôt les relations sociales qui gouvernaient son usage* **(2)**. »

« L'histoire de la technologie est l'histoire de son refus. »

Thomas Dekeyser, chercheur et documentariste

Des deux côtés de l'Atlantique, la presse a rivalisé de curiosité pour des lieux ou organisations imposant à leurs membres d'abandonner leur indispensable téléphone mobile. Parmi eux, on trouve le Luddite Club, un collectif de lycéens new-yorkais se réunissant tous les dimanches, sans leur portable ou munis d'un simple *flip phone* (les téléphones à clapet sans accès Internet), dans un parc de Brooklyn pour lire, dessiner, peindre, échanger, sans écrans : une action qualifiée de « *luddisme méthodologique* » par deux sociologues italiens qui l'ont étudiée **(3)**. De manière beaucoup plus ouvertement militante, la référence aux luddites se révèle présente et explicite dans des collectifs de réflexion critique et de mobilisation contre le « *système technicien* », comme Pièces et main-d'œuvre ou Anti-Tech Resistance en France, qui voit dans les luddites anglais des « *prédécesseurs* » dans une tentative de riposte contre le « *monde-machine* ». Ou encore chez l'organisation californienne Safe Street Rebel, qui s'ingénie, ces derniers mois, à bloquer les voitures autonomes déployées par Google à San Francisco : pour cela, un simple cône de chantier posé sur le capot suffit.

Pour le chercheur britannique Thomas Dekeyser, coauteur en 2022 de *Machines in Flames*, un documentaire expérimental sur le Clodo, et qui met actuellement la dernière main à un ouvrage sur la critique de la technologie (*Techno-Negative. A history of refusal*, University of Minnesota Press), la référence aux luddites présente un intérêt : rappeler que « *l'histoire de la technologie est l'histoire de son refus* ». Faire de l'adoption du progrès technologique une ligne droite s'avère mensonger. Parmi les risques ou les limites de cette référence, on trouve celui, récurrent, du stigmate : qualifier son opposant de « luddite » lors d'un débat sur la technologie reste une pratique répandue. Ou encore les pièges d'un retour romantique à la nature ou d'une nostalgie pour l'époque, supposément plus simple, où la technologie se révélait moins envahissante. « *Je vois tout le temps des gens parler des années 1990 et dire à quel point elles étaient géniales, par exemple quand ils voient comment les gens socialisaient dans des films ou séries de cette époque,* explique Gavin Mueller. *J'ai vécu les années 1990 et je ne me les rappelle pas comme spécialement géniales. Je ne veux pas que les gens se montrent nostalgiques du passé, je veux l'utiliser comme outil pour développer une critique du présent.* »

Face à la tentation passéiste, beaucoup de manifestes néoluddites passent d'ailleurs par une étape obligée : à un moment ou à un autre, leurs auteurs finissent par clamer qu'ils ne sont pas luddites au sens d'un refus obstiné de la technologie contemporaine, qu'ils tapent leurs écrits sur un traitement de texte, les vendent grâce à des librairies en ligne, les promeuvent au travers des réseaux sociaux. Un exemple, parmi d'autres, ce cri du cœur de la chercheuse américaine Jennifer Rauch, qui se fait l'avocate d'un « *postluddisme* » plus flexible et plus séduisant pour une « *majorité silencieuse* » ni « *techno-optimiste* » ni « *technopessimiste* » : « *Si vous ne l'avez pas encore deviné, voici probablement le moment de l'admettre : j'utilise les médias numériques*, écrit-elle dans son ouvrage *Slow Media. Why "slow" is satisfying, sustainable and smart* (Oxford University Press, 2018, non traduit). *Oui, je possède un ordinateur de bureau, un ordinateur portable, une tablette, un smartphone, un projecteur*

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

LE LUDDISME EN 3 DATES

1811 des soulèvements contre les machines en Angleterre

Le 11 mars 1811, des centaines de personnes manifestent dans les rues de Nottingham, dans le Nord-Est de l'Angleterre. Parmi leurs cibles figurent les machines à tisser : elles font baisser les salaires en ayant recours à des ouvriers moins qualifiés. Dans les mois qui suivent, le mouvement se propage dans le Nord du pays. Émeutes, envahissements d'usines et destructions de machines se multiplient. Le gouvernement britannique mobilise douze mille soldats pour réprimer le mouvement et fait voter le Frame-Breaking Act, qui rend la destruction de métiers à tisser punissable de mort. Quarante à cinquante militants luddites seront tués par l'armée ou pendus, d'autres exilés en Australie. Après cette vague d'exécutions, le mouvement retombe en 1813 mais d'autres soulèvements ponctuels contre l'emploi des machines à tisser auront lieu dans la deuxième moitié des années 1810.

© Working Class Movement Library catalogue

Ned Ludd, la figure mythique de ralliement des luddites.

1980 des ordinateurs incendiés en France

Entre 1980 et 1983, une série d'incendies nocturnes survient dans les locaux de groupes informatiques de la région toulousaine. Les dégâts matériels sont substantiels. La presse reçoit des lettres de revendication signées « CLODO », acronyme du Comité liquidant ou détournant des ordinateurs. Ce CLODO présente l'ordinateur comme « *l'outil préféré des dominants* », servant « *à exploiter, à ficher, à contrôler et à réprimer* ». À la même époque, d'autres attaques du même genre ont lieu en Europe et aux États-Unis. Comme l'écrivait en 2011 la spécialiste du luddisme Célia Izoard dans la revue *La Planète Laboratoire*, « *l'informatisation ne s'est pas faite sans oppositions* », à une époque où, en France, « *les gens étaient tellement sceptiques sur l'utilité d'un ordinateur à la maison que le gouvernement s'était mis à distribuer des Minitel à tour de bras* ».

© Gilles BOUQUILLON/Gamma-Rapho/Getty Images

Attentat commis par le « CLODO » contre une société d'informatique à Toulouse le 9 avril 1980.

À LIRE

Célia Izoard, « Le CLODO. : enrayer le dogme informatique », *La Planète Laboratoire*, n° 4, 2011.

2023 des clubs aux tribunaux luddites

Notamment nourrie par les inquiétudes autour de l'intelligence artificielle et de l'addiction aux écrans, la référence au luddisme s'avère courante ces dernières années. Ses pratiquants se sont même trouvé des points de ralliement. Outre-Atlantique, l'essayiste Brian Merchant a ainsi promu son ouvrage *Blood in the Machine*, consacré à l'héritage des luddites originels, en organisant en 2023 des « tribunaux luddites » durant lesquels des objets high-tech sont parfois pulvérisés à la masse. Des lycéens new-yorkais ont baptisé « Luddite Club » un rassemblement hebdomadaire, sans écrans, dans un parc de leur ville. Comme l'expliquait sa fondatrice, Logan Lane, au *New York Times*, le nom est venu de sa mère mais l'idée est d'elle, après avoir socialisé un jour avec une condisciple munie d'un portable antédiluvien : « *Être un luddite peut se révéler très solitaire, et c'était super d'aller créer des liens avec des gens.* »

© Paris Marx

Les conséquences d'un « tribunal luddite », en octobre 2023.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

LES RÉFÉRENCES DES NÉO-LUDDITES

Quelles sont les références intellectuelles des néo-luddites ? Ils s'appuient sur une une pensée critique de la technologie élaborée entre la Seconde Guerre mondiale et les années 1980.

- Les critiques de l'économie numérique et de la supposée « rationalité algorithmique » puisent dans l'œuvre du sociologue français **Jacques Ellul** 1 (1912-1994). Dans ses principaux ouvrages (*La Technique, ou l'enjeu du siècle*, 1954, *Le Système technicien*, 1977, *Le Bluff technologique*, 1988), il pointe comment la technique place l'ensemble des phénomènes sociaux sous l'empire de la « *rationalité* » et a acquis son « *autonomie* », avec ses lois propres. Il note que souvent, comme dans le cas de la télématique qu'il voit apparaître dans les années 1980, « *la technique va beaucoup plus vite que la réflexion* ».

- Les analyses de l'ubérisation mentionnent souvent les travaux du prêtre-philosophe **Ivan Illich** 2 (1926-2002) qui affirme que, loin d'avoir remplacé les esclaves, les machines ont esclavagisé les hommes. Les outils « *maniables* » et « *conviviaux* » sont opposés aux outils « *manipulables* » et « *industriels* ».

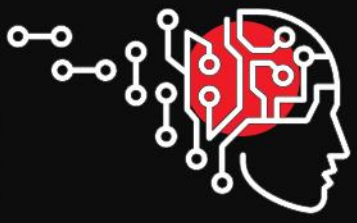
- Pour penser l'impact de la technologie sur la démocratie, Herbert Marcuse 3 (1898-1979) est souvent cité. L'auteur de *L'Homme unidimensionnel* (1964) est un des héritiers de l'école de Francfort. Selon lui, le progrès technique témoigne d'une « *rationalité ambivalente* », il est « *bienfaisant de par son pouvoir répressif, (…) répressif dans ses bienfaits* ». Ce penseur a d'ailleurs légué son nom au groupe Marcuse, un collectif de chercheurs français souvent rattaché au néo-luddisme.

- Certains font un usage explicite de la référence au luddisme anglais du 19e siècle. Dans *Le Mythe de la machine*, un ouvrage en deux volumes (1967-1970), l'Américain **Lewis Mumford** 4 (1895-1990) estime qu'après les luddites, c'est au tour des « *anti-luddites, démolisseurs systématiques de l'artisanat* », d'être sur la sellette, eux qui ont « *sacrifié* » l'autonomie des activités humaines à la mise en place d'un système de contrôle centralisé.

- Son compatriote **Langdon Winner** 5 (né en 1944) s'est fait l'avocat dans son livre *Autonomous Technology. Technics-out-of-control as a theme in political thought* (1977, non traduit) d'un « *luddisme comme épistémologie* » qui passerait par des expériences de retrait, de déconnexion ou de refus de réparation vis-à-vis de certaines technologies afin d'en examiner les conséquences.

- Notons, enfin, que le philosophe allemand **Günther Anders** 6 (1902-1992) fait de **l'échec des luddites une étape du processus qui a conduit à ce qu'il appelle l'« *obsolescence de l'homme* »** *(lire p. 72)* : « *Ce n'est pas l'artisan qui est aujourd'hui menacé par les machines*, écrit-il, (…) *mais chacun de nous.* » Beaucoup de néo-luddites pourraient sans doute reprendre ses mots : « *Ceux qui nous traitent de "briseurs de machines"*, écrit-il en 1987, *nous devons les traiter en retour de "briseurs d'hommes".* »

© Ulf ANDERSEN/Gamma-Rapho/Getty Images. © Sigfrid Casals/Cover/Getty Images. © Bettmann/Getty Images. © Granger/Bridgeman Images. © Licence Creative Commons By Kandinsky/CC BY-SA 2.0. © Literaturarchiv Österreichische Nationalbibliothek.



© The Noun Project.

Mot-clé : Intelligence artificielle générative

Elle désigne des services, adossés à de gigantesques bases de données, qui permettent de créer de zéro des textes, images, vidéos, musiques… à partir de questions ou de séries de mots-clés, baptisés « prompts ». Les plus connus sont le robot conversationnel ChatGPT ou les programmes de génération d'images Midjourney et Dall-E.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 4:31:22 PM

numérique, une radio connectée, un lecteur MP3 et une kyrielle d'autres appareils. Et je prends presque toujours du plaisir à les utiliser.»

ÉVENTAIL DE TACTIQUES

Beaucoup de néo-luddites sont de leur temps mais s'inquiètent néanmoins du potentiel destructeur, sur le plan social, de l'innovation technologique. Dans son livre *Artificial Intelligence and the Two Singularities* (Chapman & Hall, 2018, non traduit), le spécialiste de l'IA Calum Chace revient sur ce que la science économique appelle la *luddite fallacy*, l'idée fausse, attribuée aux luddites, selon laquelle les nouvelles technologies créent forcément du chômage : pour lui, nous sommes désormais victimes d'une *reverse luddite fallacy*, car nous nous illusionnons en croyant que les bouleversements technologiques créeront forcément plus d'emplois qu'ils en supprimeront.

Ces derniers mois ou années, une série de mouvements sociaux se sont ainsi revendiqués, ou se sont vus rapprocher, de l'imaginaire luddite. Cela a par exemple été le cas, en 2023, de la longue grève des scénaristes de Hollywood, inquiets de l'usage par les studios des outils d'intelligence artificielle générative*. Ou encore des luttes des livreurs qui, dans plusieurs pays européens, s'organisent grâce aux outils numériques : en 2017, par exemple, des livreurs espagnols de nourriture se sont coordonnés virtuellement pour se mettre en grève avant de créer leur propre plateforme, Mensakas. Comme l'expliquait alors l'un d'entre eux, «*nous ne sommes pas contre les nouvelles technologies, nous les utilisons et nous les apprécions*» (4).

Les partisans de ces néo-luddites s'inquiètent de l'impact de la technologie sur l'emploi ou les conditions de travail, mais pas seulement. Ils aiment rappeler que les luddites du 19e siècle ne s'opposaient pas à l'innovation technologique dans son ensemble mais à celle «*dangereuse pour le bien commun*». «*Dans ma réflexion sur le luddisme, le point décisif est que le monde où nous vivons et le type de politique que nous pratiquons se superposent exactement aux formes de technologies que nous utilisons*», explique ainsi le chercheur britannique Dan McQuillan, auteur de *Resisting AI. An anti-fascist approach to artificial intelligence* (Bristol University Press, 2022, non traduit). Pour lui, la façon dont est aujourd'hui conçue l'intelligence artificielle colle ainsi à merveille à une vision antidémocratique, «*césarienne*», de la politique, à l'image de celle de certains dirigeants de la Silicon Valley : dans le passage du brassage des données à la prise de décisions sur l'éducation, la santé ou la liberté de mouvement d'un individu, l'étape de la délibération se révèle souvent opaque. De même, Félix Tréguer met en garde contre l'idée d'une politique luddite qui s'opposerait seulement à la centralisation des données par de grandes entreprises privées sans s'interroger sur l'impact plus global de cette production en masse de données sur les relations sociales et économiques et sur l'environnement.

Alerter sur les dangers de l'IA ne deviendrait ainsi vraiment «luddite» qu'en réfléchissant aussi au type de société qu'elle implique. Et, peut-être, en tentant d'améliorer ses outils, ou d'en imaginer d'autres. Face à l'imaginaire de la destruction ou du retrait souvent attaché, dans l'esprit du grand public, au luddisme, l'historien Christophe Masutti, auteur de *Affaires privées. Aux sources du capitalisme de surveillance* (C & F Éditions, 2020) et défenseur du logiciel libre au sein de l'organisation Framasoft, vante ainsi «*une société de la préfiguration, c'est-à-dire qui, collectivement, monte des initiatives, non pas à l'encontre mais sans. Qui décide de faire sans eux et faire quand même, ce qu'on fait avec le logiciel libre, par exemple*». Un point de vue qui, d'ailleurs, rejoint certains discours d'adeptes revendiqués du néo-luddisme… Car, et c'est sans doute à la fois la force et la faiblesse de cette étiquette, on peut y loger de très nombreuses attitudes d'ambition et de radicalité variables, de la «détox» technologique sans lendemain à un mode de vie néoprimitif en rupture avec les technologies modernes, des destructions d'installations au militantisme visant à réguler et encadrer l'activité des grandes firmes technologiques.

Le paradoxe des néo-luddites, au final, c'est que pour l'être vraiment, sans doute faut-il beaucoup pratiquer la technologie critiquée. Comme l'écrit le romancier de science-fiction Alain Damasio dans son récent essai *Vallée du silicium* (Seuil, 2024), «*une authentique technocritique ne peut se contenter d'être réactionnaire ou négative. Elle doit aussi esquisser ce que serait une technologie positivement vécue*» : selon lui, «*affirmer qu'on est contre la technique n'a (…) aucun sens, sauf à ajouter : tout contre*». Au terme de quelques semaines passées à tenter de «*penser contre* (lui)*-même*» sur les routes de la Silicon Valley, la terre du métavers et des voitures autonomes, l'écrivain en arrive à la conclusion que «*ce qui manque à notre temps, c'est un art de vivre avec les technologies*», la possibilité d'exercer «*une faculté d'accueil et de filtre*», de s'autoriser tour à tour à «*déployer ou couper une relation*». Et livre, sans prononcer le mot, une possible définition de ce que serait un néo-luddisme : s'offrir le luxe de démonter les machines pour mieux les remonter autrement. ●

«Affirmer qu'on est contre la technique n'a aucun sens, sauf à ajouter : tout contre.»

Alain Damasio, *Vallée du silicium* (Seuil, 2024).

NOTES

(1) Eric Hobsbawm, «The machine-breakers», *Past & Present*, n° 1, 1952.

(2) Cory Doctorow, «Science fiction is a luddite literature», onezero.medium.com, 16 novembre 2021.

(3) Antonio Lucci et Andrea Osti, «Exit (digital) humanity. Critical notes on the anthropological foundations of "digital humanism"», *Journal of Responsible Technology*, vol. 17, mars 2024.

(4) Aina Fernàndez et María Soliña Barreiro, «The algorithm is not my boss anymore : technological appropriation and (new) media strategies in riders x Derechos and Mensakas», *Contracampo. Brazilian Journal of Communication*, vol. 39, n° 1, avril 2020.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

© Nishant Choksi

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

DOSSIER

Comment trouver sa *place* ?

Dès le plus jeune âge, il faut apprendre à se situer en famille, à l'école, dans l'entreprise, ce qui conditionnera largement notre « position sociale ». Ce besoin semble répondre à une insécurité fondamentale : celle d'être déplacé, ou pire, d'être remplacé dans une existence où on ne fait que passer. De plus en plus, elle prend aussi la forme d'une injonction sociale. La société de castes, puis de classes d'autrefois a cédé le pas à une véritable guerre des places, où il incombe désormais à chaque individu de tenter d'améliorer sa position. Mais comment y parvenir ? Faut-il renoncer à ses singularités pour s'intégrer ? •

DOSSIER COORDONNÉ PAR CÉCILE PELTIER

SOMMAIRE DU DOSSIER

P. 44 Chacun cherche sa place
P. 48 **Points de repère :** Qu'est-ce qu'être à sa place ?
P. 50 **Claire Marin :** « Un déplacement infime peut changer notre vie »
P. 54 **Frères et sœurs,** nos premiers rivaux ?
P. 57 **Diplôme et emploi :** l'équation se complique
P. 60 **Le chômage,** une « perte de soi »
P. 64 « En vieillissant, j'ai l'impression que tout s'est éloigné de moi »
P. 66 **Déménager** pour tourner la page ?
P. 68 **À l'aveugle :** Qui a écrit ce texte ?
P. 70 Bibliographie sélective

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

Chacun cherche sa place

Se sentir à sa place, ou non… Cette inquiétude taraude nos sociétés. Elle ne touche pas seulement à la position sociale, mais à quelque chose de plus intime, de l'ordre du sentiment de soi. CÉCILE PELTIER

« *Quand je suis entré en CP au Perreux-sur-Marne, la rentrée avait déjà eu lieu. La maîtresse décréta que je ne saurais pas lire et voulut me renvoyer en maternelle. Ma mère insista et me fit travailler à la maison. J'ai fini premier de la classe* », relate Walid Hajar Rachedi, 43 ans, romancier (1) et cofondateur du média *Frictions*. De cet épisode date un rapport ambivalent à l'école : « *C'est un lieu qui m'a permis de trouver ma place dans la société, une identité. C'est aussi un endroit où j'ai ressenti le mépris de classe et le racisme de manière assez forte.* » Bon élève parmi les petits durs de sa cité, puis étudiant boursier en école de commerce, il garde de son parcours ce sentiment de ne jamais être tout à fait au bon endroit. Pour le pire – un sentiment de clivage intérieur – et le meilleur : « *C'est cette question du déplacement, de la dissonance qui a déclenché mon envie d'écrire.* »

À des degrés divers, nos histoires ressemblent toutes un peu à celle de Walid Rachedi. Dès le plus jeune âge, il nous faut trouver notre place au sein d'un corps, d'une famille, d'une école, d'un pays… Nous cherchons à nous ajuster à des lieux, des cultures, des groupes sociaux. Cette quête répond à une insécurité fondamentale, suggère la philosophe Claire Marin dans le très sensible *Être à sa place* (Éditions de l'Observatoire, 2022) : celle d'être déplacé ou pire, d'être remplacé, dans une existence où nous ne faisons que passer. Elle prend de plus en plus la forme d'une injonction sociale : « rester à sa place », « se faire une place », « avoir une bonne place », « remettre quelqu'un à sa place »… sont des expressions assénées partout. Comment expliquer cette obsession contemporaine de la place ?

HABITER UN RÔLE SOCIAL

La notion de place vient du latin, « *plata* ». Dans la Rome antique, c'est une grande rue, le lieu de la rencontre : un « *espace découvert, public, où aboutissent plusieurs rues* ». Au 12e siècle, c'est la « *partie déterminée d'un espace, d'un lieu, où quelque chose peut être fait* », et de manière plus imagée, l'« *endroit, le lieu, l'espace où se déroule l'action* ». À l'origine, la notion de place a partie liée avec les regards d'autrui : c'est le lieu où on est vu. Dès le 15e siècle, elle prend le sens figuré qu'on lui connaît aujourd'hui : celui d'une « *situation, position par rapport à d'autres* ». Ce détour par l'étymologie offre un aperçu de la richesse d'une telle expérience : on ne se situe jamais seul, mais par rapport à d'autres humains, à l'égard desquels il faut trouver la bonne distance à la fois spatiale, sociale, psychologique et symbolique.

Longtemps cette place a été fixée par des ordres prédéterminés : « *Jusqu'à la Révolution, en pratique, sinon en droit, nos places se définissent par une assignation à un statut défini à la naissance* », résume l'historien Marcel Gauchet. Dans la société médiévale, puis sous l'Ancien Régime, l'individu n'a pas à conquérir de place : aux nobles les armes et la politique ; au peuple le soin de pourvoir aux besoins physiques de la population, et notamment de le nourrir. Les professions, encadrées par des corporations, se transmettent de père en fils. Le rang dans la fratrie détermine dès la naissance notre trajectoire : si l'aîné hérite de la ferme, le cadet devra s'engager dans les ordres ou l'armée. Au sein de ce système subsiste une sous-caste : celle des femmes qui, quel que soit leur milieu, sont élevées dans la perspective d'être mariées et d'élever des enfants. Les barrières sociales sont relativement infranchissables. Lazarillo de Tormes, héros du roman picaresque éponyme (1554), orphelin devenu crieur de rue grâce au soutien d'un archevêque, constitue l'ascension maximale que peut espérer un homme de son extraction. Il se « déplace » socialement, mais sans remettre en cause l'ordre social.

Dans ce monde chrétien de l'Ancien Régime, l'ordre est perçu comme naturel et donc légitime. Il n'interdit pas pour autant une aspiration à l'individualisation qui s'exprime dans la manière « *d'habiter ses rôles sociaux* », précise Marcel Gauchet. Les pièces de Molière sont remplies de personnages qui composent avec leur rang à travers de petites transgressions. À l'instar de Monsieur Jourdain, dans *Le Bourgeois gentilhomme* (1670). Fier de sa fortune, ce bourgeois d'origine modeste, rêve désormais d'acquérir les manières d'un homme de qualité. Il s'entoure de maîtres d'armes, de philosophie, de danse ou de musique, sous le regard ironique de sa servante, Nicole, qui n'hésite pas à se moquer de son maître.

© Emilie Mori /VOZ'Image

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

La Révolution française met fin à la société d'ordres. Les individus deviennent «*libres et égaux en droit*»: leur place dans la société n'est plus assignée à la naissance, mais dépend de leur capacité à l'améliorer grâce à leur travail et leur mérite. Émancipé des anciennes tutelles politiques et religieuses, chacun semble libre de mener sa trajectoire selon ses capacités et aspirations. Si en théorie, l'horizon est celui de l'égalité des places, en pratique, elles restent fortement inégales et la mobilité sociale, assez rare. Dans *Les Illusions perdues* d'Honoré de Balzac, Lucien de Rubempré, parti à la conquête de Paris, connaît un succès littéraire foudroyant dans le monde, avant d'être rejeté et brutalement renvoyé à sa place de petit provincial.

Au 19e siècle, la révolution industrielle et la diffusion du libéralisme consacrent l'individu comme pierre angulaire de la société. Le travail est le pilier de ce modèle. Autour de lui se définit l'identité des acteurs et s'affrontent leurs intérêts: les bourgeois, d'un côté, qui possèdent le capital, les ouvriers, de l'autre, qui leur louent leurs bras. Cette bipartition est aussi spatiale. Être bourgeois ou ouvrier, c'est habiter dans des lieux différents. Aux premiers, les quartiers de l'Ouest parisien, arborés et protégés

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

On ne se situe jamais seul, mais par rapport à d'autres humains, à l'égard desquels il faut trouver la bonne distance.

des fumées des usines ; aux seconds, les faubourgs poussiéreux de l'Est, proches de l'activité industrielle.

L'appartenance à une classe confère ainsi une place bien précise, à la fois sociale et spatiale. Cette place est aussi culturelle. Car à chaque collectif correspondent des valeurs, normes et rituels. La conscience de classe est une « *identité, un mode de vie, une conscience, une morale sociale, un ensemble d'habitudes et d'habitus qui perpétuent le groupe et en assurent la dignité* », détaille le sociologue François Dubet dans *Tous inégaux, tous singuliers*, (Seuil, 2022). « Rester à sa place », pour reprendre une expression récurrente dans la littérature du 20e siècle, c'est ainsi rester dans le rang, sans chercher à s'en distinguer : se satisfaire des modes de vie, pratiques culturelles et valeurs partagées par sa classe sociale. Sorti de l'usine, on mange, on vit, on vote, on bricole, on s'amuse comme un ouvrier… Dans *La Culture du pauvre* (1957, 1970 pour l'éd. française), Richard Hoggart livre une description devenue célèbre de la vie des communautés ouvrières anglaises. Adossées à des valeurs distinctives (le travail, la solidarité, l'honnêteté), elles se définissent par la distance qui les sépare des riches d'un côté et des indigents, de l'autre.

SE SENTIR LÉGITIME

Jusque dans les années 1970, la société de classes reste le principal cadre de référence des individus. C'est à la fois un carcan dont on rêve de s'extraire et un cadre rassurant. S'en émanciper, c'est risquer de trahir les siens. Ces cadres peuvent limiter l'initiative et la liberté, mais ils ont le mérite d'offrir aux individus des repères et une sécurité. Dans son autobiographie, *Sans classe ni place. L'improbable histoire d'un garçon venu de nulle part* (PUF, 2022), le sociologue Norbert Alter montre la prégnance de tels cadres – familiaux, sociaux, professionnels… – pour nous construire et nous orienter. Il témoigne de sa propre difficulté à grandir entre un père escroc et une mère abusive, qui évoluent aux marges de la classe ouvrière. Trimballé d'appartement en chambre d'hôtel, l'enfant se sent ballotté tant géographiquement que psychologiquement. Il est « *sans classe ni place* » : « *Sa misère ne peut se confondre avec la seule misère économique : l'instabilité des ressources lui fait plus défaut que leur volume, et l'imprévisibilité des rôles le fait plus souffrir que n'importe quelle forme d'autorité* », écrit l'auteur. Il rêve d'un père ouvrier et d'un appartement bien rangé avec une table en formica et un parquet ciré, comme ses copains de la cité. L'école offrira ce cadre rêvé, avec ses horaires, ses rites, comme plus tard le travail lui conférera la reconnaissance nécessaire pour le convaincre de continuer ses études.

Obtenir des diplômes, puis un poste, ne suffit pourtant pas pour se sentir légitime. Dans les années 1960, les enfants d'ouvriers restent rares au collège. Ils mesurent la distance qui les sépare de leurs camarades issus des classes moyennes. Ils n'ont pas les bons vêtements, les bonnes manières, les bonnes références culturelles (la fameuse culture légitime dira Pierre Bourdieu), qui permettraient de se sentir à l'aise partout.

Ce malaise, bien décrit par Walid Rachedi ou Norbert Alter, se développe chez une partie de la jeunesse française à partir des années 1980. Plusieurs phénomènes favorisent alors une montée en puissance de la compétitivité entre individus : la culture individualiste post-soixante-huitarde, la massification de l'enseignement supérieur et la crise économique. Les psychosociologues Vincent de Gaulejac, Frédéric Blondel et Isabel Taboada-Léonetti montrent que la lutte des classes, héritée d'une représentation marxiste de la société, laisse alors place à une « *lutte des places* » : « *Chacun est mobilisé pour améliorer son sort dans l'ordre des places, plutôt que de lutter pour changer cet ordre* », expliquent-ils (*La Lutte des places*, nouv. éd., Desclée de Brouwer, 2014).

Cette quête se joue dès l'école et se poursuit dans le monde professionnel. Elle prend des formes différentes « *selon qu'on entre dans la compétition scolaire et professionnelle pour "réussir", qu'on cherche tout simplement à exister le mieux possible dans le monde tel qu'il est, ou à batailler pour ne pas risquer de basculer dans l'exclusion* », poursuit Vincent de Gaulejac (*Dictionnaire de sociologie clinique* (Érès, 2019). Le succès de la figure de l'entrepreneur est emblématique de ce changement de paradigme. À l'autre bout de l'échelle sociale, ceux qui n'excellent pas se voient agiter des spectres angoissants : déclassement, remplacement, déplacement… La lutte des places produit ainsi son lot de perdants aux yeux de la société : les sans-emploi *(lire p. 60)*, les sans-domicile fixe, les sans-papiers partagent l'absence de reconnaissance symbolique de la collectivité.

Trouver sa place qu'elle soit physique ou symbolique demande des soutiens collectifs. Mais la fin des grands récits et l'érosion de cadres collectifs (famille, profession, village), qui ont longtemps permis de définir notre place dans une lignée avec des droits et des devoirs, ont laissé des individus souvent seuls face à la responsabilité de leur trajectoire. « *Si jadis, être soi consistait surtout à se fondre dans un idéal collectif, de nos jours, être soi c'est affirmer sa singularité culturelle, sociale, ethnique, sexuelle, éventuellement exiger des droits pour les faire reconnaître et toujours chercher les bonnes places pour les manifester* », analyse Marcel Gauchet **(2)**.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

À la manière du forum antique, les réseaux sociaux constituent aujourd'hui la scène principale de cette expression des identités. En donnant la possibilité à des individus isolés de partager leurs expériences, ils jouent un rôle nouveau, au côté d'une galaxie de collectifs et d'associations, dans la reconnaissance des minorités jusqu'ici invisibilisées, qu'elles soient sexuelles, religieuses ou ethniques.

TROUBLES DANS LA PLACE

Cette affirmation des identités est riche de possibilités en ce qu'elle permet de s'émanciper des anciens carcans. Mais la liberté promise est d'autant plus difficile à accomplir que chacun se voit sommé de s'investir et d'exceller dans tous les domaines de l'existence. Cette démultiplication des rôles et des places, s'accompagne de nouvelles «*injonctions à trouver sa place et à bien l'habiter*», observe la philosophe Claire Marin. Dans les différentes places que nous occupons, nous sommes tiraillés entre la nécessité d'assumer notre singularité et celle de coller à une norme. Or, comment être une femme indépendante et une candidate attractive sur le marché des sites de rencontre ? Comment être fidèle à ses parents ou sa culture, tout en évoluant comme un poisson dans l'eau dans un monde professionnel dont les valeurs sont différentes ?

Plus qu'à une position spatiale ou sociale, la place renvoie donc aujourd'hui à un sentiment intime. Se sentir à sa place, c'est éprouver une sensation de coïncidence entre les différentes sphères de son existence : psychologique, sociale, amicale, professionnelle, etc. À l'inverse, ne pas se sentir à sa place, c'est avoir une sensation de dissonance entre son identité profonde et les rôles que la société nous attribue. C'est encore ressentir des «*doutes sur nos compétences et notre légitimité*», souligne Claire Marin. C'est le sentiment frustrant d'être imposteur, mal reconnu dans son travail ou que nos relations avec les autres sont fausses, décalées. Ces pressions touchent particulièrement les femmes ou les minorités, qui aspirent à des endroits qui leur étaient traditionnellement fermés. Ce trouble est d'autant plus aigu que nous sommes pris dans une galaxie relationnelle et émotionnelle en perpétuel mouvement.

De Montaigne à Claire Marin, certains philosophes nous intiment d'accepter ce mouvement. Car s'il y a certes un soulagement à «trouver sa place», une telle quête comporte aussi un risque : celui de s'y enterrer, assigné à une identité fixe, sans plus d'espace de vie, de liberté et de créativité. Et s'il valait mieux, au fond, apprendre à se «dé-placer», entre deux âges, entre deux maisons, deux milieux, deux amours, entre la place qu'on occupe et celle dont on aurait rêvé ? C'est aussi la conclusion à laquelle est arrivé Walid Rachedi. Après de longues années à l'étranger, où les trajectoires atypiques étaient mieux acceptées qu'en France, puis un deuil, il est parvenu à accepter la dissonance comme une jolie part de son identité : «*Avant j'avais tout le temps besoin d'être accepté. Aujourd'hui, je me dis : "Je suis qui je suis, je parle comme je parle, je pense ce que je pense, cela ne sert à rien de se conformer à des schémas." Et quand les gens me renvoient à des stéréotypes j'essaie de les prendre à contre-pied, avec humour.*» ●

NOTES

(1) Walid Rachedi, *Qu'est-ce que j'irais faire au paradis ?* et *Nos destins sont liés*, éd. Emmanuelle Collas, 2022 et 2023.

(2) Marcel Gauchet, *La Démocratie contre elle-même*, Gallimard, 2002.

Une élite mobile, des masses immobilisées ?

La notion de « place » est d'abord géographique. Dans notre société de la mobilité, accéder aux espaces les plus valorisés constitue plus que jamais un enjeu social et politique, explique Michel Lussault (*De la lutte des classes à la lutte des places*, Grasset, 2009 et *Cohabitons*, Seuil, 2024). Pour le géographe, une élite économique exploite une grande variété de lieux, adaptés à ses besoins de mobilité et de distinction (aéroports, stations touristiques, restaurants de luxe…), tandis que les plus démunis luttent pour conserver les petits espaces qu'ils parviennent à s'approprier. On pense aux campements des migrants ou des SDF qui se nichent dans les zones grises de nos villes, et sont régulièrement « démontés ». Cette concurrence des places mène à une multiplication des lignes de séparation, du renforcement des frontières nationales aux murs d'enceinte des espaces résidentiels, au contrôle croissant des déplacements des individus, censés nous préserver d'une éventuelle intrusion d'autrui. « *Ces dernières années, l'accélération de l'urbanisation est encore venue renforcer cette lutte des places* », explique-t-il. L'écart se creuse ainsi entre une minorité nomade et aisée, relativement libre de choisir sa place, à une majorité paupérisée et sédentaire, souvent assignée à résidence. **C. P.**

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

QU'EST-CE QU'ÊTRE À SA PLA

POINT DE REPÈRES

© Mo Semsem/Getty Images

1.

DANS L'ANTIQUITÉ

Nous cherchons notre lieu naturel

Dans la *Physique* (4e s. av. notre ère), **Aristote** donne une des premières définitions du « lieu » ou « *topos* » en grec : **chaque chose possède un endroit qui lui est propre**, son « *lieu naturel* ». De même que les éléments lourds, comme la terre, vont spontanément vers le bas, tandis que le feu et l'air ont tendance à s'élever, **nous sommes attirés vers notre place dans le monde**. Cette théorie s'inscrit dans une vision cosmologique de l'univers, où tout est ordonné et hiérarchisé.

L'enjeu est de comprendre quel est notre lieu naturel. Ce n'est pas la place que nous rêvons d'occuper, mais celle pour laquelle nous sommes faits. Dans *La Politique*, Aristote estime que **chaque individu a un rôle à jouer, qui correspond à ses capacités et à sa nature**. La place qu'il occupe fait partie de lui, au même titre que sa personnalité ou son apparence. Découvrir celle-ci, grâce à un travail d'introspection philosophique, c'est comprendre comment nous pourrons exercer nos vertus de manière optimale.

© Alexandr Dubynin/Getty Images

© Sepia Times/Getty Images

2.

AU MOYEN ÂGE

Notre âme est en transit

La théorie d'Aristote inspire la théologie chrétienne : **Dieu a créé un univers ordonné et hiérarchisé**, où il a attribué une place à toute chose. Dans la *Somme théologique*, écrite entre 1265 et 1274, Thomas d'Aquin juge que les humains disposent d'une faculté de raisonnement, en partie partagée avec leur créateur ; celle-ci leur permet de découvrir l'ordre naturel voulu par Dieu, et donc leur place spécifique dans cette organisation. Pour les théologiens médiévaux, **l'âme humaine a pour finalité de se rapprocher de Dieu** et de faire partie de lui. C'est ce que Thomas d'Aquin appelle « *la grâce* » : Dieu nous attire, il nous encourage à devenir meilleur en exerçant nos vertus (la sagesse, la justice, la prudence…) et nous aide finalement atteindre la « béatitude » – une forme d'union directe de notre âme avec Dieu. De ce point de vue, **notre vie terrestre n'est qu'une étape préparatoire** dans un voyage spirituel au long cours, qui se poursuivra après la mort de notre corps.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

ACE ?

FABIEN TRÉCOURT

3. À LA RENAISSANCE

Nous n'avons plus de lieu attribué

© Rijksmuseum

À partir du 16e siècle, des révolutions scientifiques bouleversent notre représentation du monde. **Copernic et surtout Galilée décrivent « l'espace » comme une structure géométrique neutre**, distincte des objets ou individus qui se déplacent en elle. N'importe quoi peut être n'importe où, tous les lieux se valent.

Cette conception inspire **René Descartes**. Dans ses *Méditations métaphysiques* (1641) et ses *Principes de la philosophie* (1644), il affirme que l'espace est une « *étendue* » homogène et infinie, où se situe toute chose matérielle ; en revanche, notre esprit est une « *substance pensante* » fondamentalement distincte de la matière. C'est ce qu'on appelle le « dualisme cartésien ». Dans ce cadre, **il n'y a plus de lien entre ce que nous sommes et la place que nous occupons**. Toute personne peut être n'importe où et se déplacer comme elle l'entend.

Cette philosophie offrira un socle important à l'individualisme et au libéralisme politiques.

4. À L'ÉPOQUE MODERNE

Libres de changer de vie

© CC0 Paris Musées / Musée Carnavalet - Histoire de Paris

À partir du 18e siècle, la philosophie des Lumières consacre le concept d'autonomie démocratique : **toute personne a droit à une place dans la société**. Celle-ci n'est plus attribuée en fonction de notre naissance ni de notre appartenance à ordre de l'Ancien Régime. Elle dépend désormais d'un choix libre et éclairé. Dans *Du contrat social* (1762), **Jean-Jacques Rousseau déclare ainsi que « *l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté* »**. Suite à la Révolution française, **l'individu est envisagé comme libre, autonome et appelé à choisir sa place**. Dans *De la démocratie en Amérique* (1835), le philosophe Alexis de Tocqueville estime que les régimes démocratiques encouragent cette forme d'individualisme. **D'autres philosophes défendent une version plus déterministe**. Dans ses *Cours de philosophie positive* (1830-1842), Auguste Comte soutient que la société fonctionne comme un organisme : chaque individu occupe une place nécessaire à l'harmonie d'ensemble.

5. ET AUJOURD'HUI

Se faire une place au soleil

© Bettmann/Getty Images

Libérés de leurs ancrages, **les individus sont incités à vivre et à penser en nomades**. L'idée traverse notamment l'œuvre de Friedrich Nietzsche (1844-1900) et de Gilles Deleuze (1925-1995). Ce dernier valorise la « déterritorialisation », le dépassement perpétuel des frontières assignées par nos origines, notre culture ou encore nos institutions. Pour Michel Foucault également (1926-1984), **l'espace est traversé par des dynamiques de pouvoir**. Il préconise de résister à ces assignations en apprenant à forger nous-même notre identité, et ainsi à créer la place qu'on souhaite occuper.

Ces recherches ont inspiré la philosophie contemporaine, la **psychologie et les sciences sociales**. La phénoménologie de Merleau-Ponty (1908 - 1961) et la géographie humaniste de Yi-Fu Tuan (1930-2022), ont ainsi défendu l'idée d'un lien essentiel entre expérience subjective des lieux que nous occupons et construction de notre identité. **Nous façonnons nos lieux de vie autant qu'ils nous influencent**. Accéder aux espaces les plus valorisés (et les plus valorisants) est aussi devenu un enjeu politique et social, comme le montre notamment le géographe Michel Lussault dans *De la lutte des classes à la lutte des places* (2009).

Pour aller plus loin

Matthew Gildersleeve et Andrew Crowden (dir.), *Philosophy of Place. Finding place and self in the World*, Peter Lang, 2022.

Michel Gervais, « Nature et grâce chez saint Thomas d'Aquin » I, *Laval théologique et philosophique*, vol. XXX, n° 3, 1974.

Michel Foucault, « Des espaces autres » (conférence, 1967), dans *Dits et écrits, t. IV*, Gallimard, 1994.

Fabien Trécourt, « Changer de vie, une ambition moderne », *Sciences Humaines*, n° 361, août-septembre 2023.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

ENTRETIEN

AVEC CLAIRE MARIN

« Un déplacement infime peut changer notre vie »

© Léa Crespi

Nous passons notre temps à chercher des assises. Et si c'était plutôt la fluctuation, l'instabilité, la capacité à être autre qui constituait notre liberté ? PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE PELTIER

Depuis son premier récit, *Hors de moi* (Allia, 2008), où elle racontait son expérience de la maladie, la philosophe Claire Marin ausculte avec sensibilité les épreuves de la vie : les ruptures, les (re)commencements, mais aussi notre manière de nous situer dans le monde. Comment trouver sa place dans son corps, dans sa famille, à l'école, puis au travail et dans la société ? Après l'assignation à résidence imposée par la crise sanitaire, la philosophe a choisi de consacrer à cette question un essai original : *Être à sa place. Habiter sa vie, habiter son corps* (Éditions de l'Observatoire, 2022). Rencontre.

Qu'est-ce qui vous a amené à explorer cette notion de « place », inhabituelle en philosophie ?
C'est une idée qui me taraude depuis que j'ai une vingtaine d'années. Réussir à définir sa place ne me semblait pas évident au sortir de l'adolescence. En vieillissant, ça l'est devenu de moins en moins. Les difficultés, les contraintes apparaissent encore plus nettement avec l'âge. Qu'est-ce que trouver sa place dans un milieu dont on n'a pas les codes ? Puis dans un environnement professionnel où la réussite et le pouvoir sont d'abord des privilèges masculins ? Il y a eu aussi des expériences heureuses, telles que les voyages, qui m'ont interrogée sur ma capacité à vivre ailleurs, sans mes repères, mes liens et lieux habituels. Et enfin, le covid et le fait d'être assignée à une place non seulement géographique, mais aussi domestique dont, en tant que femme, je pensais m'être un peu libérée m'ont aidée à sauter le pas…

On pourrait penser qu'au contraire, on parvient mieux avec l'âge à s'affranchir de ces normes, et donc de ce questionnement ?
Oui, mais cela supposerait d'avoir vraiment conscience de ses aliénations. Or, la première prison est celle de nos représentations, dont je crains qu'on ne se débarrasse jamais totalement. On peut se sentir libre, avoir l'impression d'avoir fait ses choix par soi-même et découvrir à l'occasion d'un événement joyeux ou malheureux que des choses qu'on avait considérées comme normales ne l'étaient pas vraiment. Cette réflexion sur la place qu'on occupe n'est l'apanage ni des femmes ni des jeunes. Elle revient à divers moments de la vie, sous différentes formes : à chaque changement d'emploi, à la retraite, après un divorce, même tardif…

Comment expliquer cette injonction moderne à « trouver sa place » ?
Il faut en chercher l'origine dans la pensée des Lumières qui, la première, valorise la notion d'« autonomie ». Est lui-même celui qui pose ses règles, ses normes, celui qui décide par lui-même et, quelque part, choisit sa place. L'idéal démocratique, hérité de la Révolution, porte l'utopie d'une place pour chacun dans la

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 5:07:13 PM

Claire Marin

est professeure de philosophie en classe préparatoire aux grandes écoles à Paris. Elle a écrit plusieurs essais, dont *Rupture(s)* et *Être à sa place* (Éditions de l'Observatoire, 2019 et 2022) et *Les Débuts. Par où commencer?* (Autrement, 2023).

société. Le 19e siècle consacre les principes d'autodétermination et d'individualisme, qui se sont imposés aujourd'hui. Le succès de l'expression « faire sa place » montre que les places sont moins prédéfinies qu'autrefois, où elles dépendaient de notre naissance. Sans être pour autant faciles à trouver!

L'expérience de la place qu'on occupe est d'abord physique. De quelle manière s'exprime-t-elle?
On est nombreux, à l'adolescence, à ne pas se sentir à sa place dans ce corps qui change. Jusqu'à se sentir comme un intrus dans son propre corps. L'expérience de la maladie, du handicap, ou plus couramment de la grossesse ou de la vieillesse nous limite physiquement et peut provoquer le même sentiment. Plus largement, cette idée d'être à sa place s'exprime à travers notre appréhension des lieux, de l'espace. On peut se sentir plus en phase avec soi-même selon qu'on est en ville ou à la campagne. Si la sensation d'être bien ou au contraire d'étouffer dans certains lieux est liée à l'espace géographique, elle tient aussi souvent à la configuration familiale ou affective. C'est un sentiment à la fois matériel et psychologique.

À la maison, au travail, la place qu'on occupe dans l'espace n'est pas neutre...
Bien sûr! La place qu'on nous assigne à la table familiale, à l'école ou dans l'*open space* professionnel est très symbolique. Un salarié qui se verrait attribuer un bureau dans un cagibi se sentira méprisé – ne parle-t-on pas d'ailleurs de « mise au placard »? Et que dire d'une personne en situation de handicap qui trouverait systématiquement une voiture garée sur la place qui lui est réservée? La manière dont les individus prennent spontanément des habitudes dans l'espace montre qu'il y a des endroits où ils se sentent mieux, plus protégés, moins exposés, mais aussi que certaines places sont plus valorisées que d'autres. Y compris dans un espace *a priori* socialement neutre comme la rue.

Nous sommes des êtres mobiles. D'où vient ce besoin d'imaginer qu'on a une place, un peu à la manière d'un objet?
Cette idée tient à nos structures sociales et mentales. Avoir une place bien identifiée entretient l'idée qu'on est unique. Il y a là quelque chose de rassurant et de valorisant, qui facilite aussi le contrôle social. À l'inverse, il est frappant de voir combien le moindre trouble dans les places inquiète et dérange. C'est le cas, par exemple, des nouvelles constructions familiales (deux pères, deux mères, des parents solos, etc.). Plus banalement, au travail, nous sommes troublés par les changements de hiérarchie, par exemple quand un de nos collègues devient chef. Au cours de l'existence, on n'arrête pas de changer de place (ou d'avoir peur qu'on nous pique notre place!). Il faut toujours un temps d'adaptation, et parfois on n'arrive jamais à s'y faire.

Pourquoi cette obsession à s'ancrer, si trouver sa place revient à renoncer à toutes les autres possibilités qui s'offrent à nous?
C'est notre drame: s'ancrer quelque part – qu'il s'agisse d'un lieu physique ou symbolique – suppose de faire des choix. Si nous acceptons cette idée, c'est qu'au fond nous savons, tant au fil de l'existence que simultanément, que nous n'avons pas une, mais plusieurs places: familiale, amicale, affective, symbolique, etc. Dans l'idéal, elles se complètent. Une place professionnelle qui met un peu en sourdine ma créativité sera compensée par cette place dans ce groupe d'amis qui m'offre une folie, une gaieté que je ne trouve pas ailleurs. C'est ce qui nous évite de penser nos places comme des amputations.

Finalement, écrivez-vous, on est toujours un peu dans un entre-deux...
Oui, nous sommes toujours dans des équilibres un peu instables. En attente de quelque chose de différent, en mouvement vers une place, au moins fantasmée, quitte à ne jamais l'atteindre. Cette place peut être inconfortable, mais aussi très enrichissante.

En effet, on peut souffrir aussi d'être trop à sa place, prisonnier...
Oui, longtemps, les places assignées à la naissance ont été figées. C'est sans doute pourquoi dans beaucoup d'expressions, les références à la place dénotent plus souvent une sensation d'enfermement que de liberté. Une place qui me définit de manière fixe sans marge de manœuvre et possibilité de découverte me donnera envie de m'en extraire...

Faut-il renoncer à ses différences pour s'intégrer dans une famille, une entreprise, un pays d'accueil, etc.?
Pas forcément. Prendre sa place, je crois, c'est endosser un costume un peu étroit au début qu'on va faire à sa forme.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM

« Pour Montaigne, l'intéressant n'est pas de se trouver, mais de se déplacer. »

Être à sa place, c'est parvenir à l'assouplir pour s'y sentir bien. Ce qui pouvait à l'origine relever d'une différence ou d'une sorte d'excentricité ne constitue plus un obstacle. Ce peut être vrai dans la manière d'être parent ou d'exercer un métier. C'est très intéressant de parvenir à investir de manière personnelle une fonction à l'origine très normée…

Il existe aujourd'hui un grand intérêt pour les récits familiaux. Est-on obligé de s'inscrire dans une lignée pour trouver sa place ?
Écrire son récit familial peut aider à comprendre ce qu'on a fait de cette histoire, comment on a composé avec elle, sans pour autant être dans une logique d'héritage conservatrice et répétitive. En ce sens, nous avons, en effet, besoin de nous inscrire dans une lignée. Cependant, on peut s'inscrire dans d'autres histoires que celle de sa famille. Le philosophe François Noudelmann parle à ce sujet de la nécessité de s'affranchir du « *paradigme généalogique* ». Il y a d'autres appartenances qu'on peut se choisir.

Le fait de trouver sa place passe-t-il forcément par une rupture ?
Comme tout choix, trouver sa place nécessite de petits renoncements et une certaine dose d'effort, à géométrie variable. Cet effort peut impliquer de partir, de quitter quelqu'un ou quelque chose, mais il n'est pas uniquement douloureux. Il y a des endroits vers lesquels on va avec enthousiasme, excitation ou espoir. S'il n'y a pas cela, je ne suis pas sûre qu'il faille partir !

Que veut dire Montaigne lorsqu'il écrit « *la pire place que nous puissions prendre, c'est en nous* » ?
Montaigne est un des premiers à sortir du paradigme ethnocentriste. Sa capacité à imaginer comment ce serait de vivre ailleurs, à une autre époque, dans d'autres cultures, est très nouvelle à son époque. Pour lui, la pire place serait donc de rester en nous, dans un petit confort intérieur narcissique et égoïste ; se satisfaire de qui on est, sans voir ce qui peut paraître fragile, incertain, changeant… D'une certaine manière, s'installer dans un personnage qui nous emprisonne. Lorsqu'il commence *Les Essais*, il est obsédé par l'idée de découvrir qui il est. À la fin de l'ouvrage, il se réjouit au contraire de ne pas y être parvenu. Ce qui est intéressant, ce n'est pas de se trouver, mais au contraire de se déplacer : essayer d'autres façons de vivre, même de manière imaginaire, et découvrir ses propres mouvements intérieurs. Nous ne sommes pas toujours égaux à nous-mêmes ! Montaigne est en cela un vrai penseur du changement.

N'y a-t-il pas dans l'injonction actuelle à trouver sa place un risque à s'enfermer en soi-même ?
Cette liberté, ou du moins cette injonction à se choisir, porte en effet le risque d'une dérive un peu narcissique. Cette notion de « *happy place* », très en vogue sur les réseaux sociaux, véhicule l'idée d'un petit cocon où l'on serait enfin au chaud, protégé, bien avec soi-même, est une représentation très fermée.

Quel rôle les rencontres jouent-elles dans cette recherche d'une place ?
Elles sont décisives ! On trouve toujours sa place par rapport aux autres. Ce sont les rencontres qui nous font découvrir qu'ailleurs les places sont réparties différemment et même parfois des places que nous n'avions pas imaginées. Cela peut passer par un livre, un film, mais c'est encore plus fort quand c'est incarné.
L'école bien sûr peut jouer ce rôle. À travers les savoirs qu'elle nous enseigne, elle nous ouvre de nouveaux horizons. S'il y a un peu de mixité sociale, elle nous donne l'occasion de croiser d'autres classes sociales ou d'autres cultures.
L'amitié et plus encore l'amour peuvent aussi remplir cette fonction même s'il y a aujourd'hui beaucoup d'endogamie. Dans la vision idyllique de l'amour, une grande complicité règne entre les amants et ils n'ont plus d'effort à faire pour endosser telle ou telle place. Ils se comprennent et s'acceptent tels qu'ils sont. Ils se sentent à leur place, sans crainte qu'elle leur soit retirée. Quand la relation s'arrête, le contrecoup parfois est violent : ils peuvent avoir le sentiment de perdre leur place, d'être remplacés, de ne plus exister. Un peu comme dans un deuil où, brutalement, la place qu'on occupe désormais seul n'a plus de sens faute de pouvoir être partagée.

Notre société reste fondée sur une vision méritocratique : la place qu'on y occupe reste perçue comme le reflet de notre valeur. Qu'en pensez-vous ?
C'est un discours très hypocrite. Ceux qui le formulent sont parfois justement ceux qui n'ont pas eu beaucoup d'efforts à faire dans la vie. Et s'en servent comme prétexte pour justifier leur position sociale et accuser les autres d'un soi-disant manque de courage ou de constance.
Les parcours d'ascension sociale s'expliquent parfois par une rage intérieure, mais plus souvent par la chance d'avoir fait la bonne rencontre au bon moment. Il y a une forme de lucidité à le reconnaître.

Pourquoi notre société nourrit-elle une telle fascination pour les « transfuges de classe » ?
Notre goût pour les récits de transfuge de classe participe de notre intérêt pour les destins extraordinaires. Ceux d'intellectuels comme Pierre Bourdieu ou Annie Ernaux qui, à travers leurs travaux, ont contribué à la théorisation de ce statut. Ce dernier fait aussi partie du *storytelling* de certaines personnalités (politiques, artistes, etc.) qui réussissent de manière un peu spectaculaire leur vie professionnelle. Hors de ces milieux, cette catégorie n'existe pas. Tout simplement parce

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM

© Léa Crespi

« Il faut se demander tous les jours si on ne pourrait pas être ailleurs. »

qu'on n'y voit pas l'intérêt de dire d'où on vient. Quand j'ai écrit ce livre, par exemple, mon père m'a dit qu'il ne s'était jamais pensé comme un transfuge de classe, alors qu'aujourd'hui on le considérerait comme tel. De même, dans mon enfance, je me souviens de certaines mères d'amies qui, pour décrocher du travail sur des postes de cadre changeaient leurs prénoms – Josiane ou Nadine –, connotés trop populaires, pour des prénoms plus bourgeois.

Peut-on trouver sa place dans la marge ?
C'est difficile. Il existe des marges créatrices, un peu luxueuses, innovantes, qui sont des marges choisies, revendiquées. Mais la plupart du temps, la marge est subie. C'est le signe d'un stigmate, d'une mise à l'écart. On a vu dans l'histoire des renversements du stigmate, des revendications qui faisaient de la marge de nouveaux lieux de vie innovants, mais cela nécessite une transformation.

Dans ses *Journaux de l'exil et du retour* (Fage, 2012), le philosophe allemand Günther Anders décrit des exilés promis à l'errance perpétuelle… Peut-il être impossible de trouver sa place ?
C'est peut-être cela la grande douleur de l'exil : avoir perdu une place et ne pas en retrouver dans l'endroit où on est projeté. Il nous manque nos éléments constitutifs : notre famille, notre culture, une reconnaissance administrative et sociale, un travail à la hauteur de nos capacités, etc. Pour Günther Anders, on perd vraiment sa place quand on perd sa langue, cette intimité à soi. C'est très difficile de ne pas trouver les mots pour exprimer ses sentiments. Tout à coup, c'est un peu comme si on était étranger à soi, à distance.

Comment aider les exilés à retrouver une place ?
En leur donnant un lieu pour dormir sereinement, ce qu'ils ne peuvent pas faire quand ils vivent dans la rue, un minimum de sécurité, et de quoi accéder à des soins. Il y a une surreprésentation de troubles psychiques parmi les migrants. Leur offrir cela, c'est déjà leur redonner une place d'humain.

Finalement, faut-il renoncer à l'idée de trouver sa place ?
Non, je ne crois pas. Il faut continuer à se demander tous les jours si on ne pourrait pas être ailleurs, comment on pourrait vivre autrement et transformer les choses. Ce changement de place n'est pas forcément radical. Cela peut être un déplacement infime qui va changer notre manière de nous représenter les choses, de vivre une situation. Un déplacement mental avant d'être physique ou géographique. ●

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM

Frères et sœurs, nos premiers rivaux ?

Plus responsables, les aînés seraient aussi plus conformistes, tandis que les cadets, cherchant à attirer l'attention des parents, deviendraient plus rebelles. Un siècle de recherche en psychologie permet-il de confirmer cette intuition ? GUILLEMETTE FAURE

Ce sont des vidéos qui tournent sur les réseaux sociaux. Quelques secondes de montage montrant deux enfants accomplir la même chose. Un gamin assis bien droit qui mange délicatement à la fourchette, par exemple. Le suivant léchant son assiette, les narines dans la purée. « *Premier enfant, deuxième enfant* », dit la légende. Et chacun est appelé à créer son montage à partir de sa progéniture pour admettre sans le dire à quel point on a investi dans l'éducation du premier et baissé les bras pour le second. On n'a évidemment pas attendu les réseaux pour faire de la psychologie sauvage sur l'impact du rang dans la fratrie. Dans les albums de Lucky Luke, Averell Dalton est à la fois le plus bête et le plus chouchouté par sa mère, Ma Dalton. Plus récemment, dans *La Vie de ma mère !* (Actes Sud, 2024), l'écrivain (et fondateur du groupe Zebda) Magyd Cherfi écrit du frère Kamel qu'il est « *le canard boiteux comme on en trouve dans toutes les familles nombreuses, de ces ombres-nées, ni benjamin, mais glissé dans l'enfilade des naissances, incognito* ». Quant à « *Smaïl, c'était l'aîné, souvent ceux-là servent de punching-ball* ».

Évidemment, se dit-on. On ne développe pas les mêmes liens avec ses parents selon qu'on est l'aîné, le benjamin ou le cadet. Les parents investissent probablement plus dans leurs aînés. Je me souviens du temps que mon père a passé à m'expliquer les mouvements des aiguilles sur le réveil offert pour mes 7 ans, et me demande encore comment les deux plus jeunes ont pu apprendre à lire l'heure.

Au début du 20e siècle, l'Autrichien Alfred Adler, fondateur de la psychologie individuelle, avait théorisé le fait que le surcroît de responsabilité allié au sentiment d'être détrôné à l'arrivée d'un deuxième enfant exposait les aînés aux névroses. Les plus jeunes des fratries, plus choyés que les autres, manquaient, eux, plus souvent d'empathie.

Cela semble intuitif et pourtant aucune étude ne le confirme. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé de trouver, comme le note Héloïse Junier, docteure en psychologie du développement dans son dernier livre *Frères et sœurs. Entre complicité et rivalité*, dont la publication est prévue en février 2025 (Les Arènes). Elle décortique notamment le modèle de « désidentification » qui voudrait que les premiers-nés adoptent davantage des valeurs alignées sur celles de leurs parents, plus traditionnelles et conventionnelles, se montrant plus conformistes, cherchant à leur plaire, tandis que les enfants nés plus tard seraient plus rebelles et plus susceptibles de prendre des risques. Ces enfants ressentiraient le besoin de se démarquer de leurs aînés afin de limiter la concurrence et de bénéficier davantage de l'attention de leurs parents. Ce modèle, explique-t-elle, « *a toujours séduit et de ce fait, sa croyance se perpétue parmi des scientifiques et des non-scientifiques* ».

Et pourtant, rien ne permet de confirmer l'idée qu'il y ait des personnalités d'aînés ou de benjamins. En 1983 déjà, dans *Birth Order. Its influence on personality* (non traduit), Cécile Ernst et Jules Angst avaient passé au crible plus d'un millier de travaux publiés entre 1946 et 1980, pour pointer le manque de solidité de ces théories et conclure que les recherches sur l'ordre dans la fratrie étaient « *un vrai gâchis de temps et d'argent* ».

Plus récemment, Julia Rohrer et Boris Egloff de l'université de Leipzig et Stefan Schmuckle compilaient les données de 20 000 adultes en Allemagne, Grande-Bretagne et aux États-Unis et ne parvenaient à pointer aucune différence en matière d'extraversion, de stabilité émotionnelle, d'agréabilité, de perfectionnisme, d'imagination entre les aînés et les benjamins… Dans leur publication, les chercheurs insistent sur tous les tris et analyses qu'ils ont pu faire pour essayer de contrer tous les biais possibles (taille et structure des familles, genre des enfants…). En vain.

© Alain Laboile

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM

Pour être plus précis, les trois auteurs concèdent deux caractéristiques communes aux aînés : les tests de QI et l'anxiété. Et encore, Julia Rohrer, psychologue à l'université de Leipzig, y met un bémol, rappelant que la différence de points de QI ne semble limitée qu'au monde occidental. « *Sur les données d'Indonésie ou de Corée, on n'a pas trouvé d'impact.* » Auteur de *Born to Rebel. Birth order, family dynamics and creative lives* (non traduit, 1996), un best-seller qui raviva l'idée d'un impact du rang sur la personnalité, Frank Sulloway attribue cette différence à la moindre exposition des seconds et des enfants qui suivent au langage complexe des adultes. C'est ce que le psychologue social américain Robert Zajonc avait tenté de modéliser en expliquant que plus il y avait d'adultes autour de lui, plus le nouveau-né évoluait dans un milieu riche, chaque naissance après la sienne tirant l'environnement vers le bas, les aînés bénéficiant donc du milieu familial le plus stimulant. C'est le modèle dit « de confluence », à rapprocher du modèle de la « dilution des ressources » qui voudrait que les cadets soient généralement moins investis que les aînés par leurs parents. « *De ce fait, ils risquent notamment d'avoir un moins bon développement langagier, voire une moins bonne scolarité* », note Héloïse Junier. D'autres explications mettent l'accent sur le rôle des aînés dans la formation de leurs frères et sœurs qui les poussent à plus d'apprentissages.

La psychologue pour enfants et docteure en psychologie note aussi qu'il est admis par exemple que les aînés risquent davantage d'être punis et éduqués de manière stricte ; les parents étant bien souvent plus rigides pour le premier enfant – ce qu'écrivaient aussi Cécile Ernst et Jules Angst. « *L'influence de notre rang de naissance ne s'exerce pas forcément là où on pourrait le penser.* »

L'INFLUENCE DE L'ENVIRONNEMENT

Et à part ça ? Rien. Pourquoi ne trouve-t-on aucune trace de ce qui nous semble intuitif ? Sans doute parce qu'on a tendance à confondre le milieu familial avec l'ensemble des environnements de la personne. Ce n'est pas parce que les aînés et les plus jeunes se comportent différemment avec leurs parents (y compris à l'âge adulte) qu'ils se comporteront de la même manière à l'extérieur du foyer, pointait déjà la chercheuse Judith Harris, qui dans son livre *Pourquoi nos enfants deviennent ce qu'ils sont* (1998), remettait à sa place l'éducation parentale. Rares sont les fratries qui continuent à vivre sous le même toit à l'âge adulte. Et plus que les parents et la fratrie, estimait-elle « *l'univers que l'enfant partage avec ses pairs modèle son comportement et modifie ses traits de caractère innés* (...) *et sa personnalité d'adulte* ».

Judith Harris était convaincue que ces théories liant place de la fratrie et personnalité circulaient essentiellement parce qu'on avait envie d'y croire. Elle ne croyait pas si bien dire. Six ans après son décès, dans une étude britannique du site *NetMums* auprès de 10 000 mères, 77 % d'entre elles pensaient qu'être l'aîné ou le plus jeune avait une influence sur la personnalité et les accomplissements de leurs enfants. Les réseaux sociaux regorgent de mèmes sur les différents profils d'enfants et de tests

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM

L'influence de notre rang de naissance ne s'exerce pas forcément là où on le pense.

en ligne promettant à partir de quelques questions de deviner votre place dans la famille – ceux que j'ai faits ont conclu que j'étais l'enfant du milieu ou la dernière, ce qui ravirait mes plus jeunes frère et sœur.

UNE IDÉE CONFORTABLE

« *Sans doute cela nous est confortable d'imaginer que notre personnalité, nos défauts et nos qualités seraient liés à notre place dans la fratrie et ne relèveraient donc pas d'autres facteurs comme notre tempérament, notre parcours de vie, nos modèles sociaux, etc. Cela nous permettrait peut-être, quelque part, de nous déresponsabiliser, d'éviter certaines remises en question* », observe Héloïse Junier. Julia Rohrer, qui a mené la méta-analyse de 2015 infirmant l'idée d'un impact du rang dans la fratrie sur la personnalité, se souvient que lorsqu'un professeur l'a orientée vers ces recherches, l'idée ne l'avait jamais traversée. Peut-être parce qu'elle avait grandi avec des cousins. « *Mais pour les gens qui ont grandi avec des frères et sœurs, leur enfance a eu tellement d'importance, qu'eux sont certains qu'il y a un effet !* »

Parmi les autres explications à la popularité de ces stéréotypes, la facilité avec laquelle on reprend nos dynamiques d'enfants quand on se retrouve adultes entre frères et sœurs. « *Peut-être que les différences de rang dans la fratrie ont un impact pendant l'enfance ou l'adolescence. Mais ensuite d'autres éléments extérieurs ont plus d'impact sur la personnalité. Mais on ne le voit pas parce qu'une fois adultes, quand on se retrouve en famille, par exemple pour les fêtes, chacun reprend son rôle, celle qui débarrassait la table enfant est celle qui le refait adulte…* »

Rien à faire, constate-t-elle, le public aime ce sujet « *qui a l'air plus scientifique qu'un horoscope* ». Kati Morton, une Californienne a posté une vidéo TikTok dans laquelle elle décrivait « le syndrome de la fille aînée » qui se traduisait selon elle par l'envie de faire plaisir et le sens des responsabilités familiales. Celle-ci a été vue six millions de fois et l'expression est entrée dans la pop culture de TikTok. Dans une interview au *New York Times*, elle a admis que l'appellation « syndrome » n'avait rien de scientifique et attribuait son succès au simple fait que « *chacun cherche à comprendre qui il est* ». Or, qu'a-t-on pour s'expliquer qui on est ? Une fratrie et des parents qui ont l'avantage de pouvoir justifier tout et son contraire. Si le benjamin est toujours chez ses parents à 35 ans, on pourra en conclure que c'est parce qu'il a été tellement gâté qu'il n'a pas eu envie de quitter le nid. Si, au contraire, il a pris son envol à 16 ans, on en déduira qu'on lui a laissé plus de liberté parce que le dernier était moins surveillé.

On vient tous de familles. Y compris l'Autrichien Alfred Adler, pionnier de ces théories et deuxième d'une famille de six, qui s'inspirait peut-être lui aussi de ce qu'il avait sous les yeux. Qu'importe le nombre d'analyses, de tris, d'échantillons des études conduites, ils ne font pas le poids par rapport à notre échantillon de référence, le moins valide scientifiquement mais le moins questionnable, celui de notre propre famille. ●

© Maxime Michelet

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM

Diplôme et emploi : l'équation se complique

En cinquante ans, le nombre de diplômés a explosé. Jusqu'à l'inflation : désormais trop nombreux pour les postes de cadres, beaucoup doivent se contenter de situations moins attractives qu'escomptées. Un déclassement source d'amertume, qui incite à questionner les fondements mêmes de notre modèle éducatif. MARIE DURU-BELLAT

Si dans la vie chacun finit par avoir une place, la trouver est plus ou moins ardu et celle-ci sera plus ou moins confortable. Dans l'accès à des places inégalement attractives, l'école est censée jouer le rôle d'un arbitre impartial : c'est le diplôme, comme révélateur des mérites de chacun, qui doit répartir les places, et légitimer les inégalités.

DES DIPLÔMES ET DES PLACES

À l'école, les élèves acquièrent un « adéquationnisme » très prégnant en France : les formations sont étroitement articulées avec les emplois et l'on choisit ses orientations et ses options par rapport à un projet professionnel qu'on est enjoint d'élaborer. Dès l'insertion, les analyses du Centre d'études et de recherches sur les qualifications (Céreq) **(1)** montrent qu'avoir un diplôme est « *rentable* » : le taux de chômage diminue au fur et à mesure que le diplôme s'élève et, inversement, le salaire est plus important. Mais si les diplômes les plus élevés se révèlent les plus attractifs, tous ne se valent pas. Le niveau d'études ne compense pas toujours la spécialité ; des études supérieures courtes professionnelles valent souvent plus que de longues études littéraires. La conviction diffuse selon laquelle « *plus, c'est toujours mieux* » est loin de toujours se vérifier, sachant que le bagage scolaire n'efface pas le poids de l'origine sociale : ainsi, l'accès à un poste de cadre pour les détenteurs d'un « bac + 5 » et plus, varie de 79 % à 63 % selon que leurs deux parents sont cadres ou bien ouvriers ou employés.

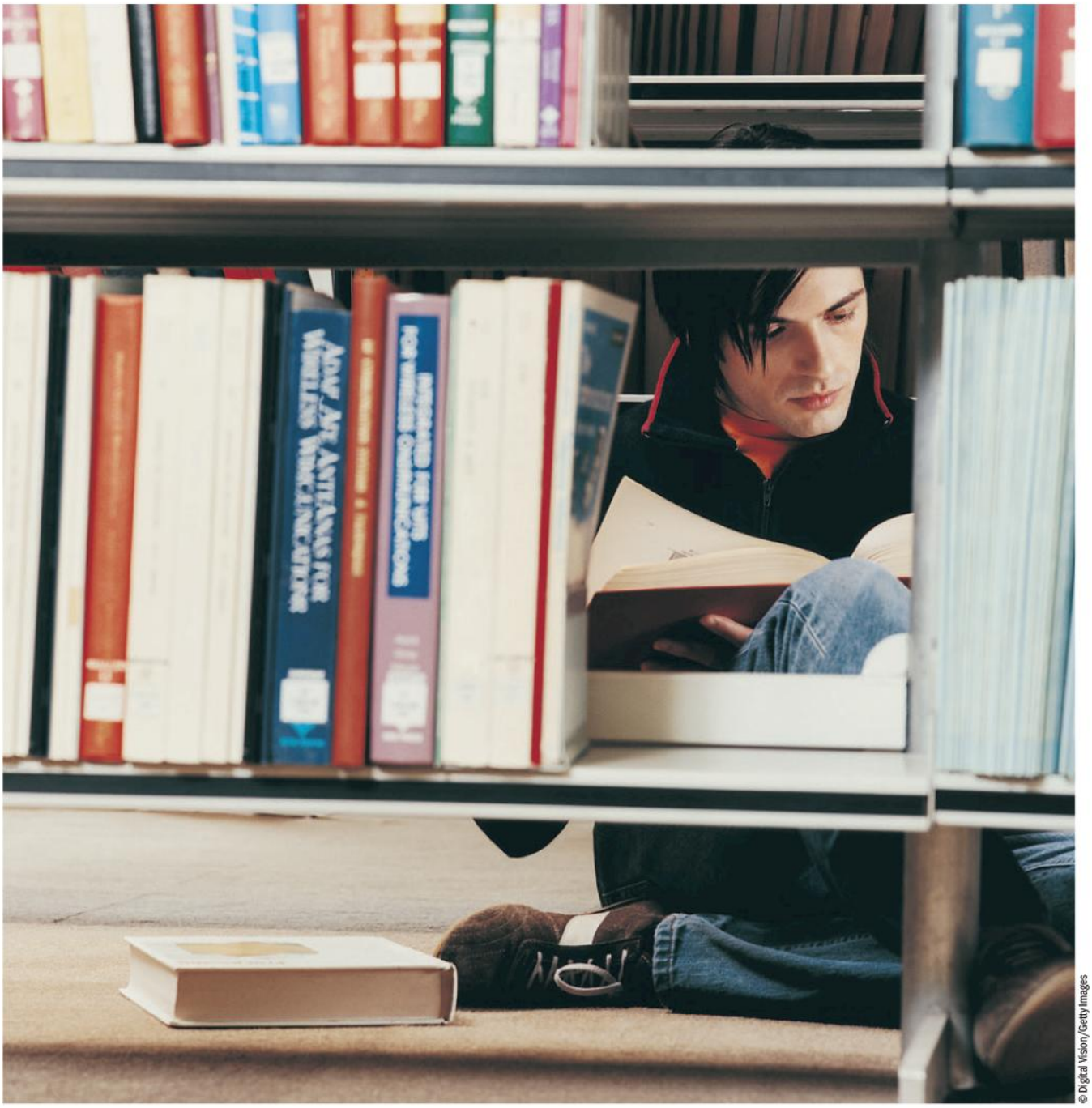
Mais cette « rentabilité » des diplômes évolue en permanence. D'un côté, le diplôme protège du chômage et de la précarité, et à cet égard, l'écart entre les non-diplômés et les diplômés s'accroît : plus les diplômes sont nombreux, plus l'avantage des diplômés quant à l'accès à l'emploi se renforce, tandis que la situation des non-diplômés se dégrade. Mais si le rendement relatif du diplôme se renforce – si, plus que jamais, il faut être bien classé dans la hiérarchie des diplômes –, quel est le rendement « absolu » du diplôme, quel poste permet-il d'obtenir ? Aujourd'hui, seuls les jeunes les plus diplômés accèdent à un emploi de cadre : si la quasi-totalité des docteurs et les deux tiers des « bac + 5 » (toutes filières confondues) sont dans ce cas, ce chiffre tombe à 13 % chez les « bac + 3 » (ou 4), et devient quasi nul pour les simples bacheliers. Les économistes concluent sans ambiguïté à un déclassement plus marqué au fil du temps **(2)**. Ainsi, dans certaines filières, près de la moitié des titulaires d'un master n'occupent pas un emploi de cadre trois ans après avoir quitté l'université.

Cette situation résulte d'un accroissement du nombre de diplômés plus rapide que l'évolution des emplois qualifiés censés leur correspondre. Il est clair que les jeunes bacheliers qui, à la fin des années 1960, se plaçaient à hauteur de 70 % sur des emplois de cadres ou de professions intermédiaires alors qu'ils ne comptaient que pour 15 % d'une classe d'âge, ne peuvent pas faire de même, en 2023, où ils constituent 80 % d'une génération, sur un marché du travail où on compte 46 % de cadres ou de professions intermédiaires, soit moins d'un emploi sur deux. Les diplômés vont se placer dans le même ordre qu'autrefois, mais sur les places qui existent et qui sont moins concentrées sur le haut de l'échelle sociale…

Ce déclassement s'impose aux intéressés, quand ils constatent qu'avec le même niveau d'éducation, on a « moins » que ses parents. L'amertume est d'autant plus forte qu'il semblait évident qu'il y aurait une adéquation quasi automatique entre le diplôme et la situation professionnelle. Cependant, le déclassement subjectif – s'estimer surdiplômé ou surqualifié pour son emploi – est en général moins marqué que le déclassement objectif, car il suffit de regarder autour de soi pour voir que le

Marie Duru-Bellat, sociologue spécialiste des questions d'éducation et des inégalités sociales et de genre, est professeure émérite à Sciences Po et chercheuse au Centre de recherche sur les inégalités (Cris) et à l'Institut de recherche en éducation (Iredu). Elle est l'autrice notamment de *Le Mérite contre la justice* (Presses de Sciences Po, 2009) et, avec François Dubet, de *L'Emprise scolaire* (Presses de Sciences Po, 2024).

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM



© Digital Vision/Getty Images

déclassement est la règle… Par exemple, dans les fonctions publiques, où le déclassement objectif (le titre possédé étant supérieur au titre requis) concerne 64,4 % des jeunes, le déclassement subjectif est bien plus faible (29 %) **(3)**.

ACCROISSEMENT DES INÉGALITÉS SOCIALES

La hausse du niveau de diplôme débouche sur une situation paradoxale avec, sur le marché de l'emploi, à la fois une réduction des rendements « absolus » des diplômes – et un accroissement de leur rendement relatif : on obtient moins souvent un emploi qualifié avec une licence, mais il est de plus en plus précieux d'avoir une licence plutôt que seulement le bac. Ce qui ne peut qu'inciter les jeunes au « toujours plus » : aller toujours plus loin pour bien se placer parmi des concurrents toujours plus nombreux et qui, comme vous, sont de plus en plus diplômés ; toujours plus de diplômes pour accéder à des postes qu'on obtenait auparavant avec « moins ».

Ce processus inflationniste tend à accroître les inégalités sociales : il favorise ceux qui ont les moyens d'aller toujours plus loin et qui sauront limiter, grâce à leurs réseaux, leurs informations et leurs ressources, la perte de valeur relative de diplômes devenus moins discriminants. S'y ajoute un instrumentalisme croissant : dans une compétition serrée pour l'accès aux diplômes les plus élevés, les étudiants se concentrent sur la préparation aux examens, l'essentiel devenant d'obtenir le diplôme, avec le risque que le résultat l'emporte sur le plaisir d'apprendre. Et pour trouver une place enviable – celle dont leurs parents rêvent –, certains jeunes décrochent des diplômes prestigieux

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM

Rien n'assure, à l'ère des délocalisations et de l'intelligence artificielle, que nous aurons besoin de toujours plus de diplômés.

et découvrent ensuite que le travail sur lequel ils débouchent n'a pour eux aucun sens. Après une sélection fondée sur les savoirs académiques, il arrive que certains se tournent vers des métiers artisanaux, dont ils découvrent qu'ils exigent une intelligence de la situation, alors que bien des activités dites « intellectuelles » qui sont le lot des cadres n'en demandent guère quand il s'agit d'appliquer des règles abstraites, de compiler des courriels ou de rédiger des comptes rendus de réunions **(4)**. Trouver sa place nécessite alors de remettre en cause la hiérarchie inculquée par l'école entre théorie et pratique, métiers dits « intellectuels » et « manuels ». Ils finiront par trouver leur place, mais pas celle imaginée au départ…

La question de la place à faire aux diplômés concerne aussi les employeurs, parfois perplexes quant aux bénéfices réels associés à des titres de plus en plus élevés et diversifiés. Au moment de recruter, le diplôme, associé implicitement à un certain « niveau » en matière de connaissances et de compétences, y compris humaines (persévérance, sérieux, etc.), leur sert de premier filtre, et permet de hiérarchiser les candidats. Mais c'est la motivation, la disponibilité, la présentation et le dynamisme **(5)** du candidat qui feront vraiment la différence ! En cela, le diplôme a d'abord une valeur relative.

S'ADAPTER À UNE MAIN-D'ŒUVRE PLUS INSTRUITE

Et demain, quelle place pour les diplômés ? Rien n'assure que nous aurons besoin de toujours plus de diplômés. Les études prospectives soulignent que les métiers appelés à se développer ne sont pas majoritairement ceux nécessitant des savoirs académiques poussés, mais plutôt ceux exigeant ce qu'on appelle des « *soft skills* » (empathie, créativité, capacité à travailler avec autrui et à résoudre les conflits…), qu'il s'agisse des personnels soignants ou de service, des enseignants ou des travailleurs sociaux. Quant au développement de l'intelligence artificielle (IA) et de l'automation, il devrait faire disparaître nombre d'emplois administratifs, financiers et techniques, dans des secteurs qui accueillent aujourd'hui beaucoup de diplômés **(6)**. Dans l'avenir, le principal clivage porterait moins sur le niveau de diplôme que sur la dimension plus ou moins délocalisable du travail et son caractère plus ou moins substituable par une IA.

Il est vain de courir après une étroite adéquation formation-emploi : moins de la moitié des étudiants s'insère dans son domaine de formation et dans l'ensemble de la population, dans un tiers des cas **(7)**, la profession exercée ne correspond pas à la formation reçue. Il faut plutôt repenser l'organisation du travail, pour l'adapter à une main-d'œuvre bien plus instruite. Du fait de l'élévation du niveau de diplôme, les mêmes emplois sont pourvus à des niveaux de diplômes plus élevés **(8)** : en trente ans, le pourcentage de personnes dotées d'au moins un bac est passé, par exemple, de 0 à 23 % chez les ouvriers non qualifiés. Va-t-on continuer à considérer ces emplois comme non qualifiés, et les personnes sans diplôme comme dépourvues de toute qualité ? C'est à une redéfinition de la qualification qu'il faut s'atteler pour que ces personnes trouvent leur place dans le monde du travail et que cette place ne se joue plus une fois pour toutes dans le monde scolaire.

Faire une place aux diplômés comme aux non-diplômés suppose de faire évoluer le monde du travail, avec des effets en retour sur le système éducatif : tant que les hiérarchies de rémunération et de prestige se maintiennent dans le monde professionnel, il est difficile de faire évoluer les hiérarchies de prestige entre les formations et les disciplines scolaires. Il faut sans doute repenser aussi les articulations entre la formation scolaire et la vie professionnelle pour redonner la priorité à la finalité éducative de l'école : former les jeunes sans obsession de ce qui sera rentable dans la vie professionnelle, mais en les préparant à toutes les facettes de leur vie adulte. Ce qui signifie les aider à se faire une place dans la société, sans oublier, les derniers de la classe. ●

NOTES

(1) Florie Le Bayon *et al.*, « Quand l'école est finie. Premiers pas dans la vie active de la Génération 2017 », *Céreq Enquêtes*, n° 3, 2022 ; Fanette Merlin et Louise Emmelie Wierup, « Sortants du supérieur : le niveau de diplôme ne résume pas les trajectoires d'insertion », *Céreq BREF*, n° 426, 2022.

(2) Damiano Argan et Robert Gary-Bobo, « Les diplômes français se sont-ils dévalorisés ? », *Revue économique*, n° 74, 2023/2.

(3) Vanessa Di Paola et Stéphanie Moullet, « Femmes et fonction publique : un risque calculé de déclassement ? », *Travail et emploi*, n° 120, 2009.

(4) Marie-Anne Dujarier, *Le Management désincarné. Enquête sur les nouveaux cadres du travail*, La Découverte, 2017.

(5) Bertrand Lhommeau et Véronique Remy, « Comment les employeurs recrutent-ils un jeune candidat ? », *Dares Analyses*, n° 10, 16 février 2022.

(6) « Les métiers en 2030. Quelles perspectives de recrutement en région et au niveau national ? », Rapport Dares, 26 juillet 2023.

(7) Olivier Chardon, « La spécialité de formation joue un rôle secondaire pour accéder à la plupart des métiers », *Insee/Économie et Statistique*, n° 388-389, 2005.

(8) Charline Babet, « Comment ont évolué les métiers en France depuis 30 ans ? », *Dares Analyses*, n° 3, 13 janvier 2017.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM

Le chômage, une « perte de soi »

Dans nos sociétés acquises à la « valeur travail », l'emploi est ce qui confère un rôle social aux individus. Le perdre, c'est se voir marginalisé. SAMUEL LACROIX

« *Tu fais quoi dans la vie ?* » C'est une des questions qui s'imposent dans la conversation lorsqu'on rencontre quelqu'un pour la première fois. Rare sera celui ou celle à répondre : du tennis, du chant ou de la randonnée. On dira plutôt : je suis prof, manutentionnaire, journaliste, agriculteur… Car il est entendu que lorsqu'on nous interroge sur l'activité qui nous caractérise, c'est bien de notre métier qu'il s'agit. Le travail, à travers lequel nous existons socialement, est à ce titre le grand pourvoyeur de places dans nos sociétés.

Dans un livre devenu une référence, intitulé *Perte d'emploi, perte de soi* (Érès, 2002), les sociologues Danièle Linhart, Barbara Rist et Estelle Durand soulignent combien, dans la société française contemporaine, « *l'image que chacun a de lui-même, l'identité qu'il porte, la place qu'il trouve dans la société, celle qu'il peut assumer dans sa famille et auprès de ses proches, ses projets, tout cela repose sur le travail* ». L'épreuve du chômage constitue souvent une rupture économique et sociale, mais aussi psychologique et existentielle. Psychologue du travail dans le Vaucluse, Odile, 63 ans, accompagne des patients qui ont perdu leur activité professionnelle. En consultation, il lui arrive souvent d'entendre ce type de phrases : « *Mon travail, c'était toute ma vie* », « *J'ai perdu ma raison de vivre* », « *Je ne suis rien sans mon travail* », « *J'ai perdu mon identité* ».

Ces témoignages donnent un indice de la façon dont le travail façonne en profondeur notre identité. Myriam, 30 ans, l'a récemment réalisé à ses dépens. Elle travaillait depuis quatre mois pour un festival culturel marseillais lorsqu'on lui a signifié l'arrêt de sa période d'essai : « *J'étais persuadée que le travail n'était pas le centre ma vie, et que je ne me définissais pas uniquement par ça,* nous explique-t-elle. *Me faire virer ainsi m'a renvoyé au visage que finalement, il faisait partie de mon socle de valeurs beaucoup plus que je le pensais.* » Perdre son travail peut effectivement constituer une « *perte de soi* », pour reprendre le titre de Linhart, Rist et Durand. Outre l'argent et le statut, l'estime de soi et les certitudes qu'on avait sur soi-même constituent des victimes collatérales. « *J'ai été plus affectée que je l'imaginais par le fait d'être entourée de gens qui travaillaient alors que j'étais au chômage,* poursuit Myriam. *Je fantasmais beaucoup le fait d'être seule et d'avoir de l'espace, du temps et du calme, mais j'ai rapidement réalisé que je m'ennuyais profondément, que j'étais incapable de faire ce que j'aurais eu envie de faire, ne serait-ce que lire des livres.* » Chez Myriam, cette expérience a aussi remué des choses profondes, intimes : « *Je croyais avoir fait mon trou, je ne pensais plus à ma condition de femme et de descendante d'immigrés algériens. Mais comme une des raisons invoquées à la fin de mon contrat était que je n'étais pas très à l'aise dans mes interactions au travail, ça m'a brutalement renvoyée à ce que j'étais : quelqu'un à qui on a toujours appris à être discret, ne pas trop s'imposer.* »

LE TRAVAIL, C'EST LA SANTÉ

Dans *Le Traumatisme du chômage* (Fondation Jean-Jaurès, 2015), le psychiatre Michel Debout va jusqu'à faire de la perte d'emploi un « *événement traumatique* », au même titre qu'une agression ou un cambriolage. La société a du mal à le considérer comme tel, pourtant, au sentiment de honte ou d'humiliation peuvent s'ajouter des symptômes comme la perte de sommeil et d'appétit, les comportements addictifs et les envies suicidaires. Avec la perte de son travail, « *un sentiment de vide intérieur s'installe, l'impression soudaine de ne plus avoir de place dans le monde réel, qui nécessitera un temps plus ou moins long de récupération* », explique Michel Debout. Licencier un salarié, pour un patron censé veiller à la bonne santé de ses employés constitue en cela un « *risque psychosocial* ». La médecine du travail, qui se concentre sur les actifs, devrait aussi pouvoir

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 7:33:13 PM

© Ysbrandcosijn/Getty Images

Il faut se lever le matin, respecter un rythme, s'entourer, faire quelque chose.

prendre en charge les chômeurs : « *Chaque nouveau chômeur devrait bénéficier d'une consultation médicale postlicenciement, dans les deux à trois mois qui suivent la perte d'emploi.* »

En somme, il faudrait des chômeurs en bonne santé pour qu'ils trouvent un emploi, en leur permettant de sortir de cet état de dé-placement. À quelques années d'intervalle, le psychiatre fait donc à peu près les mêmes recommandations que les autrices de *Perte d'emploi, perte de soi* : « *Un suivi psychologique, soutenu dans la durée, est indispensable pour des individus déstabilisés au point de ne plus trouver les voies de la communication avec les autres. Les réassurer sur leur valeur, leur utilité, la continuité dans leur être, leur droit de prétendre à une place dans la société, est quelque chose de fondamentalement nécessaire avant d'entamer un processus de reconversion et d'élaborer un projet.* »

Odile abonde en ce sens. La psychologue du travail juge capital de commencer par le commencement : « *D'abord aider la personne à reconstruire l'image d'elle-même, l'aider à retrouver un peu de confiance en elle avant qu'elle ait éventuellement l'idée de reprendre un travail.* » Cela passe notamment par le fait d'accepter sa situation, avant de pouvoir rebondir en retrouvant le cadre qui a été perdu. « *Ensuite, il faut entamer un processus de remise en route : se lever le matin, respecter un rythme, s'entourer, faire quelque chose. Retrouver peu à peu le sentiment d'une utilité.* » L'idée, portée par la récente loi « pour le plein emploi », de demander aux bénéficiaires du revenu de solidarité active (RSA) d'effectuer quinze heures d'activités hebdomadaires en échange du versement de leur allocation, lui paraît-elle aller dans ce sens ? « *C'est à double tranchant* », juge-t-elle, pointant à la fois le manque de moyens alloués aux institutions pour organiser correctement un tel dispositif – toujours en phase d'expérimentation dans 47 territoires de l'Hexagone avant une généralisation prévue en 2025 – et le risque d'une forme de « *travail gratuit* » à la clé *(lire p. 62)*.

DEBOUT, LES DAMNÉS DE LA TERRE

Perdre son statut de travailleur suppose d'entamer un parcours du combattant pour ne pas sombrer, puis être en mesure de chercher un nouvel emploi. Dans nos sociétés où le chômage touche environ 10 % de la population active, nous avons tous plus ou moins conscience du désarroi que peut provoquer son

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

© Davin G Photography/Getty Images

Pas de salaire, pas de reconnaissance

Explorée par la sociologue Maud Simonet dans un ouvrage de 2018 (*Travail gratuit. La nouvelle exploitation*, Textuel), la notion de « travail gratuit » désigne tout travail non-rémunéré ou qui n'est pas reconnu comme tel. Pour Maud Simonet, les féministes des années 1970 ont été les premières à conceptualiser cette idée à partir de la réalité du travail domestique : des tâches comme l'éducation des enfants, la vaisselle, le ménage ou la cuisine, dévolues aux femmes, ne sont pas considérées comme du travail (et donc pas rémunérées), car celles qui les exécutent sont vues comme des mères ou des épouses dévouées, et non comme des travailleuses. Elles occupent ainsi en quelque sorte une « infraplace ». Aujourd'hui, les bénéficiaires du RSA sont dans une situation analogue, puisque les quinze heures d'activités qu'ils doivent effectuer, payées en dessous du salaire minimal, ne sont pas considérées comme du travail – Olivier Dussopt, le ministre du Travail à l'origine de la loi « pour le plein emploi », avait beaucoup insisté sur ce point lors des débats parlementaires. De la même manière, enfin, les personnes qui entrent sur le marché du travail sont aujourd'hui incitées à effectuer du bénévolat, des stages ou des services civiques, pour pouvoir prétendre à un « vrai travail » plus tard – et donc d'accepter un sous-salariat ou une « sous-place » avant d'espérer obtenir une place véritable. ●

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

Seul un salarié sur cinq considère le travail comme « très important ».

expérience. Malgré tout, le chômage est généralement perçu comme une phase certes pénible, mais transitoire entre deux emplois. La réalité du chômage de longue durée est méconnue ou relativisée. Pourtant, cette expérience est plus commune qu'on le croit. D'après l'Insee, plus de 40 % des chômeurs en 2023 l'étaient depuis plus de six mois. Sans compter tous ceux qui sont sortis des radars. Comme le note Pierre-Noël Giraud, dans *L'Homme inutile. Du bon usage de l'économie* (Odile Jacob, 2015) « *quand on "tombe" dans l'inutilité, on a une très grande possibilité d'y rester* », c'est-à-dire enfermé dans une trappe dont on ne peut s'extraire.

Ces hommes et ces femmes inemployables ou constamment assignés à des travaux éphémères et précaires, car jugés sous-qualifiés, trop vieux ou inaptes, peuvent durablement demeurer dans la marge. Mais sont-ils pour autant nécessairement en grande détresse ou dans un isolement total ? Pour Odile, qui a suivi plusieurs patients chômeurs de longue durée, le sentiment d'isolement et de détresse a cours surtout dans les premiers mois après la perte d'emploi, qui constitue l'événement traumatique proprement dit. Il peut s'installer ensuite une forme d'adaptation : au fil des mois, puis des années, les individus finissent par accepter leur sort et faire contre mauvaise fortune bon cœur. Même dans la pauvreté, ils peuvent parvenir à retrouver une routine, un sentiment d'utilité et de solidarité en s'investissant dans des activités qui ont du sens pour eux, comme le soin aux proches (parents et enfants).

REMETTRE LE TRAVAIL À SA PLACE ?

Toutes proportions gardées, peut-être ces individus ont-ils finalement réussi, contraints et forcés, quelque chose dont la société pourrait s'inspirer : se libérer de l'immense emprise existentielle de l'emploi. « *Dès lors que les différentes politiques "favorables à l'emploi" paraissent toujours impuissantes, la réponse est aussi de repenser la place du travail dans le parcours de vie, de façon que demain la perte d'emploi ne soit plus vécue comme un point de non-retour, mais plus sereinement comme un moment particulier et dépassable de sa propre histoire* », préconisait Michel Debout. Mais comment faire ? Aujourd'hui, le travail revêt une telle importance qu'on continue de se définir par rapport à lui y compris lorsqu'on ne travaille plus.

Outre le licenciement, l'expérience même de la retraite peut être vertigineuse. C'est ce qu'a constaté Laurent, 62 ans, ancien contrôleur SNCF, qui a ressenti « *un grand vide ponctué de nombreux cauchemars* » doublé d'un sentiment d'inutilité en cessant de travailler. « *On perd sa fonction sociale, on se sent à la charge de la société et on n'arrive plus à rythmer sa vie* », détaille-t-il. Très attaché à la corporation, il a désormais du mal à s'approcher des gares, à prendre les trains et à continuer de fréquenter les cheminots encore actifs. Lui qui adorait son métier, et notamment la possibilité de sans cesse voyager, a paradoxalement perdu sa place en étant assigné à une place : chez lui, dans le Gard. Avec en ligne de mire une nouvelle phase de son existence : la dernière partie de la vie, à laquelle le travail lui permettait d'éviter de penser. Mais le temps a, là aussi, fait son œuvre : « *Aujourd'hui, je n'ai plus envie de reprendre. Je me suis forgé ma philosophie de vie : tous les matins, je me demande ce qui me ferait plaisir, et j'ai retrouvé un rythme. Dans la mesure de mes moyens, qui sont plus limités qu'avant, je suis libre.* » Laurent a été aidé dans cette démarche par une connaissance qui l'a félicité lorsqu'il lui a expliqué être retraité depuis peu, en lui disant « *parce qu'il faut y arriver, à la retraite !* » Grâce à ces simples mots, l'ancien cheminot s'est souvenu que la retraite était aussi une récompense pour ses trente-cinq ans de bons et loyaux services à la société.

L'idée de relativiser l'importance du travail fait son chemin et gagne les esprits dans un contexte où, justement, la part des chômeurs et des retraités est grandissante. Mais nous sommes encore loin de le juger accessoire ou secondaire. Une des premières étapes, pour réellement reconsidérer la place du travail dans une vie, serait peut-être de commencer par reconnaître qu'il est de moins en moins synonyme d'une véritable assise, définie et sécurisante. Au-delà de l'explosion des cas de burn-out ou des situations où des salariés – par ailleurs incités à se montrer « *flexibles* », « *agiles* » ou « *multitâches* » – se retrouvent « placardisés » (et perdent donc leur place au sein même de leur emploi), l'anthropologue David Graeber ou le philosophe Matthew Crawford ont bien montré combien, dans nos sociétés de services gagnées par le numérique, nombre d'individus soumis à des processus de plus en plus complexes ou des missions hors-sol ont du mal à expliquer aux autres et comprendre eux-mêmes ce qu'ils font : « *Chief happiness officer* », « coordinateur de portefeuille », « consultant en concertation »... Ils peuvent avoir conscience d'effectuer un *bullshit job*, un travail inutile, si ce n'est nuisible. Ainsi, on peut, grâce à l'emploi, avoir une place, mais la juger absurde ou peu enviable.

Aujourd'hui, d'après l'Ifop, seul un salarié sur cinq considère le travail comme « *très important* », contre 60 % en 1990. Durant la crise du covid, on a d'ailleurs pu parler – souvent abusivement – d'un phénomène de « *grande démission* » ou de « *bifurcations* », avec des salariés davantage désireux de trouver du sens à ce qu'ils faisaient, et qui ne voulaient pas d'une place seulement pour en avoir une. Ce type de rapport au travail, fait de relations plus distancées, de réajustements, et jusqu'au choix plus net de la démission ou de la reconversion, serait-il annonciateur d'une nouvelle ère où, pour une frange de la population, la perte de son travail, quoique difficile, entame moins qu'avant son identité et ses certitudes existentielles ? Et où la place sociale commence peu à peu par se définir par d'autres éléments que l'emploi ? ●

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

« En vieillissant, j'ai l'impression que tout s'est éloigné de moi »

Les plus de 85 ans n'ont jamais été aussi nombreux en France. Pourtant, ils sont peu visibles et de plus en plus isolés. Comment vivent-ils cette mise en retrait ? PHILIPPE BATAILLE

« *Je ne peux jamais savoir à l'avance comment la journée va débuter, ni si je vais y parvenir alors que j'ai des choses prévues,* tonne une presque centenaire. *Parfois, c'est l'extase, je sens que tout va bien, ou c'est le contraire, je sens immédiatement que je serai mal foutue et, pire que tout, que je ne pourrai rien y faire. Vieille, je le suis depuis longtemps, mais jusqu'à quel point cela se mesure chaque matin.* »

Les plus de 85 ans étaient plus de 2,3 millions en France en 2024 selon l'Insee, soit plus de 3,38 % de la population totale, et leur nombre devrait encore augmenter. Malgré l'évidence d'être collectivement entrés dans les sociétés de la longévité, il n'existe toujours pas de loi du grand âge qui organiserait la solidarité sociale dévolue aux aînés.

Ces derniers savent que les sociétés occidentales emportées par la performance et la rapidité s'accommodent mal de leur présence. « *On entend moins bien en vieillissant, mais on met aussi plus de temps pour répondre dans les conversations,* expose une nonagénaire. *Je n'en ai plus le goût comme je l'ai pourtant eu pendant longtemps.* » « *D'une façon générale, on se sent vite rejetée,* poursuit-elle, *disons que je ne me sens plus présente aux autres.* » Son état lui permet pour l'instant de vivre seule dans son appartement. Ses enfants ont tout de même insisté pour embaucher une dame de compagnie qui passe plusieurs fois par semaine.

Au domicile, l'obstacle est vite physique. Le vieillissement de la population se corrige difficilement à l'échelle des individus. « *Au moment de s'installer ici, propriétaires ou locataires, nous nous connaissions tous, nous avions à peu près le même âge,* relate un nonagénaire veuf depuis peu. *Jamais personne ne s'était posé la question de savoir comment ça serait ici plus tard.* » Désormais, son principal problème ce sont les marches du hall d'entrée qu'il faut gravir pour rejoindre l'ascenseur. « *J'ai monté ces fichues huit marches sans problème pendant soixante ans, et maintenant, je n'y arrive plus* », confie le vieux monsieur. Entre-temps, la copropriété a installé une rampe de sécurité, mais en cas de chute, ce dispositif ne lui suffit pas. « *Je n'ai plus la force de m'y tenir si je glisse ou si j'ai un petit malaise comme cela m'arrive dès que je fais un effort.* »

Pour beaucoup d'aînés, la crise sanitaire a accéléré une forme de désertion sociale. « *Je marchais pour prendre le bus, mais avec le confinement du covid je ne suis plus sorti et maintenant je ne sais plus marcher* », témoigne ce monsieur replié avec son épouse au rez-de-chaussée de sa maison. Et comment faire pour se rendre chez le médecin ? Le nouveau ne se déplace plus au domicile des patients.

« CE N'EST PAS FACILE DE VIEILLIR »

Malgré les difficultés, rester vivre chez soi est une manière de garder sa place et son identité. « *Si on les retire de leur environnement, les aînés sont complètement perdus, ce n'est pas bon, alors qu'il peut y avoir de plus en plus de risques à les laisser aussi seuls, ce dont ils ont bien conscience* », confirme une auxiliaire de vie du Nord de la France qui intervient à domicile.

Dans un monde qui se transforme à toute vitesse, la maison représente un cocon rassurant. On y garde des repères. « *Je trouve ça difficile de vieillir,* confie la dame aux expertes sociosanitaires qui évaluent son logement et ses capacités à s'y maintenir. *Ici, c'est ma maison, qui n'est peut-être pas très grande, mais c'est ma maison. Je m'y sens en sécurité, c'est mon petit paradis, c'est chez moi.* »

Rester vivre chez soi est une manière de garder sa place et son identité.

Autrefois aide-soignante à l'hôpital, la même fronce les sourcils lorsque des questions semblent s'immiscer dans ses choix de vie. Elle a perdu son mari il y a quelques années. L'un des ses fils vient une fois par semaine lui faire des courses. « *C'est tout ce qu'il peut faire parce que ma belle-fille ne me supporte pas.* »

Pour garder un lien social, l'octogénaire paie une bénévole d'une association d'aide à domicile pour lui faire quelques heures de ménage et lui « *frotter le dos sous la douche deux fois par semaine* ». Avec l'âge, le cercle familial et amical, s'est réduit

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

© David Godichaud

à peau de chagrin. « *La famille, ma foi… elle est gentille, mais elle ne se réunit plus et je ne vois plus vraiment ni les enfants ni les petits-enfants.* » Elle a bien « *des voisins et des voisines, des cousins et des cousines, mais ils sont tous vieux et plus personne ne se déplace, sauf pour les enterrements* ».

Parmi ses patients, l'auxiliaire de vie compte des personnes très âgés, « *maintenus en vie et qui n'attendent plus que la mort, ce qu'ils nous disent d'ailleurs. Il ne fait aucun doute qu'on fait face à beaucoup d'idées suicidaires* ».

L'éloignement, l'isolement jusqu'à l'enfermement menacent beaucoup de personnes âgées. Ces risques dépendent de leur logement, leur santé, leur entourage et l'argent dont ils disposent ou pas. Le maintien à domicile ne garantit pas la continuité avec la vie d'avant. « *Comme je n'ai pas bougé d'ici depuis des décennies et que je n'ai plus accès à rien j'ai l'impression que tout s'est éloigné de moi* », dit une autre nonagénaire en banlieue parisienne. Il y a quelques années, elle gagnait à pied un petit marché voisin, puis c'est un voisin qui l'emmenait au supermarché. « *Mais ce voisin a lui aussi tellement vieilli qu'il ne conduit plus, alors j'ai dû me rabattre sur des aidants. Il est plus facile d'avoir une auxiliaire de vie avec des repas préparés que d'être aidée pour faire ses courses et ainsi manger comme on l'entend. C'est fini tout ça* », se lamente la nonagénaire.

Contre mauvaise fortune bon cœur, ainsi s'étiole le libre arbitre des vieillards qui admettent, néanmoins, qu'il n'y a parfois plus d'autres solutions que de se replier dans des bâtiments dévolus au grand âge. « *"Ehpad", c'est un mot que je ne voulais pas entendre et puis je m'y retrouve après avoir chuté seule chez moi. Mes enfants sont tranquilles maintenant* », concède la centenaire. Ses petits-enfants lui rendent visite régulièrement. « *Et puis pour mon anniversaire de 102 ans dans quelques jours, tout le monde viendra ici.* » ●

Philippe Bataille est directeur d'études à l'EHESS. Ses travaux portent sur les droits des malades et la fin de vie. Il a publié, en 2023, *Faire avec l'âge* (Éditions de la Maison des sciences de l'homme).

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

Déménager pour tourner la page ?

De plus en plus de Français partent à la recherche, du lieu idéal où faire leur nid, et démarrer une nouvelle vie. Mais cet endroit existe-t-il vraiment ? THIBAUT SALLENAVE

Un camion qui attend dans la rue, les derniers cartons à emporter, un ultime regard sur l'appartement qu'on quitte… Mêlant excitation, soulagement, nostalgie, parfois angoisse, nos déménagements marquent bien souvent des étapes essentielles de l'existence. À leur manière, ils témoignent d'un effort inlassable de trouver notre place, en quête d'un lieu qui nous corresponde. À l'évidence, cette recherche répond à une préoccupation contemporaine de plus en plus aiguë. En 2023, 26 % de Français projetaient de déménager dans l'année, deux points de plus qu'en 2022 **(1)**. D'après un sondage de 2024, 38 % des personnes interrogées envisageraient de changer de logement dans les trois à cinq ans à venir **(2)**.

Nul doute que la pandémie de covid-19 a poussé les individus à réinterroger le lieu qu'ils habitaient et à chercher de nou-

Philosophe, **Thibaut Sallenave** enseigne en classes préparatoires. Il est l'auteur de plusieurs essais, dont *Petit traité de la ponctualité* (Éditions de l'Aube, 2024) et *Changements d'adresse. Une philosophie du déménagement* (Éditions de l'Aube, 2022).

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

veaux équilibres entre vie personnelle et vie professionnelle. La maison avec jardin, à proximité d'une ville mais en contact avec la nature, reste un idéal très partagé… Elle exprime également le besoin d'un environnement moins pollué. Mais il y a d'autres explications. Face aux tensions internationales, aux difficultés économiques et aux incertitudes de l'avenir, nous aspirons à un lieu qui nous protège, dans lequel mettre à distance – avec plus ou moins de succès – un monde extérieur source d'angoisse et de crainte.

Au fond, ce contexte contemporain ne fait que mettre au jour les deux tendances profondes de l'existence que le déménagement associe intimement. D'une part, la quête d'un chez-soi protecteur, qui nous permet de nous approprier un espace afin d'y inscrire notre subjectivité. D'autre part, le désir d'une vie autre, comme une remise en jeu de notre existence, exploration des multiples potentialités de notre être, et que la quête d'une nouvelle maison ou d'un nouvel appartement nous permet de découvrir.

UNE IDENTITÉ SUSPENDUE

Chacun sait pourtant que changer d'adresse, transporter ses cartons, aménager un nouveau logement n'a rien d'une sinécure… Le déménagement est vécu comme une source de stress par 80 % d'entre nous. Cela tient bien sûr à certaines circonstances : séparation amoureuse, perte d'un emploi. Même lorsqu'il relève d'un choix, le déménagement suscite de l'inquiétude. Nous sommes d'abord liés par les échéances : avoir quitté notre appartement avant le 1er du mois, laisser les clés de notre maison aux nouveaux propriétaires. On dit qu'il faut trois mois pour préparer un déménagement. Nous n'avons pas toujours ce loisir ! Par ailleurs, il faut trier, emballer, faire des cartons, disperser cette intériorité très matérielle dans laquelle nous vivons et trouvons nos repères. Nous découvrons alors que le « moi » n'est pas une réalité purement psychique, mais une surface et un volume bien concrets… Enfin, nous nous heurtons à une angoisse plus profonde : et si nous échouions à trouver nos marques dans notre prochaine demeure ? Si notre changement de vie s'avérait être un échec ?

Le déménagement nous confronte donc au vertige d'une identité suspendue entre deux lieux ; détachée de son adresse concrète, on découvre à quel point elle se montre incertaine et fragile. Pourtant, ces moments peuvent aussi être source d'euphorie, d'une forme d'allègement de soi. Dans la nuit à l'hôtel qui précède notre emménagement, nous voilà dans la position du voyageur sans bagages, qui voit s'ouvrir devant lui des chemins nouveaux. Dès les premiers moments où nous nous installons au milieu des cartons, une vie nouvelle commence, ouverte, qui fait l'expérience sensible, presque palpable, de tous les possibles. Le déménagement est une rupture provisoire, qui permet une nouvelle définition de notre identité. L'entre-deux-lieux auquel il nous invite est une parenthèse dans laquelle peut se construire de l'inattendu.

C'est ce que montre la pulsion du déménagement qu'on trouve chez de nombreux artistes : un nouveau chez-soi est l'occasion d'un renouvellement de l'activité créatrice, après une période d'incertitude ou de tarissement. On peut aussi penser à la figure d'Abraham dans la Genèse, appelé à quitter sa demeure pour aller vers une terre nouvelle et y trouver une nouvelle fécondité. *Lekh lekha* dit l'hébreu, « *va vers toi-même* ».

Tout cela montre à quel point l'existence, comme l'indique d'ailleurs son étymologie, est une « sortie de soi ». Nous devons accepter cette dépossession provisoire, parce que nous avons en fait des ressources pour affronter une vie nouvelle. Le changement d'adresse n'est jamais entièrement un saut dans l'inconnu. Il est littéralement une transformation : notre être se déplace et s'adapte à un lieu nouveau, où il se distribue et s'organise autrement. C'est dans cet ajustement perpétuel qu'il peut s'inventer ou se réinventer.

RECOMMENCER À ZÉRO ?

Jusqu'à changer radicalement d'identité ? C'est un des grands fantasmes de notre époque, où nous nous sentons, à tort ou à raison, toujours susceptibles d'être localisés, situés, retrouvés. Dans certains cas, cela est vital : certains événements traumatisants, liés à un harcèlement scolaire ou des violences familiales, doivent être mis le plus possible à distance. Partir sans laisser d'adresse est une façon d'opérer cette rupture nécessaire. Mais, comme l'a montré David Le Breton, nous pouvons aussi aspirer à disparaître de nous-mêmes, à déserter ce cadre social et professionnel où les autres nous assignent une place et un rôle, et que nous ne supportons plus **(3)**. Partir sans laisser d'adresse, ce serait pouvoir recommencer sa vie à zéro, en faisant table rase d'un passé qui nous encombre.

Pourtant, le passé ne peut être effacé, et il ne suffit pas de changer de lieu pour le faire disparaître ou vivre en paix avec lui. Se réinventer soi-même dans une démarche créatrice n'est pas forcément synonyme de rejet. Nous ne pouvons pas devenir autres sans nous appuyer sur le lien qui nous relie aux autres, et dont nous avons besoin : les voisins, les amis, les proches.

Aussi ne peut-il y avoir de lieu véritablement propre sans cette relation à autrui. Certaines personnes refusent la perspective du déménagement par crainte de changer leurs habitudes ou rejet de la nouveauté. Mais d'autres, installées depuis longtemps chez elles, ont sans doute quelque chose à nous apprendre. Le lieu qu'on ne veut pas, qu'on ne veut plus quitter, n'est-ce pas celui qui reste ouvert à l'autre, à l'accueil, à la convivialité et la rencontre ? N'est-ce pas aussi celui qui se montre également propice à la réflexion, à la lecture, à l'intimité ? Comme le montre Hannah Arendt, ce lien silencieux avec le monde s'accomplit parfois dans le dialogue avec soi, dans des moments de solitude qui n'excluent nullement, mais préparent la recomposition d'un lien plus profond avec les autres. À chacun de le découvrir et de le préserver, où qu'il se trouve. ●

NOTES

(1) « Baromètre 2023 : les Français et le déménagement », sondage OpinionWay pour l'Officiel du déménagement, avril 2023.

(2) Sondage OpinionWay pour l'Ordre des géomètres-experts, juillet 2024.

(3) David Le Breton, *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Métailié, 2015.

© Kei Uesugi /Getty Images

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

Chaque mois, nous vous proposons, « à l'aveugle », un grand texte lié au thème du dossier, pour vous inviter à en savourer les idées et le style, sans préjugés.

QUI A ÉCRIT CE TEXTE ?

*

J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts…

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. Il n'y aura plus écrit en lettres de porcelaine blanche collées en arc de cercle sur la glace du petit café de la rue Coquillière : « Ici, on consulte le Bottin » et « Casse-croûte à toute heure ».

L'espace fond comme le sable coule entre les doigts. Le temps l'emporte et ne m'en laisse que des lambeaux informes.

Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes.

Réponse p. 70.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

© Julien Coquentin

« J'aimerais qu'il existe des lieux stables… »

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

© AerialPerspective Images/Getty Images

NOTRE SÉLECTION DE LECTURES

Trouver sa place

Des lectures inspirantes

Faire avec l'âge, Philippe Bataille, Éditions de la MSH, 2023.

Être à sa place. Habiter sa vie, habiter son corps, Claire Marin, Éditions de l'Observatoire, 2022.

Changements d'adresse. Une philosophie du déménagement, Thibaut Sallenave, L'Aube, 2024.

Des lectures plus ardues mais accessibles

Tous inégaux, tous singuliers. Repenser la solidarité, François Dubet, Seuil, 2022.

L'Emprise scolaire, Marie Duru-Bellat et François Dubet, Presses de Sciences Po, 2024.

« Des espaces autres », Michel Foucault, conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, *Architecture, Mouvement, Continuité,* n° 5, octobre 1984.

La Lutte des places, Vincent de Gaulejac, Frédéric Blondel et Isabel Taboada-Léonetti, Desclée de Brouwer, 2014.

L'Homme inutile. Une économie du populisme, Pierre-Noël Giraud, Odile Jacob, 2018.

La Mosaïque française. Comment (re)faire société aujourd'hui, Sandra Hoibian, Flammarion, 2024.

Frères et sœurs. Entre complicité et rivalité, Héloïse Junier, Les Arènes, à paraître en 2025.

De la lutte des classes à la lutte des places, Michel Lussault, Grasset, 2009.

Des publications scientifiques pour lecteurs motivés

Birth Order. Its influence on personality, Cécile Ernst et Jules Angst, Springer, 1983.

Philosophy of Place. Finding place and self in the World, Matthew Gildersleeve et Andrew Crowden (dir.), Peter Lang, 2022.

« Examining the effects of birth order on personality », Julia M. Rohrer, Boris Egloff et Stefan C. Schmukle, *PNAS,* vol. 112, n° 46, 19 octobre 2015.

Notre coup de cœur

Sans classe ni place. L'improbable histoire d'un garçon venu de nulle part, Norbert Alter, PUF, 2022.

Le jeune Pierre a 15 ans lorsqu'il quitte sa famille dysfonctionnelle. Lycéen la semaine, garçon de café ou déménageur le week-end, l'adolescent se fait peu à peu une place avec le soutien de figures bienveillantes (petites amies, profs, patrons et même un flic). Dans cette singulière autobiographie, le sociologue Norbert Alter raconte son itinéraire de transclasse avec une distance critique teintée de tendresse. ●

Réponse de la page 68 :
Georges Perec, *Espèces d'Espace* [1974], dans *Œuvres* t. I, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2017.

Délivré à 353101 le 11/29/2024, 8:33:13 PM

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

L'intelligence expliquée aux enfants

Jean-François Marmion est psychologue. En mai dernier il signait son premier documentaire dans la collection « Comment sait-on ? » en publiant *La bêtise, c'est quoi ?* Aujourd'hui il met ses connaissances à disposition des enfants en leur expliquant ce qu'est être intelligent et, surtout, qu'il existe plusieurs formes d'intelligence.

Sciences Humaines
Jeunesse

UNE COLLECTION
DE DOCUMENTAIRES
POUR LES 8–11 ANS

Éditions Sciences Humaines

COLLECTION **COMMENT SAIT-ON ?**
ISBN : 978-2-36106-894-3
56 PAGES - 14 €
EN LIBRAIRIE

RETROUVEZ TOUTE LA COLLECTION
EN SCANNANT CE QRCODE
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00
Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

GÜNTHER ANDERS

L'humanité en sursis

Günther Anders est une figure montante de la philosophie allemande lorsque Hitler prend le pouvoir. Contraint à l'exil, il forge une œuvre visionnaire hantée par l'inquiétude face aux risques nucléaires et technologiques. LÉO FABIUS

© Eva Heymann / Literaturarchiv Österreichische Nationalbibliothek

Günther Anders est un auteur encore mal connu. Pourtant, le sentiment aujourd'hui diffus que «*tout s'effondre*» – écologiquement, politiquement, moralement – assure à son œuvre l'ironie d'une gloire posthume. Depuis une vingtaine d'années en France, les écrits disséminés de ce «prophète de malheur» font l'objet d'une importante activité éditoriale. La radicalité de sa critique trouble et captive par son aspect visionnaire: Apple, Amazon, Netflix, Uber Eats n'existaient pas encore que, dès les années 1950, Anders dressait déjà un réquisitoire contre «*le monde livré à domicile*» **(1)**.

À quelque chose, malheur est bon: sa pensée circule désormais plus largement. Elle se diffuse des milieux universitaires aux cercles militants, des éditions savantes aux médias et aux réseaux sociaux. Au risque du malentendu? C'est certain. Son sens de la formule tranchante disposait Anders aux citations à la volée. De quoi anéantir la fureur de ce philosophe des marges, réduit au rôle mondain de pourvoyeur génial de punchlines. Mais «*ce n'est pas à tort,* concédait-il à la fin de sa vie, *que je passe pour un auteur ayant consacré des décennies* (...) *à mettre en garde contre l'autodestruction de l'humanité, contre "le monde sans hommes" (et peut-être même sans vie)*» **(2)**.

Cette idée traverse toute l'œuvre d'Anders. Elle est inséparable d'une vie de combats, en dépit et contre les catastrophes du 20e siècle.

Une vie? «*Tu me plonges dans l'embarras, lorsque tu me demandes de te raconter ma vie*», confesse Anders dans *L'Émigré* (1962). L'embarras est profond. Il s'enracine dans une condition historique de paria, Juif contraint à l'exil: «*Je n'ai pas eu une vie.* (...) *Nous, les pourchassés de l'histoire universelle, avons été privés de la possibilité d'une vie au singulier.*»

Plutôt «*des vies au pluriel*», donc, qui pousseront Anders de Paris aux États-Unis, avant de prendre pied à Vienne. Il fut ainsi philosophe, journaliste, romancier, poète, critique d'art, réfugié politique, activiste contre le nucléaire, membre du Tribunal international des faits de guerre ou «tribunal Russell», mais aussi répétiteur pour la fille du compositeur à succès Irving Berlin, ouvrier en usine, scénariste sans succès pour Hollywood, accessoiriste, plongeur... «*Si je pouvais rassembler autour de moi tous les personnages que j'ai incarnés dans mes errances,* poursuit-il dans *L'Émigré, ou qui m'ont porté sur leurs épaules à travers le temps et l'espace jusqu'aujourd'hui* (...)*, cela suffirait, compte tenu de leur nombre et de leur ampleur, à remplir richement une vie humaine.*»

LES « DERNIERS JUIFS ALLEMANDS »

La première des vies de Günther Anders commence en 1902 dans la ville allemande de Breslau, devenue Wrocław (Pologne) après 1945. Anders reviendra sur les traces perdues de cette première vie: «*On ne reverra rien du tout, oui! De la glaise. De*

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

New York, 1936.

Anders fut philosophe, journaliste, romancier, poète, critique d'art, réfugié politique, activiste contre le nucléaire, membre du Tribunal international des faits de guerre, mais aussi ouvrier, accessoiriste, plongeur…

l'air. C'est tout », note-t-il désabusé dans *Visite dans l'Hadès* (fin des années 1970). Et plus loin, résolu face à la disparition du monde de son enfance : « *Maintenant nous devons tout aux années nomades. Et rien à l'enfance.* »

Pour l'heure, on est en 1902, et le jeune Anders naît Günther Stern à Breslau, au sein d'une famille d'intellectuels issue de la bourgeoisie juive assimilée. Bientôt, il déménage à Hambourg où son père cofonde l'université. Ses deux parents, William et Clara Stern, sont d'éminents psychologues qui travaillent sur le développement de l'enfant. Ils n'hésitent pas à prendre leurs trois enfants comme objets d'études et tiennent des journaux détaillés des séances individuelles qu'ils réalisent avec eux. Günther grandit ainsi dans un milieu humaniste, soucieux de sa singularité et favorable au développement de ses capacités : aux côtés de ses deux sœurs, il joue librement, s'adonne à la poésie et à la peinture, devient pianiste. C'est à son père qu'il dédicacera d'ailleurs son œuvre majeure, *L'Obsolescence de l'homme* (2 t., 1956 et 1980), « *en souvenir de celui qui a transmis à son fils l'indéracinable idée de la dignité humaine* ».

En ce début de siècle, la famille Stern représente l'exemple typique de la famille juive qui a pu croire dans le modèle d'assimilation. Quand il reviendra sur cette question dans *Ma ju-*

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

déité (1974), Anders écrira : « *Nous sommes les derniers d'une série de Juifs allemands ayant regardé l'Allemagne comme la patrie, la langue allemande comme la langue et la musique allemande comme la musique.* (...) *Les derniers Juifs à se dire à bon droit "Juifs allemands", à avoir vécu en symbiose avec les Allemands.* » Paradoxalement, c'est en renouant avec un héritage juif qu'Anders parvient à s'émanciper. En 1915, il devient l'ami d'un Juif ukrainien qui élargit ses horizons au-delà la seule culture allemande en lui faisant découvrir la littérature russe et des éléments de la culture juive : « *L'émancipation du modèle paternel,* affirme-t-il dans un entretien en 1977, *a coïncidé avec le mouvement par lequel je suis devenu solidaire de mon origine, à savoir du judaïsme* (3). »

Un autre événement de jeunesse sera décisif, jusqu'à constituer la « *première césure* » de sa vie. Il a à peine 15 ans en 1917 lorsqu'il est envoyé par une association scolaire paramilitaire dans les Ardennes françaises. Des corps s'entassent, ce sont des morts ; d'autres à demi seulement, mutilés, espèrent en gare leur train de retour. L'adolescent à l'enfance heureuse se trouve d'un coup jeté dans « *l'horreur de la Première Guerre mondiale* ». De quoi nourrir un engagement pacifiste durable. La mo-

Günther Anders à Hollywood.

© Literaturarchiv Österreichische Nationalbibliothek

C'est en se confrontant à Heidegger et Husserl, ses deux professeurs, qu'il trouve progressivement sa propre voie philosophique.

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

rale, chez Anders, est toujours imposée par les circonstances : « *Quand on voit un tel spectacle alors qu'on sort d'une famille paisible, il est tout simplement impossible de ne pas devenir un moraliste* », témoigne-t-il. C'est aussi à cette occasion qu'il subit pour la première fois l'antisémitisme. De son groupe d'adolescents, il est le seul Juif. Raison suffisante pour que ses « *compatriotes* » le méprisent. Bien pire : il est « *torturé toutes les nuits* », se souvient-il. Face à l'absurdité tragique de la situation et refusant déjà toutes mises en garde imposées contre l'ennemi, il sympathise secrètement avec un jeune Français de son âge.

L'INSOUCIANCE COUPABLE DES ANNÉES ÉTUDIANTES

De retour à la vie civile, Anders reprend le fil de ses études brillantes. Il passe son baccalauréat en 1919, puis commence des études de philosophie à Fribourg. Edmund Husserl, fondateur de la phénoménologie, et Martin Heidegger, qui relance la question de l'être de l'ontologie, règnent alors en maître sur les facultés de philosophie de Fribourg et Marbourg. Mais c'est en se confrontant à ses deux professeurs qu'il trouve progressivement sa propre voie philosophique.

Sous la direction d'Edmund Husserl, il obtient à 22 ans son doctorat de l'université de Fribourg. Il est marqué par le leitmotiv du phénoménologue, « *retour aux choses mêmes* ». Il y entend la nécessité d'une philosophie du concret, qu'il s'appliquera à élaborer. Mais son travail de doctorat est déjà l'occasion d'un examen critique des prétentions de la phénoménologie. Pour Anders, les « choses mêmes » ne peuvent être réduites aux perceptions d'un *ego* hors sol. Si la phénoménologie cherche à décrire la façon dont les choses se manifestent à notre conscience, elle néglige le contexte dans lequel s'enracine cette conscience. La thèse d'Anders s'intéresse justement à la catégorie de « situation » qui permet de réinscrire le sujet dans l'ensemble de sa vie pratique, sociale et historique.

Dès 1925, il suit à Marbourg les cours de l'ancien assistant d'Edmund Husserl, Martin Heidegger : « *Je me suis trouvé pendant trois-quatre ans sous l'emprise de son charme démoniaque* », relate-t-il. Sans doute, Anders retient-il des travaux de ce dernier un intérêt pour les questions de métaphysique : qu'est-ce qui fait la réalité des choses ? Mais le « *monde comme fantôme* » qu'il examine dans *L'Obsolescence de l'homme* n'est pas qu'une affaire de perception subjective. C'est plutôt l'histoire d'une perception produite par le règne du capitalisme et de la technique. Pour Anders, négliger la dimension historique concrète des problèmes de philosophie peut avoir des conséquences politiques majeures. En 1948, il écrira un essai *Sur la pseudo-concrétude de la philosophie de Heidegger*, qui pointe la convergence du système heideggérien avec le nazisme. Mais c'est dès les années 1920 qu'il perçoit la négligence de l'espace chez l'auteur d'*Être et temps* (1927). Une manière d'ignorer la possibilité fondamentale de se mouvoir. Lui, le jeune intellectuel juif qui n'a pas encore été forcé à l'exil, n'appartient déjà qu'à l'errance. Il a, comme il dit, la « *bougeotte* ». À l'occasion d'une discussion avec Martin Heidegger, il lui « *reproche d'avoir laissé de côté chez l'homme sa dimension de nomade, (…) de n'avoir en fait représenté l'existence humaine que comme végétale, comme un être qui serait enraciné à un endroit et ne le quitterait pas* ». Déjà il pressent qu'une « *telle anthropologie de l'enracinement pouvait avoir des conséquences politiques du plus mauvais augure* ». Martin Heidegger adhérera au Parti national-socialiste de 1933 à 1945.

Malgré la montée du nazisme, Anders et ses amis traversent les années 1920 avec une relative insouciance. Aux cours de Martin Heidegger, Anders côtoie Hans-Georg Gadamer, Hans Jonas et… Hannah Arendt, qui entretient alors une liaison avec le professeur. Fin 1923, Anders participe avec d'autres étudiants à la pendaison de crémaillère de la cabane de Todtnauberg de Martin Heidegger en Forêt-Noire. Un concours d'acrobatie s'improvise, que le fougueux Juif remporte devant les yeux médusés du professeur : « *Que quelqu'un comme moi sache faire le poirier, et tienne même plus longtemps que ses élèves favoris, tous grands et blonds, voilà qui mettait à mal ses préjugés* », parvient-il à plaisanter en évoquant ce souvenir. Mais il concède plus tôt dans l'entretien de 1977, avec un sentiment d'humiliation : « *Nous avons fait nos études sans presque nous préoccuper* (d'Hitler) *et nous ne nous sommes pas rendu compte que rien, ni l'"être-jeté" heideggérien ni la renaissance de la musique médiévale (voilà ce qui faisait sensation à la fac de Fribourg), n'avait autant d'importance qu'en aurait eu le fait d'arriver à dépouiller de leur puissance l'homme Hitler et son mouvement.* »

© Mondadori via Getty Images

Hannah Arendt, 1930. Elle fut la compagne d'Anders entre 1929 et 1936.

L'EXIL ACADÉMIQUE ET ANTIFASCISTE

En 1929, Günther Anders retrouve Hannah Arendt à l'occasion d'un bal masqué à Berlin. Il profite d'une danse pour lui déclarer son amour par un bon mot de philosophe : « *J'ai conquis Hannah au bal, avec la remarque faite en dansant que l'amour*

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

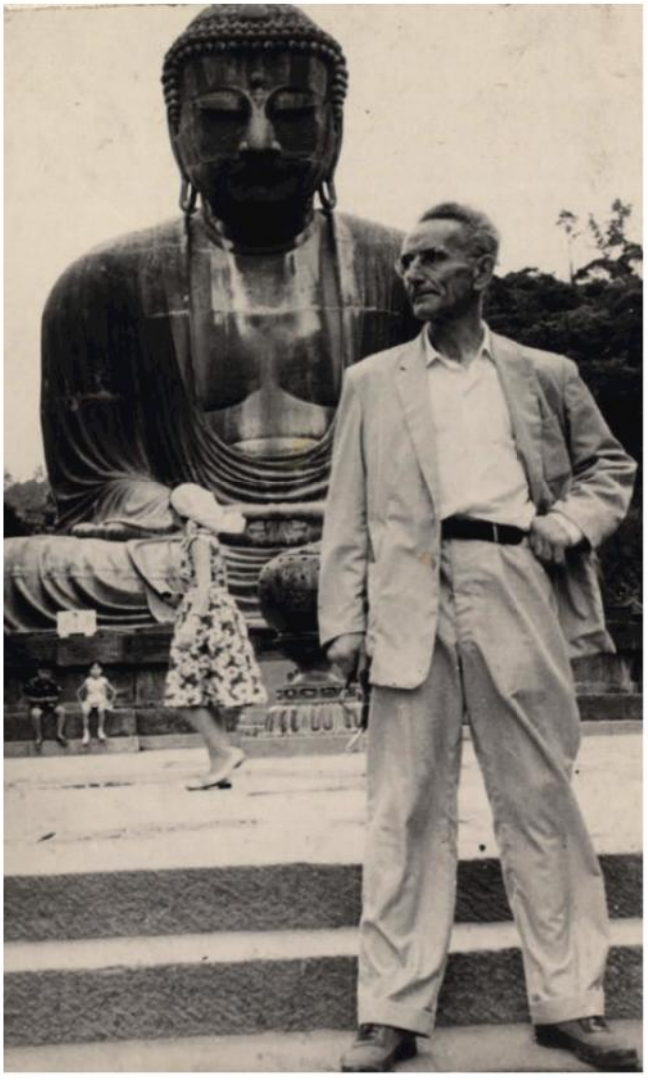
*était cet acte par lequel on transforme quelque chose d'*a posteriori *(l'autre rencontré par hasard) en un* a priori *de sa propre vie*», se souvient-il dans *La Bataille des cerises* (1975). Ils se marient rapidement et forment un couple d'intellectuels impétueux et ambitieux. Ils travaillent ensemble, se relisent mutuellement, discutent et s'échangent les idées.

À ce moment, Anders travaille au projet d'une anthropologie critique (*L'Humain étranger au monde*). Contre les présupposés des philosophes, il affirme que l'humain est sans essence, c'est-à-dire non fixé. Contre Martin Heidegger, il soutient que l'humain n'a pas, par sa qualité d'être, de «monde» auquel il serait destiné. Ces travaux reçoivent un accueil favorable quand ils sont exposés sous la forme d'une conférence à Francfort. Il y a là Hannah Arendt, qui n'est pas encore la philosophe de premier plan qu'elle deviendra, mais aussi Theodor Adorno, Max Horkheimer, Karl Mannheim et Paul Tillich.

Pourtant, quand Anders candidate à Francfort pour une habilitation de professeur en 1930, c'est sensiblement ce même public transformé en jury qui lui refuse la carrière universitaire qu'il pouvait espérer. On lui aurait alors glissé: «*Pour l'instant, c'est d'abord le tour des nazis, pour un an au plus. Quand ils seront tombés, nous vous donnerons votre habilitation.*» Mais l'intéressé ne goûte ni l'optimisme ni la compromission de cette position. Pour lui, c'est l'occasion de fuir le monde académique. Il part pour Berlin où, par l'entremise de Bertold Brecht, il se fait embaucher comme journaliste. Il lui faut gagner sa vie. Il écrit beaucoup, sur tous les sujets, «*aussi bien les viols d'enfants qu'un colloque sur Hegel ou une nouvelle policière*». Il écrit tellement que le directeur de la rédaction du journal se plaint: «*Nous ne pouvons pas sortir la moitié de nos articles sous la signature de Günther Stern!*» Il répond aussitôt: «*Vous n'avez qu'à m'appeler autrement.*» «Autrement» se dit «*anders*» en allemand. Ainsi, Günther Stern devint Günther Anders comme une plaisanterie.

L'exil du monde universitaire coïncide à peu près avec l'exil forcé d'Allemagne, où Hitler vient d'arriver au pouvoir en 1933. C'est la deuxième grande césure de la vie d'Anders. Il rejoint Paris, où le retrouveront bientôt Hannah Arendt et Walter Benjamin (par ailleurs son arrière-cousin). Là, libéré des carcans de la philosophie officielle, il multiplie les formes d'écritures: articles, journaux, romans, fables, poésies... La chercheuse Ninon Grangé, spécialiste de la pensée d'Anders, perçoit à travers ces écrits «*un certain style qui lui est particulier, inimitable et corps même de sa réflexion*» **(4)**. Ce style, c'est celui de l'adresse et de l'interpellation, propre au «moraliste». Cela ne revient pas à «faire la morale», mais à s'adresser directement à la part morale en chacun de nous, pour la réveiller et la secouer: «*Malheureusement, en morale, a cours la même règle que sur les marchés de camelote, on doit demander plus que ce qu'on peut s'attendre à obtenir d'emblée*», écrit Anders dans *Hiroshima est partout*.

C'est ce qu'il fait dans une satire, inspirée de Jonathan Swift, achevée durant ses années d'exil à Paris: *La Catacombe de Molussie* (1932-1938). Au détour d'un pays imaginaire (la Molussie), il décrypte avec un humour féroce les mécanismes de domination et de falsification, c'est-à-dire les ressorts profonds du fascisme victorieux de l'Allemagne des années 1930. Un autre motif assure donc à l'œuvre d'Anders sa cohérence: sa morale est inséparablement politique, parce qu'elle est passionnément antifasciste. Quand un journaliste lui demande si, durant ses années parisiennes, il a pu échanger avec Walter Benjamin, il répond: «*Je ne peux pas dire qu'à Paris, nous ayons fait de la philosophie ensemble. Car nous étions en premier lieu des antifascistes, en deuxième lieu des antifascistes, en troisième lieu des antifascistes et il se peut, en outre, que nous ayons parlé philosophie* **(5)**.»



© Literaturarchiv Österreichische Nationalbibliothek

Günther Anders en route vers Hiroshima (1958).

PHILOSOPHE DES RESTES DE MONDE

En 1936, Günther Anders rejoint les États-Unis. Il se sépare officiellement d'Hannah Arendt. Il arrive seul et multiplie les «petits boulots» pour s'assurer de quoi vivre. Mais il ne renonce pas à son travail intellectuel. Pour ce «*philosophe de circonstances*», comme il aimait se qualifier, c'est chaque fois l'occasion d'élargir ses champs de recherches. Il travaille en usine à Los Angeles, comme accessoiriste à Hollywood et journaliste à New York: autant d'expériences qui nourriront sa critique du travail, de la technique, des médias et de l'industrie culturelle, exposée des années plus tard dans *L'Obsolescence de l'homme*.

La dernière grande césure de sa vie intervient en 1945, avec la

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

« Hiroshima était le premier jour d'une nouvelle ère : le jour à partir duquel l'humanité était devenue capable de s'exterminer elle-même. »

© Bridgeman Images

Le philosophe Bertrand Russell explique le fonctionnement du Tribunal international appelé à « juger » les crimes de guerre internationaux (Londres, conférence de presse du 17 Novembre 1966).

© Universal Archive/Universal Images Group/Getty Images

L'explosion atomique d'Hiroshima, 6 août 1945.

découverte d'Auschwitz et l'utilisation par les États-Unis de la bombe atomique à Hiroshima: « *Je compris aussitôt* (...), déclare-t-il, *que le 6 août était le premier jour d'une nouvelle ère : le jour à partir duquel l'humanité était devenue capable, de manière irréversible, de s'exterminer elle-même.* » De monde, il n'y a plus que des restes. Et ils sont en sursis. À la source du problème, on trouve un décalage entre ce que nous sommes techniquement capables de faire et la capacité de nous représenter ce que nous faisons, estime Anders. Cette idée traversera dès lors toute son œuvre.

De retour en Europe dans les années 1950, Anders s'installe à Vienne jusqu'à sa mort. Il y élabore dans les deux tomes de *L'Obsolescence de l'homme* sa critique de la technique et multiplie les engagements contre le nucléaire. Il se rend aussi à Hiroshima, Breslau, Auschwitz, d'où il tire plusieurs *Journaux* qui mesurent la ruine irréversible du monde. Il est désespéré, c'est certain, mais ce n'est pas un motif suffisant pour renoncer à ses convictions morales, qui le meuvent et l'animent, littéralement, jusqu'à la fin. Il ne cessera d'intervenir pour « *semer la panique* » face aux probabilités d'effondrement. Dans les années 1960, il s'engage contre la guerre du Vietnam (*Visit Beautiful Vietnam*, 1968). Aux côtés de Bertrand Russell, James Baldwin, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, il siège en 1967 au « tribunal Russell » dont l'objectif politique et moral fut de documenter les crimes commis par les États-Unis, déclarés à l'unanimité comme génocidaires au Vietnam. Épuisé par un siècle de combats, il se retire de l'action directe et se consacre au tome III de *L'Obsolescence de l'homme*, qui ne verra pas le jour. Il meurt à Vienne en 1992.

Alors que le prix Nobel de la paix 2024 vient d'être attribué, sur fond de menaces atomiques, à l'organisation japonaise Nihon Hidankyo qui rassemble des survivants des bombes nucléaires larguées par les États-Unis, il faut lire Anders pour sentir combien sa vie et son œuvre brûlent encore aujourd'hui. Et, plus encore, « *se soucier qu'il reste un monde de telle sorte qu'on puisse le changer* » **(6).** ●

NOTES

(1) Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, t. I, (1956), Encyclopédie des nuisances/Ivréa, 2002.
(2) Günther Anders, *L'Homme sans monde* (1984), Fario, 2015.
(3) Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*, Allia, 2001.
(4) Ninon Grangé, « "Nous aussi encore", Günther Anders, la morale et le temps ou portrait d'Anders en moraliste », dans Ninon Grangé, Pierre-François Moreau et Frédéric Ramel (dir.), *Günther Anders et la fin des mondes*, Classiques Garnier, 2020.
(5) Fritz J. Raddatz, « Entretiens avec Günther Anders », *Austriaca*, n° 35, 1992.
(6) Günther Anders, *La Violence : oui ou non. Une discusion nécessaire* (1987), Fario, 2014.

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

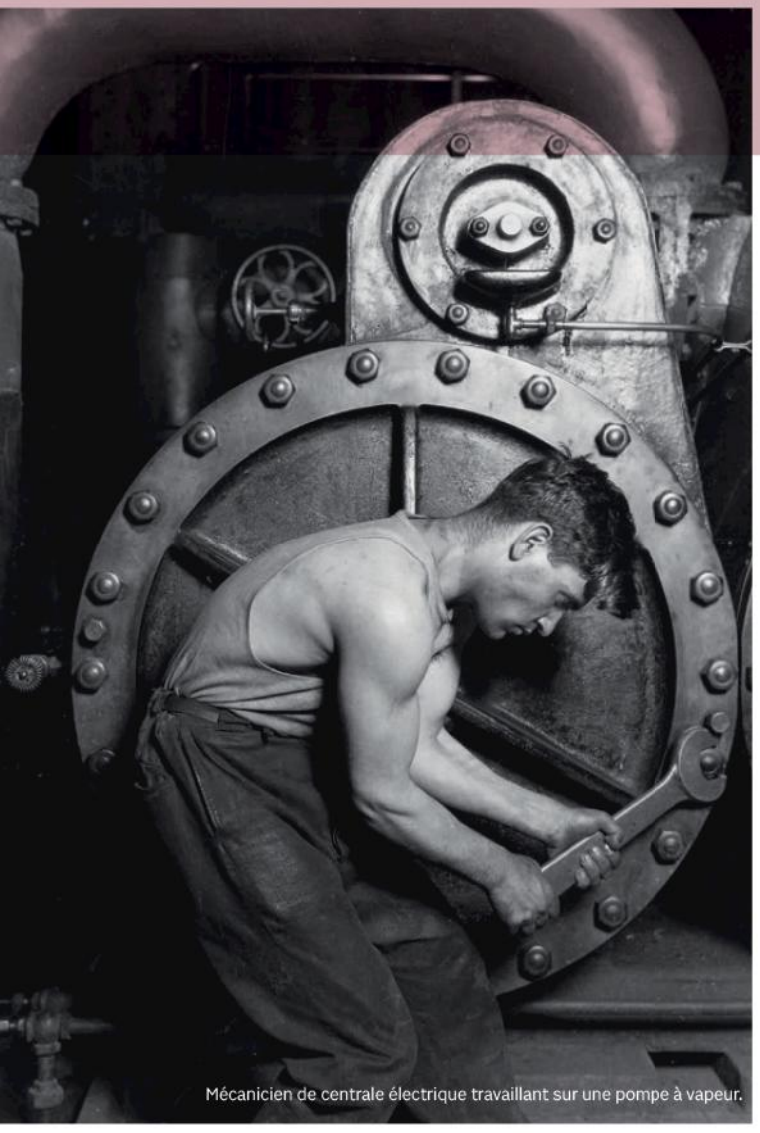
GÜNTHER ANDERS

Günther Anders (1966).

LES 4 IDÉES À RETENIR

© Literaturarchiv Österreichische Nationalbibliothek

L'œuvre de Günther Anders est commandée par l'urgence des événements et des expériences. Elle tient principalement dans une théorie critique de l'humain à l'époque de l'industrie technique.



Mécanicien de centrale électrique travaillant sur une pompe à vapeur.

1 Une anthropologie désespérée : l'obsolescence de l'humain

Dès ses premiers travaux (*L'Humain étranger au monde*), Günther Anders a développé une anthropologie philosophique, c'est-à-dire une théorie de l'humain. Mais parce qu'il se méfie de la notion d'essence, qui supposerait de caractériser positivement l'identité et la permanence universelles de ce que nous appelons « humain », son anthropologie est d'abord « négative ». Selon lui, l'humain est par définition in-défini, in-déterminé, in-achevé, de même que le monde qui lui est d'abord étranger. Autrement dit, l'humain n'a pas de monde déterminé, mais produit et détermine un monde en l'expérimentant, mû par ses besoins.

Cependant, la colonisation du monde humain par la technique impose de modifier le diagnostic. L'humain n'est pas mû par ses propres besoins, mais par les besoins de la technique. Or, les capacités inhumaines de la technique ne cessent d'humilier les incapacités humaines. Dans une minisérie récente, *Rematch*, le problème a été bien cerné à partir du récit d'une partie d'échecs entre Garry Kasparov et Deep Blue, un « superordinateur » créé par la société IBM. « *Que vais-je devenir*, se demande le champion en proie au doute, *si la machine triomphe de moi ?* » Cette crainte s'étend aujourd'hui à tout un ensemble de métiers (traduction, journalisme, enseignement, etc.) du fait du développement de l'IA. Ainsi, l'humain se découvre obsolète, inutile au maintien des choses, voire un obstacle à leur progression : « *Il se méprise maintenant comme les choses, si elles le pouvaient, le mépriseraient.* » Il ne lui reste plus que la « *honte de ne pas être une chose* » (*L'Obsolescence de l'homme*, 2 t., 1956 et 1980).

© Lewis Hine, 1920/National Archives and Records Administration

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

2 Une philosophie de la technique : envisager la catastrophe

Parmi les deux trouvailles essentielles à sa philosophie, Günther Anders place l'idée de « décalage ». Selon lui, l'ère de l'industrie technique a jeté l'humain dans une situation d'écart fondamental avec lui-même : il fait des choses qu'il ne peut pas percevoir ou se représenter. C'est ce qu'il appelle le « décalage prométhéen ». Dans le mythe éponyme, Prométhée vole le feu aux dieux pour l'apporter aux humains, les dotant alors d'une capacité technique. Or, la technique, par laquelle l'homme croit produire un monde à sa mesure, a accouché d'un homme incapable de se représenter ce qu'il fait effectivement au service de l'industrie technique : quand nous croyons bénéficier des services d'un smartphone pour nous repérer dans une ville, nous produisons des données qui serviront l'industrie technique dont l'objectif premier est de vendre ses produits – quitte à détruire le monde humain. Il y a décalage, explique Anders dans *L'Obsolescence de l'homme*, « *entre l'action et la représentation, entre l'acte et le sentiment, entre la science et la conscience, et enfin - surtout - entre l'instrument et le corps de l'homme* ».

Ce décalage concerne notamment Auschwitz et Hiroshima : comment se représenter tant de morts pour éprouver une souffrance qui soit à la hauteur de l'acte ? Et comment parvenir à se représenter la guerre comme cette longue chaîne de la production technique, industrielle, militaire, au bout de laquelle gisent les cadavres par millions ? Anders insiste alors sur la fausse innocence de la technique, telle qu'on se la représente : « *Comme ils ont l'air inoffensif ces bidons de Zyklon B – je les ai vus à Auschwitz –, avec lesquels on a supprimé des millions de gens !* » C'est ce qui rend probable le recommencement des catastrophes.

Mais le décalage concerne aussi l'ensemble de nos activités, même mineures : se représente-t-on, par exemple, la chaîne de production que suppose notre smartphone (l'exploitation de travailleurs, l'extraction de minerais, le voyage des matériaux avant qu'ils arrivent assemblés dans notre poche), et celle qui découle de son utilisation (notamment en termes de production de données et de coût écologique) ? Contre cette tendance historique qui nous aveugle sur notre situation réelle, Anders insiste alors sur l'imagination comme faculté à la fois morale et cognitive. Ainsi comprise, l'imagination peut nous apprendre à voir ce que nous ne percevons pas spontanément dans notre expérience : « *Pour être à la hauteur de l'empirique, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, il nous faut mobiliser notre imagination.* » (*Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*, Allia, 2001)

3 Une critique des médias : le monde comme fantôme

En raison du « décalage prométhéen » qu'il diagnostiquait, Günther Anders n'a cessé d'insister sur l'appauvrissement de notre expérience du monde. Observant les nouvelles techniques d'information et de communication, qu'il voit émerger dans les années 1950 avec la télévision et de la radio, Anders s'intéresse à la teneur du « monde » « *livré à domicile* ». Prenons l'exemple des informations continues et des notifications qui saturent aujourd'hui nos écrans : les « événements » rapportés, censés enrichir notre expérience du monde, nous sont-ils réellement présents ?

Pour Anders, « *les événements retransmis sont en même temps présents et absents, réels et apparents* ». À travers une analyse phénoménologique renouvelée, il montre l'ambiguïté de nos perceptions, réellement vécues et pourtant artificiellement produites par les moyens médiatiques. Plus nous sommes informés, plus grandit l'illusion que nous savons quelque chose du monde, et plus nous vivons une vie abstraite. Ce que nous appelons « monde » est désormais un fantôme. D'où le sentiment d'irréalité… : « *Quand le fantôme devient réel, c'est le réel qui devient fantomatique* » (*L'Obsolescence de l'homme*).

4 Une philosophie de l'histoire : l'Apocalypse selon Anders

Parce qu'il dresse une critique sans compromis de la technique, Günther Anders n'a jamais envisagé l'histoire comme un progrès. C'est pour lui un mythe qui trompe même ceux qui conçoivent, à l'inverse, l'histoire comme un « *progrès retourné* », c'est-à-dire un voilement continu d'une première « *aurore absolue* » (*Journal philosophique*). La pensée de l'histoire d'Anders est plus tragique que mélancolique, inséparable d'Hiroshima. La catastrophe nucléaire nous fait selon lui entrer dans une nouvelle ère où « *l'humanité* (est) *devenue capable, de manière irréversible, de s'exterminer elle-même* ». C'est l'irréversibilité qu'il importe ici de souligner pour comprendre que « *l'époque des changements d'époque est passée depuis 1945. Nous ne vivons plus à présent une époque de transition précédant d'autres époques, mais un "délai"* » (*L'Obsolescence de l'homme*).

La nouvelle situation historique est donc celle d'un « *sursis* », qui précède l'Apocalypse – mot qu'il a souvent utilisé, mais aussi critiqué dans ses usages politiciens. Dans ces conditions, il n'est même plus temps de se demander si l'espoir d'un autre monde existe. La tâche historique de l'humanité en sursis doit se tourner vers l'action : retarder la destruction du monde par tous les moyens nécessaires ; le conserver pour le changer ; le changer pour le conserver.

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

©Archives Institut Jean-Jacques Rousseau, Université de Genève.

Sabina Spielrein : bien plus que la « maîtresse de… »

Longtemps rabaissée au rang d'amoureuse hystérique de Jung, Sabina Spielrein fut pourtant une psychanalyste à part entière. Et théorisa la pulsion de mort, que Sigmund Freud s'appropria discrètement… JEAN-FRANÇOIS MARMION

« *Étrange. Qu'est-elle ? Une curieuse, une pipelette ou une paranoïaque ?* » Dans une lettre de juin 1909 à son dauphin Carl Gustav Jung, Sigmund Freud avoue sa perplexité. Cette ancienne patiente de Jung, et qui se pique de théorie psychanalytique, a osé écrire au maître viennois pour dénoncer les égarements de son thérapeute, qui l'aurait séduite, abandonnée et calomniée. Jung proteste… et finit par confesser que si, il a fauté. Mais qu'on ne l'y reprendra pas. (Menteur !)

LE « *CAS GRAVE* » DE JUNG

L'histoire commence en août 1904 dans la prestigieuse clinique du Burghölzli, près de Zurich. On tient alors l'établissement pour l'avant-garde de la psychiatrie européenne : d'ailleurs, n'y teste-t-on pas la dernière mode de Vienne, la psychanalyse, bien qu'elle peine à s'imposer ailleurs et sente le soufre ? Originaire de Rostov, en Russie, une certaine demoiselle Spielrein, 19 ans, se fait interner. Que de symptômes ! Victime et témoin de violences paternelles, se prenant parfois pour une élue de Dieu, cette descendante de rabbins ne supporte pas le bruit et la lumière, ne peut regarder personne dans les yeux, s'avère hantée par l'idée de déféquer, hurle, agresse, se masturbe compulsivement, a des tics… Avec cela, capable de parler une demi-douzaine de langues et nourrissant des velléités de passer de l'autre côté du miroir en étudiant la médecine. Le jeune et brillant Carl Jung, ainsi que son illustre supérieur, Eugen Bleuler, une pointure européenne, décident de traiter Sabina Spielrein non en petite fille tyrannique mais bel et bien en apprentie médecin, et la font assister aux traitements d'autres patients. Elle devient même l'adjointe informelle de Jung lors de l'administration de tests psychologiques. Ses progrès sont spectaculaires. Elle va mieux dès février 1905, quitte la clinique le 1er juin, et s'inscrit en médecine par l'intercession de Bleuler qui sera son professeur de psychiatrie. *Happy end* ? Pas du tout.

Pendant sa prise en charge, il lui est arrivé de crier sur les toits qu'elle entretenait une liaison avec Jung, ce qui était faux. Jung, fils de pasteur, se voulait encore l'irréprochable compagnon de son épouse Emma, qui enchaîne les grossesses et dont la famille jouit de la deuxième fortune de Suisse. Mais il est de plus en plus conscient de fasciner certaines femmes, notamment ses patientes. Or, la plus intéressante de toutes à ses yeux, c'est Sabina Spielrein. Étrangement, en octobre 1906, Jung écrit à Freud pour lui demander conseil à propos d'un « *cas grave* », celui de Spielrein, sans lui préciser qu'elle est considérée comme guérie… et qu'il la soigne pourtant encore, gratuitement. En tout bien tout honneur. Mais visiblement, ça le tarabuste… Le marivaudage continue jusqu'à l'automne 1908 où l'amitié amoureuse se voit consommée, à l'initiative de Jung. Début décembre, alors que son troisième enfant vient de naître, il regrette déjà. Envoie son élue sur les roses. Spielrein tente de le poignarder avec un coupe-papier, il la gifle. Le scandale couve, la rumeur enfle, Jung prend les devants en expliquant à son mentor Freud que le fameux « cas grave », au fil du transfert, s'est amouraché de lui… mais que l'honneur est sauf. Spielrein, ulcérée, adresse une salve de huit lettres acides à Freud. Lequel absoudra Jung, tout contrit.

LONGUE VIE À LA PULSION DE MORT !

Thèse de médecine en poche, Sabina Spielrein ne s'arrête pas là et entend devenir psychanalyste. Au début d'un séjour de neuf mois à Vienne, elle rencontre Freud le 11 octobre 1911. La conversation se passe bien. Le 25 novembre, devant dix-huit membres de la Société psychanalytique, elle expose une théorie, celle d'un instinct de mort et de destruction qui serait aussi puissant en nous que la pulsion de vie, ou libido freudienne. Accueil frisquet. Ses arguments sont jugés à la fois trop mythologiques, trop mystiques, trop biologisants : tout ce que le maître déteste.

Psychologue de formation, **Jean-François Marmion** est écrivain et journaliste scientifique. Collaborateur de longue date de *Sciences Humaines*, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Psychologie de la connerie* (Sciences Humaines éd., 2018) et de *L'Incroyable Histoire la psychologie* (avec Pascal Magnat, Les Arènes BD, 2023).

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 5:41:37 PM

© Brandstaetter images/Getty Images

Carl Gustav Jung

© Bettmann/Getty Images

Sigmund Freud

© Clarence Buckingham Collection/Art Institute Chicago

Edvard Munch, *Death and the woman*, 1894.

© Archives Institut Jean-Jacques Rousseau, Université de Genève.

Les membres de l'Institut Jean-Jacques Rousseau prennent la pose autour de Paul Godin, Sabina Spielrein est au premier rang, deuxième à partir de la gauche (1921, Genève).

© Liam Daniel/Sony Pictures Classics/Collection Everett/Bridgeman Images

Les acteurs Michael Fassbender et Keira Knightley incarnent Jung et Spielrein dans le film *Une dangereuse méthode* de David Cronenberg (2011).

Pourtant, lentement, l'idée va faire florès. À la lecture de « La destruction comme cause du devenir », article de Sabina Spielrein, Jung, contrairement à Freud, est séduit. Mais condescendant. Profitant de leurs relations désormais tout épistolaires, il confie à Spielrein : « *Je suis surpris par la quantité d'excellentes pensées qui anticipent différentes idées que j'avais moi-même.* » Et encore : « *Peut-être est-ce moi qui vous ai emprunté cette idée : je suis sûr que, sans le vouloir, j'ai englouti une partie de votre âme et vous une partie de la mienne.* » Dans l'édition 1952 de son ouvrage *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, il précisera, bon prince, avec un coup de pied de l'âne à Freud : « *Mon élève Sabina Spielrein a élaboré son idée de la pulsion de mort, que Freud a reprise ensuite.* » Notons bien : « *Mon élève…* »

C'est vrai, Freud a fini par reprendre le concept. En l'occurrence en 1920, dans *Au-delà du principe de plaisir*, se fendant d'une note de bas de page : « *Sabina Spielrein a anticipé tout un grand morceau de cette spéculation* », qui plus est « *dans un travail riche de contenu et de pensées* »… mais « *qui par malheur ne m'est pas tout à fait transparent* ». Spielrein a donc « *anticipé* » (même terme que Jung) une « *spéculation* », et dans l'opacité, ce qui n'est pas glorieux. Dix ans plus tard, dans *Malaise dans la civilisation*, Freud écrira : « *Je me rappelle ma propre résistance à la conception d'un instinct de destruction quand elle se fit jour dans la littérature psychanalytique ; et combien j'y restai inaccessible.* » Spielrein n'est plus citée.

Celle qui fut la première femme psychanalyste publiée, et la deuxième admise dans la Société psychanalytique de Vienne après Margarethe Hilferding, va rapidement se voir éclipsée, restant dans la petite histoire comme la jeune hystérique qui troubla brièvement les sens du grand Jung sous l'œil rogue de Freud. Pour le reste, longtemps, on ne saura rien, et on ne cherchera pas.

CHERCHEZ LA FEMME

Qu'est devenue Sabina Spielrein après sa période viennoise ? Une pionnière de la psychanalyse pour enfants. Elle innove en étudiant la place du jeu dans la thérapie des plus jeunes, avant Melanie Klein. Elle exerce à Lausanne puis Genève, où un des enfants traités n'est autre qu'un certain Jean Piaget qui, interrogé plus tard sur sa psychanalyse d'enfant, évoquera « *une analyste* », mais sans citer son nom. En 1923, Spielrein retourne en Russie avec la bénédiction de Freud. Elle enseigne brièvement à Moscou à la Maison de l'enfance de l'Institut psychanalytique d'État, avant de revenir à Rostov exercer comme pédiatre sur fond d'interdiction de la psychanalyse par Staline. Mariée, puis veuve, elle a deux filles. Pendant l'été 1942, près de Rostov, à Zmievskaïa Balka, le « ravin aux serpents », 27 000 personnes, dont au moins 15 000 Juifs, sont exécutées par les SS. Parmi elles figurent Sabina Spielrein et ses deux filles, le 11 août.

À 20 ans, une jeune fille écrivait qu'à sa mort il faudrait planter un chêne sur ses cendres, avec une pancarte : « *J'étais un jour un être humain. Je m'appelais Sabina Spielrein.* » ●

SOURCES

Violaine Gelly, *La Vie dérobée de Sabina Spielrein*, Fayard, 2018.
Sabina Spielrein, *Entre Freud et Jung (Lettres, journal, articles…)*, Aubier, 2004.
Deirdre Bair, *Jung*, Flammarion, 2007.

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM

MYTHOLOGIE

Des récits intemporels pour des thèmes universels

LE BATEAU DE THÉSÉE, allégorie de l'identité

Imaginez un navire tellement vieux que toutes les pièces finiraient par être remplacées : chaque planche, chaque clou, chaque morceau de bois ou de tissu… Plus rien ne serait d'origine ! Est-ce toujours le même bateau ? Cette question obsède les philosophes depuis l'Antiquité. Certains pensent qu'il conserverait tout de même son identité, d'autres qu'il en changerait à force d'être modifié, résume Plutarque dans sa *Vie de Thésée* (1er siècle). À l'Époque moderne, Thomas Hobbes s'amuse à compliquer le problème dans *De Corpore* (1655) : il imagine qu'un charpentier récupère les pièces d'origine du navire et les réassemble de son côté. Quel serait alors le « vrai » bateau ? Celui composé de nouvelles pièces, ou le second reconstitué avec les matériaux d'origine ? Faut-il considérer qu'il y a désormais deux « bateaux de Thésée » ?

Ces questions sont ce que les philosophes appellent des « apories » : aucune réponse ne paraît pleinement satisfaisante, c'est pourquoi elles suscitent d'éternels débats. Aujourd'hui encore, le motif du bateau de Thésée est mobilisé pour réfléchir à ce qui nous définit, par des philosophes comme David Lewis, Derek Parfit et Richard Swinburne dans *Identité et survie* (Ithaque, 2015). Comme tous les êtres vivants, nous ne cessons de changer au fil du temps. Nos cheveux tombent et d'autres repoussent ; les cellules de notre peau ou de nos organes meurent et sont remplacées ; notre corps, constitué d'environ deux tiers d'eau, se déshydrate et se réhydrate constamment, etc. Sommes-nous vraiment la même personne à 5 ans, à 25 ans et à 75 ans ?

Traditionnellement, de nombreux philosophes considèrent que l'identité est fondée sur la mémoire : contrairement au bateau de Thésée, nous restons la même personne parce que nous avons conscience de nos états passés, présents, et du lien entre les deux. C'est notamment la thèse de John Locke dans ses *Essais sur l'entendement humain* (1689). Le problème, c'est que les recherches en psychologie ont depuis montré que nos souvenirs étaient souvent faux. Nous réinventons régulièrement notre passé en fonction de ce que nous sommes aujourd'hui… D'autres objections philosophiques ont été avancées : tout changement dans notre mémoire – une amnésie par exemple – impliquerait-il dès lors un changement d'identité ? Et si, à l'inverse, notre mémoire était dupliquée dans un autre corps, par exemple une machine dans une expérience futuriste de téléportation, faudrait-il admettre que cet objet aurait la même identité que nous ? La thèse dite de la « continuité psychologique », ou mémorielle, se heurte ainsi aux mêmes difficultés que celle valorisant une persistance corporelle ou matérielle. Pour le philosophe Derek Parfit notamment, ces paradoxes montrent que « l'identité » serait finalement une notion trompeuse et un faux problème : l'enjeu ne serait pas de savoir si nous resterons la même personne à l'avenir, mais de favoriser la survie de notre corps et de notre esprit – y compris, si besoin, à travers plusieurs identités. ● FABIEN TRÉCOURT

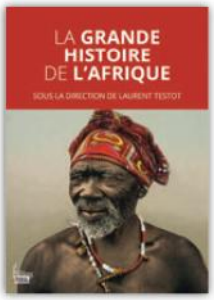
© Jamie Morrison/Unsplash

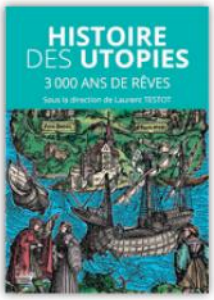
Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

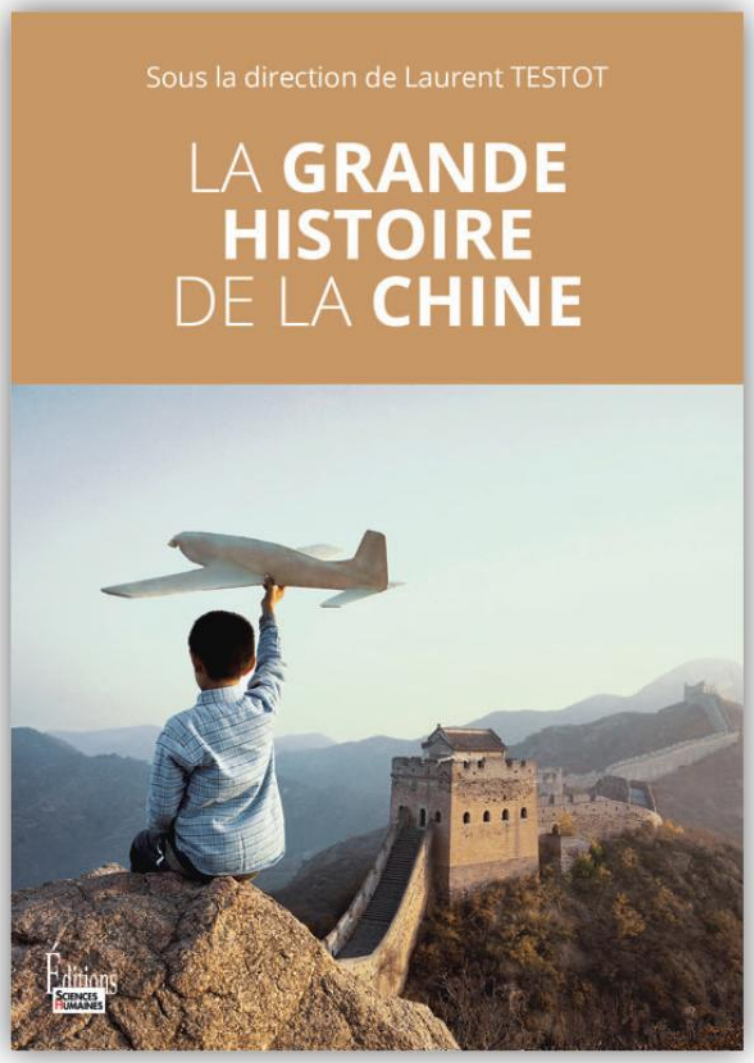
La Chine, un pays tissé de contradictions, qui a entrepris de reprendre au 21e siècle sa place de numéro 1 dans la hiérarchie mondiale.

VIENT DE PARAÎTRE





DU MÊME AUTEUR DANS LA MÊME COLLECTION



Laurent Testot
A codirigé avec Laurent Aillet *Collapsus. Changer ou disparaître ? Le vrai bilan sur notre planète* (Albin Michel, 2020) et est l'auteur de *Cataclysmes. Une histoire environnementale de l'humanité* (Payot, rééd. Poche 2018).

Avec les contributions de
Timothy Brook, Jean-Pierre Cabestan, Vincent Capdepuy, Anne Cheng, Gladys Chicharro-Saito, Danielle Elisseeff, Vincent Goossaert, Romain Graziani, Jean-François Huchet, Cyrille J.-D. Javary, Maya Kandel, Béatrice L'Haridon, Éric Marié, Pierre Marsone, Rémi Mathieu, Régis Meyran, Valérie Niquet, Kenneth Pomeranz, Mary-Françoise Renard, Alain Roux, François Thierry, Jean-Michel Valantin.

Éditions Sciences Humaines

COLLECTION **BARBARA**
ISBN : 978-2-36106-902-5
408 PAGES - 20 €
EN LIBRAIRIE

COMMANDEZ CE LIVRE EN SCANNANT CE QRCODE
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM

Livres

© Andrei J Castanha/Unsplash

Axel Honneth, *Le Souverain laborieux* ; **Denis Colombi,** *Qui travaille vraiment* ; **Bertrand Badie,** *L'Art de la paix* ; **Denis Crouzet,** *Paris criminel 1572* ; **Jérémie Foa,** *Survivre. Une histoire de la guerre des religions…*

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM

Critique de la raison décoloniale
Sur une contre-révolution intellectuelle
Collectif,
L'Échappée, 2024, 256 p., 19 €

LE LIVRE DU MOIS

ÉCUEILS DÉCOLONIAUX

Qu'est-ce que le décolonialisme ? Ce concept en vogue est aussi soumis à de vives critiques. Un ouvrage collectif revient aux sources et dénonce ses errements sans tomber dans la caricature. SAMUEL LACROIX

Le terme « décolonialisme » s'invite de plus en plus dans le débat public. Ses contempteurs y voient une pensée dangereuse portée par des radicaux retournant l'antiracisme en son contraire. Qu'en est-il réellement ? C'est ce que veut établir l'ouvrage collectif *Critique de la raison décoloniale*. Conscients du caractère caricatural de beaucoup des critiques qui sont adressées à ce courant de pensée, ses auteurs, pour la plupart des chercheurs latino-américains en sciences sociales, cherchent à revenir à ses sources et à décortiquer le plus rigoureusement possible ses arguments. Ceci afin de démontrer qu'il y a bien un problème avec le décolonial, mais qu'il ne s'agirait pas de jeter le bébé avec l'eau du bain.

AU-DELÀ DU POSTCOLONIAL

Dans les années 1980, on parlait davantage de postcolonial que de décolonial. À l'instar de penseurs comme le Palestino-Américain Edward Saïd ou l'Indienne Gayatri Chakravorty Spivak, les postcoloniaux analysaient l'héritage de la colonisation et ses effets persistants dans un monde où les luttes de libération nationale avaient triomphé. Dans les années 1990, les décoloniaux cherchent à aller plus loin en établissant que l'ensemble de la modernité, dont on a tant vanté le potentiel émancipateur, est en réalité d'essence coloniale. C'est sur cette base que se monte, en 1998, le collectif de pensée Modernité/Colonialité. Autour de chercheurs latino-américains comme le sémiologue argentin Walter Mignolo, le sociologue portoricain Ramón Grosfoguel, le philosophe argentin Enrique Dussel ou encore le sociologue péruvien Aníbal Quijano, le collectif porte l'idée que la domination occidentale sur les autres parties du monde s'est exercée et continue de s'exercer par le biais d'une imposition, de la rationalité technoscientifique, création moderne par excellence. Face à elle, il conviendrait de réhabiliter les visions du monde et les formes de savoir des peuples indigènes, d'aller chercher dans les mythes, folklores, religions et autres « *cosmovisions* » de quoi s'opposer à cette « *épistémè* » dominante, condition nécessaire à la libération réelle – et non plus seulement formelle – des groupes subalternes. Ces penseurs, peu connus en France, ont influencé les Indigènes de la République.

L'HISTOIRE, TERRAIN DE LUTTE

Le décolonialisme fait démarrer l'histoire moderne (voire l'histoire tout court) en 1492, avec l'idée que c'est en conquérant l'Amérique que les élites européennes inventent à la fois le racisme et le capitalisme. Chercheuse argentine en sciences sociales, Andrea Barriga, par ailleurs ancienne militante décoloniale, critique ce geste chez Aníbal Quijano : « *D'un point de vue historique, cette importance est indéniable. Le problème vient plutôt de la centralité exclusive que donne l'auteur, non seulement à la découverte de l'Amérique par les Européens, mais aux conséquences qui, selon lui, en découlent.* » C'est bien simple, à lire Quijano, « *tout est né avec l'Amérique* », la « race » au premier rang, elle qui n'a pourtant été forgée, sur le plan biologique, qu'au 18e siècle. Faire du colonialisme le trait spécifique de la modernité est hasardeux, note le philosophe hispano-chilien Rodrigo Castro Orellana, puisque « *l'expansion de l'Empire romain aux 1er et 2e siècles av. J.-C., celle des Vikings aux 9e et 11e siècles, ou encore celle de l'islam au 13e siècle, montrent bien que depuis des millénaires, l'homme est un animal colonisateur* » – sans compter que les Aztèques et les Incas s'y livraient également en Amérique du Sud avant l'arrivée des Européens. Chercheur en études latino-américaines à Mexico, Daniel Inclán parle ainsi d'une « *instrumentalisation de l'histoire qui cherche à la revisiter après en*

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM

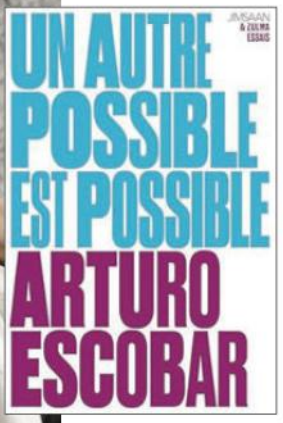
avoir proposé une approche réductrice». Pour des auteurs qui prétendent rompre avec la modernité occidentale, les décoloniaux reproduisent une des tares de l'historiographie moderne: son fond positiviste et téléologique, l'idée que les choses n'auraient pas pu être autrement qu'elles sont, avec notamment cette vision d'une Europe monolithique «*capitaliste et conquérante par nature*».

L'ARROSEUR ARROSÉ ?

Les auteurs décoloniaux en arrivent finalement à rien moins qu'un eurocentrisme inversé: un «*latino-américanocentrisme*». Andrea Barriga en veut pour preuve la volonté d'un auteur comme Aníbal Quijano de faire de l'Amérique non seulement le foyer de naissance du monde moderne, mais aussi la zone géographique qui aurait le plus souffert de la colonisation: «*En Afrique,* écrit-il, *la destruction culturelle a été sans aucun doute beaucoup plus intense qu'en Asie, mais moins qu'en Amérique.*» En quantifiant ainsi un processus social, le sociologue fait sienne la rationalité calculatoire qu'il pourfend pourtant. Enrique Dussel fait de même lorsqu'il cherche à établir que l'imprimerie ou le papier-monnaie ont pu être inventés hors d'Europe, afin de relativiser la «*grandeur*» de ce continent pour mieux valoriser celle des autres centres. Walter Mignolo, enfin, lorsqu'il insiste sur le «*corps d'énonciation*» du locuteur, qui à ses yeux possède une plus grande légitimité s'il parle «*depuis la blessure coloniale*» (comprendre: s'il est autochtone) que s'il se contente d'essayer d'adopter le point de vue des subalternes, utilise «*la classification ethnoraciale qu'il a pourtant dénoncée en tant que caractéristique de la modernité*» (Castro-Orellana). Globalement, alors qu'ils ne les étudient pas de près et n'apprennent pas leurs langues, ces auteurs fétichisent les autochtones. C'est contre ce risque de glissement essentialiste, ce confusionnisme et ces retournements paradoxaux de domination (jusque dans l'utilisation massive d'un jargon intimidant) que mettent en garde les auteurs de *Critique de la raison décoloniale* qui, comme Pierre Gaussens et Gaya Makaran, en appellent à revenir à l'antiracisme réellement universaliste et anticapitaliste d'un Frantz Fanon ou du mouvement zapatiste. Ceci afin de promouvoir un anticolonialisme, toujours bien d'actualité, qui ne se trompe ni d'objet ni de méthode. ●

© Thomas Koehler/Photothek via Getty Images

Pour des transitions locales

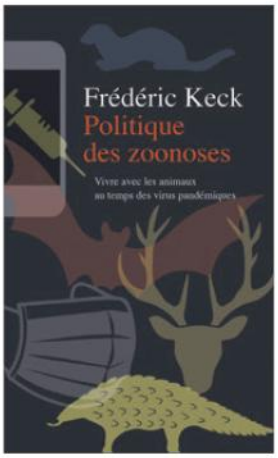


Un autre possible est possible
Arturo Escobar,
Jimsaan & Zulma,
2024,
368 p., 22,50 €

Dans ce recueil d'essais, l'anthropologue colombien Arturo Escobar s'emploie à souligner la vitalité de la pensée décoloniale et des perspectives d'avenir qu'elle ouvre. Tenant pour acquise la faillite de la modernité, destructrice des modes de vie traditionnels tout comme de la planète, il endosse les alternatives avancées non seulement par certaines communautés ethniques de son pays, mais partagées (en partie) par d'autres mouvements dans le monde: autonomie locale, communalité, absence de domination raciale, harmonie avec la nature, sacralité du territoire, pluralisme des savoirs, restauration de principes ancestraux, spiritualité. On les résume parfois à des mots d'ordre: «*Buen vivir*» en Amérique latine, «*Ubuntu*» en Afrique. Il prend ses distances avec les gauches révolutionnaires, et plaide pour des formes de transitions aussi locales, donc diverses, que sa pensée est, elle, globale, conceptuelle et idéaliste. Un cocktail qui n'échappera sans doute pas aux critiques qui s'expriment ci-dessus. ● NICOLAS JOURNET

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM

© Dora Zett/Adobe Stock



Politique des zoonoses. Vivre avec les animaux au temps des virus pandémiques
Frédéric Keck, La Découverte, 2024, 248 p., 23 €.

ANTHROPOLOGIE

DES POULETS lanceurs d'alerte

La question animale fait aujourd'hui l'objet d'importantes discussions, aussi bien en place publique que dans les colloques universitaires. Notre rapport éthique à l'animal a sensiblement évolué. Il est devenu commun de plaider pour une meilleure entente avec les animaux. Mais qu'en est-il quand ceux-là sont porteurs de « zoonoses », c'est-à-dire de maladies infectieuses transmissibles aux humains ? Face aux risques pandémiques des zoonoses, comment nos sociétés s'organisent-elles et comment se modifient-elles ? Depuis près d'une quinzaine d'années, le chercheur Frédéric Keck s'est emparé de cette question aux frontières de la philosophie et de l'anthropologie. Son dernier ouvrage, *Politique des zoonoses*, dresse un diagnostic critique de la situation et ouvre des perspectives nouvelles sur les manières de « *vivre avec les animaux au temps des virus pandémiques* ».

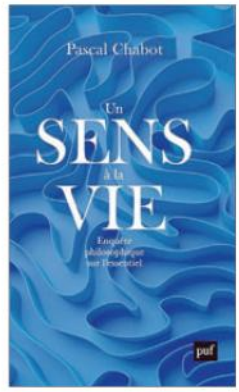
Frédéric Keck commence par une mise à jour de la notion de « biopolitique ». Forgé par Michel Foucault, le concept a trait au pouvoir de « *faire vivre et laisser mourir* ». L'enjeu critique de l'essai de Frédéric Keck est double : d'un côté, il s'agit de savoir s'il est possible de « *construire une relation libre* » avec des objets techniques (masques, vaccins) qui ont été, pendant la pandémie de covid-19, imposés de façon autoritaire au nom de la vie ; de l'autre, il s'agit de savoir « *comment interagir avec un virus* » qui menace nos vies, « *autrement qu'en le traitant comme un ennemi à éradiquer* ». À partir d'observations au sein d'élevages, de marchés et de laboratoires, Frédéric Keck voit dans les « *sentinelles des pandémies* » un modèle de relation entre humains et animaux. Ces sentinelles animales (poulets, furets et canards sauvages par exemple) se situent à la frontière du sauvage et du domestique, et peuvent émettre un signal d'alerte de zoonose, lisible par qui sait y prêter attention. Pour cette raison, elles participent à l'invention d'une nouvelle forme de vie en commun, solidaire et plus juste, entre humains et non-humains. ● **LÉO FABIUS**

PHILOSOPHIE

Comment vivre avec son surconscient

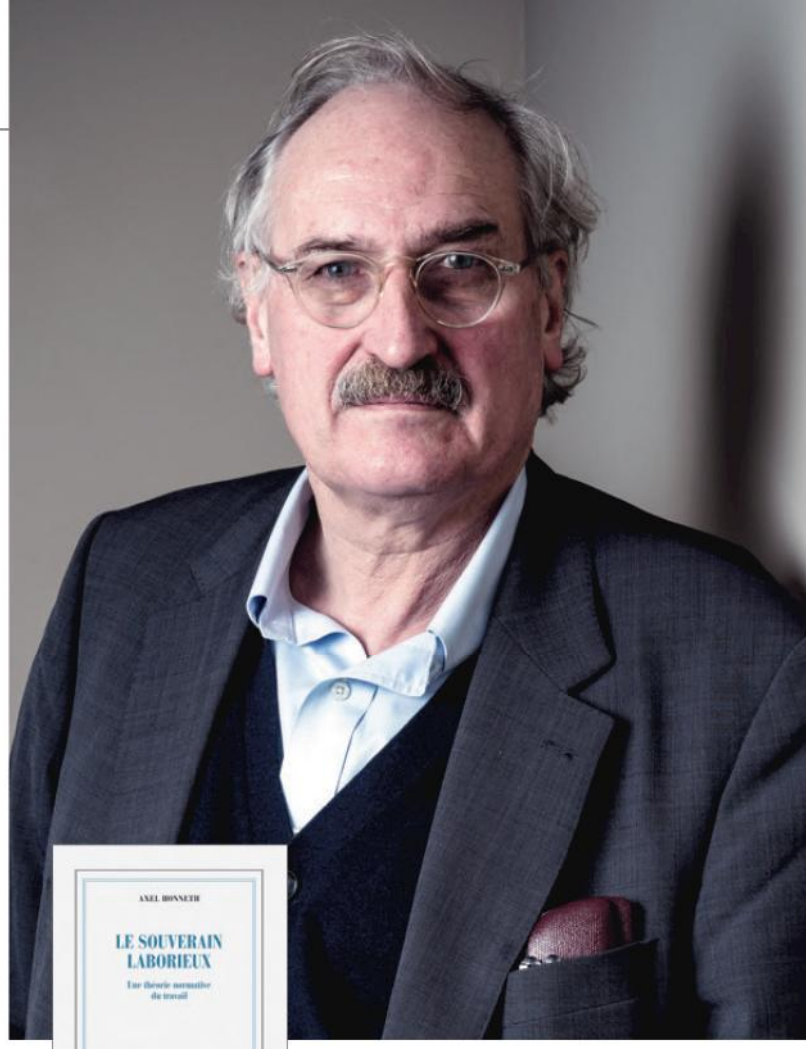
Après plusieurs essais remarqués (dont *Global Burn Out*, 2013), Pascal Chabot se penche sur un des problèmes majeurs de nos contemporains, celui du sens. On sait en effet quelle déploration accompagne le constat de la perte du sens, aussi bien dans le travail que plus généralement dans l'existence. Le sens serait-il une espèce d'objet qu'on aurait malencontreusement égaré et sur lequel il suffirait de remettre la main pour voir sa vie se transformer ? Les choses ne sont pas si simples et la polysémie du mot « sens » ne fait qu'ajouter aux interrogations. Le sens est à la fois ce qui relève des sensations (les cinq sens), de l'orientation (le désirable ou l'indésirable) et de la signification (la compréhension). Même si ce dernier aspect l'intéresse au premier chef, Pascal Chabot invite à ne négliger aucune des acceptions du sens. Sentir et aller dans le bon sens autant que comprendre, donc.

Pour autant, nous ne sommes pas au bout de nos peines, puisque, pointant ce qui nous éloigne de nous-mêmes, ajoutant aux psychoses et névroses, l'auteur introduit le terme « digitose », c'est-à-dire cette affection que le digital produit en nous. La sollicitation permanente des moyens électroniques génère un conflit entre la conscience et ce « surconscient » qu'est devenu le numérique. Cette instance, à laquelle nous sommes reliés et par laquelle nous découvrons, apprenons, rencontrons et imaginons désormais, s'interpose dans la formation du sens. À l'inconscient (le « ça ») s'ajoute le surconscient (le « là »), et les données que nous lui fournissons lui permet de nous connaître bien plus que nous le supposons. À cela s'ajoute, selon l'auteur, une perte du sens commun survenue en deux temps : la fin des grands récits (Dieu, le progrès, la révolution) et la parcellisation en communautés par le biais des réseaux sociaux. Cette fragmentation produit une forme d'individualisme qui laisse chacun fort démuni dans un monde en évolution permanente. Cette affirmation de l'individu particulier l'éloigne du singulier universel qui seul pourrait conférer du sens à nos existences. En somme, plutôt que de s'interroger sur ce qui nous distinguerait, sans doute faudrait-il voir ce qui nous rassemble autour d'un sens partagé. ● **N. J.**



Un sens à la vie. Enquête philosophique sur l'essentiel
Pascal Chabot, PUF, 2024, 208 p., 17 €.

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM



PHILOSOPHIE

La démocratie à l'usine est-elle possible ?

Comment permettre une participation plus active des citoyens aux décisions qui les concernent alors que le travail occupe l'essentiel de leur vie ? En introduisant plus de démocratie dans son organisation, explique le philosophe Axel Honneth.

Le Souverain laborieux. Une théorie normative du travail
Axel Honneth, Gallimard, 2024, 288 p., 23 €.

Axel Honneth, philosophe célèbre pour sa théorie de la reconnaissance, aborde dans ce nouveau livre un thème social central, celui du travail. Il est vrai qu'on peut s'interroger sur le fait que, même en régime démocratique, la liberté et l'égalité s'arrêtent le plus souvent aux portes du monde professionnel.

On le justifie le plus souvent en arguant que le monde économique obéit d'abord à des règles d'efficacité, et que le débat d'idées n'y a pas vraiment sa place. Qui plus est, le salarié est maintenu dans un lien de subordination contractuel. Or c'est justement le point problématique pour Axel Honneth. Cette subordination pose une limite à l'exercice politique de la démocratie, à l'heure où celle-ci semble bien douter d'elle-même.

Des tentatives de penser la démocratie dans le travail ont cependant existé, qu'Axel Honneth analyse afin de pointer leurs avancées comme leurs faiblesses. C'est notamment le cas de la théorie marxiste de l'aliénation, qui entend mener vers une pleine réalisation des capacités de l'individu. C'est également celui des théories coopératives et auto-gestionnaires, expérimentées notamment sur la côte Est des États-Unis au 19e siècle. Depuis l'économie a changé, l'automatisation, la délocalisation et la financiarisation ont instauré de nouveaux modes de production. Il s'agit donc de penser le travail tel qu'il est aujourd'hui et selon ce qu'il implique sur le plan des rapports de pouvoir. Car comme le résume l'auteur : « *La possibilité et la capacité de prendre part aux pratiques de formation publique de l'opinion et de la volonté dépendent décisivement, pour les membres de la société, de leur intégration et de la manière dont ils sont intégrés dans le processus de reproduction sociale régi par la division du travail.* » Or, si durant plusieurs décennies le temps de travail a été en diminuant, on assiste aujourd'hui à une intensification de l'activité salariée. Elle résulte, d'une part, de l'apparition d'une couche de travailleurs pauvres qui doivent combiner plusieurs activités pour avoir des revenus suffisants. À cela s'ajoute l'effacement de la frontière entre vie professionnelle et vie privée, le numérique jouant ici un rôle fondamental puisqu'on peut travailler partout et tout le temps.

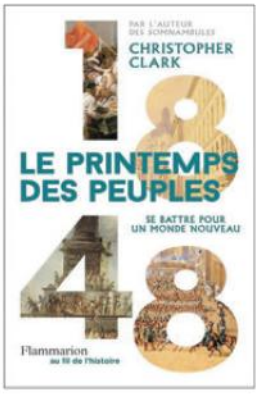
Si, dans ces conditions, l'individu travailleur et l'individu citoyen doivent connaître le même processus de renforcement de leur engagement, ce ne peut se faire sans une participation et une coopération réelle des salariés. Ces capacités doivent être entretenues par une diversification des tâches pour les emplois les moins valorisés et un entraînement à s'exprimer et s'affirmer dans les discussions. C'est donc bien à une forme de cogestion qu'appelle Axel Honneth. Ce qui suppose, on en convient, un vaste changement de système. ● THIERRY JOBARD

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM

HISTOIRE

Cent-vingt ans *avant 68*

Au printemps 1848, la révolution « *se propage comme un feu de forêt à travers tout le continent* ». Christopher Clark, spécialiste d'histoire européenne à Cambridge, consacre cet ouvrage fouillé au récit de cette fièvre insurrectionnelle. Les revendications des insurgés mêlent droits civiques, conditions de travail, liberté religieuse et aspirations nationales, selon des configurations propres à chaque peuple. L'auteur est conscient du caractère disparate des révolutions de 1848, aussi s'attache-t-il à décrire finement les contextes nationaux dans lesquels elles s'enracinent dans des tableaux longs mais incarnés. À première vue, les révoltes n'ont pas de lien évident entre elles. En effet, que peuvent avoir en commun l'ouvrier parisien en lutte pour sa subsistance, le paysan hongrois désireux de s'affranchir du servage et le partisan slovène de l'indépendance nationale ? Comment expliquer que des mécontentements de natures si diverses finissent par se synchroniser en 1848 ?
Au fil des pages, les ressemblances deviennent flagrantes. L'auteur met en évidence « *le lien profond, sinon direct, entre détresse sociale et bouleversements politiques* ». Les idées ayant traversé les frontières, les peuples parlent alors la même « *langue vernaculaire libérale de l'Europe* » et chérissent les mots « liberté », « constitution » et « droit de vote ».
Aucune des révolutions de 1848 ne fut préparée, toutes sont spontanées et « *chaotiques* ». Chacune est portée par plusieurs voix, sans idéologie ni groupe dominant. Christopher Clark restitue brillamment cette polyphonie en multipliant les points de vue, livrant ceux des révolutionnaires comme de leurs adversaires apeurés, et passant avec aisance du Parlement à la barricade. L'auteur dose agréablement la narration et l'analyse, faisant alterner la chronique des événements, les portraits d'acteurs historiques et l'explication de leurs idéologies. Une somme impressionnante pour comprendre en profondeur ce qui s'est joué ce printemps-là. ● **THIBAULT LE HÉGARAT**



1848, le Printemps des peuples. Se battre pour un monde nouveau
Christopher Clark, Flammarion, 2024, 816 p., 35 €.

© Frédéric Stucin/Pasco&co

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Comprendre les dynamiques de notre histoire commune. »

Éditions Sciences Humaines
COLLECTION OUVRAGES DE SYNTHÈSE
ISBN : 978-2-36106-890-5
360 PAGES - 25 €
EN LIBRAIRIE

COMMANDEZ CET OUVRAGE EN SCANNANT CE QRCODE OU SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM OU PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM

Qui travaille vraiment
Denis Colombi, Payot, 2024, 302 p., 22 €.

SOCIOLOGIE

Ces peines qui ne méritent pas salaire

Dans ce nouvel ouvrage, le sociologue et enseignant Denis Colombi renoue avec ce qu'il sait le mieux faire : tisser des liens entre des enquêtes sociologiques contemporaines tout en puisant dans les classiques, de Karl Marx à Max Weber, en passant par Everett Hughes et Howard Becker. S'appuyant sur ces voix multiples, il invite à se demander ce qui se cache vraiment derrière l'image d'Épinal de cette « *France qui se lève tôt* », souvent brandie pour illustrer la valeur travail. Il défend la thèse que le capitalisme, dans la mesure où il a fait du travail une marchandise qui s'achète et se vend, détachée du travailleur même, tend à invisibiliser le travail en tant qu'activité humaine. Si cette abstraction est consubstantielle au capitalisme, les évolutions induites par le néolibéralisme et la mondialisation ont accentué la tendance, avec la destruction des collectifs de travail, la bureaucratisation accrue des tâches, la robotisation et la digitalisation. Dans bien des situations, il est devenu presque impossible de décrire le travail en train de se faire.

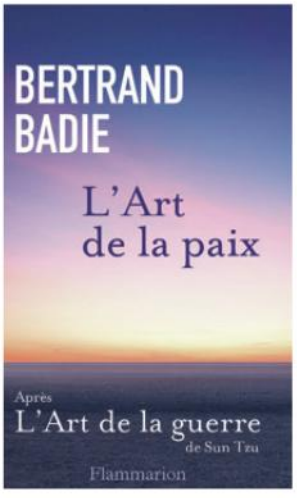
Or, quand les mots manquent, Denis Colombi nous invite à ouvrir la focale. Il faut aller chercher le travail là où l'on ne voudrait pas le voir : le travail domestique, le travail militant, le travail émotionnel, le travail du consommateur… Décrire concrètement les faits et gestes et ce que recouvre l'engagement des uns et des autres dans l'action permet de révéler la face cachée du travail productif. En conclusion, Denis Colombi nous invite non seulement à remettre le travail au cœur de nos préoccupations sociales, mais surtout à le placer au centre du débat démocratique. ● **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**

SCIENCE POLITIQUE

Pour un avenir sans guerres

Autres temps, autres idéaux. Il y a environ 2 500 ans, le général chinois Sun Tzu rédigeait son *Art de la guerre* pour aider les militaires à élaborer de meilleures stratégies et triompher de leurs ennemis. Selon Bertrand Badie, spécialiste des relations internationales et professeur émérite à Sciences Po, c'est d'un « *art de la paix* » dont nous avons le plus besoin aujourd'hui. L'époque s'éloigne, en effet, où la diplomatie mondiale pouvait se contenter de simples « traités de paix », autrement dit de transactions provisoires, plus ou moins bricolées au gré des circonstances, pour prévenir de nouveaux conflits. Dans notre monde global, complexe et interconnecté, les guerres sont plus coûteuses et moins profitables, et les menaces sont diffuses et multiples. Aussi les conditions et la nature même de la paix doivent être entièrement repensées. Cette dernière peut-elle être autre chose qu'un épisode de sécurité succédant à un conflit antérieur ? Et autre chose aussi qu'une *pax romana* ou qu'une *pax americana*, c'est-à-dire une hégémonie où le plus puissant impose sa loi au reste du monde ?

En neuf chapitres définissant les vertus nécessaires à l'établissement d'une « *paix nouvelle* », Bertrand Badie invite à développer une authentique culture de la paix en lieu et place de la « *culture première de la guerre* » dans laquelle le vieux monde s'est enfermé. Plus précisément, il s'agit de basculer d'une logique de la superpuissance à une logique fondée sur la reconnaissance et la satisfaction des besoins essentiels de tous les peuples. Un tel programme n'échappe pas à quelques poncifs quand l'auteur appelle, par exemple, à « *chercher à comprendre l'autre* », à promouvoir une éducation à la paix sous l'égide de l'Unesco et à mobiliser les valeurs de l'inclusion. Mais, selon Bertrand Badie, la paix ne saurait être profonde et durable qu'à ces conditions. Que ce soit en Ukraine, au Proche-Orient ou en Afrique, puissent tous les belligérants entendre le message ! ● **FRÉDÉRIC MANZINI**



L'Art de la paix
Bertrand Badie, Flammarion, 2024, 244 p., 21 €.

Délivré à 353101 le 12/1/2024, 6:15:41 PM

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Nos dernières publications

LE MENSUEL

N° 372 : parution 26/09/2024

N° 373 : parution 24/10/2024

N° 374 : parution 28/11/2024

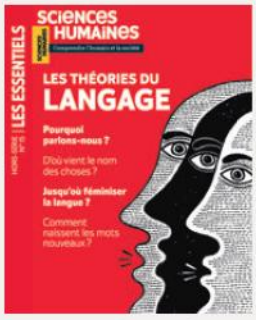
LES GRANDS DOSSIERS

GDSH74 : parution 07/03/2024

GDSH75 : parution 07/06/2024

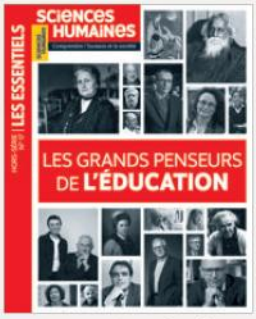
GDSH76 : parution 11/09/2024

LES ESSENTIELS



ESS15 : parution Octobre 2023

ESS16 : parution 17/04/2024



ESS17 : parution 17/10/2024

LES HORS-SÉRIES

HS30 : parution 24/07/2024

TOUTES NOS PUBLICATIONS (MAGAZINES – LIVRES)
SONT DISPONIBLES SUR COMMANDE
EN SCANNANT CE QRcode
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Délivré à 353101 le 12/2/2024, 10:48:24 AM

Paris criminel 1572
Denis Crouzet,
Les Belles Lettres,
2024, 378 p., 25 €.

Survivre. Une histoire des guerres de Religion
Jérémie Foa, Seuil,
2024, 352 p., 23 €.

© Juuljs/Adobe Stock

HISTOIRE

LES GUERRES DE RELIGION
entre petits calculs et grands massacres

Cet automne, la série *Fortune de France*, adaptée de la captivante saga du romancier Robert Merle, a replongé les téléspectateurs au temps des guerres de Religion. De 1562 à 1598, seize millions de Français se sont retrouvés poussés, comme la famille Siorac à l'écran, à négocier en permanence entre la proclamation de leur foi et la sauvegarde de leur peau. Deux spécialistes de la période reviennent sur ces quarante années, à la fois dans leur quotidienneté et dans leur paroxysme sanglant : le massacre de la Saint-Barthélémy, le 24 août 1572.

Dans *Survivre*, Jérémie Foa poursuit l'observation au microscope qui avait fait le succès de son ouvrage remarqué sur cette tuerie, *Tous ceux qui tombent* (La Découverte, 2021). Dans un style enlevé, il restitue le tissu d'interactions qui décident de la vie ou la mort à l'heure où, écrit Montaigne, « *tout homme françois* (…) *se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune* ». Se dire catholique ou protestant, s'affirmer loyal au roi ou ligueur, passe par une série de signes, d'attitudes, de mots de passe. Se dire mais aussi se faire passer : la période transforme les Français en Ulysse aux mille ruses, experts en camouflages, en contrefaçon d'accents, en cachette. Même les lieux affichent ou dissimulent une identité. Laisser sa fenêtre ouverte sur le fumet d'une viande un vendredi clame une foi protestante ; la maintenir fermée signe un désir de maintenir la religion dans la sphère privée.

« *Et Dieu dans tout ça ?* », s'interroge Jérémie Foa face à ces récits où l'homme semble « *livré à lui-même* ». Ces questions de transcendance et de prédestination, on les trouve explorées, avec une érudition extrême, dans l'ouvrage consacré à la Saint-Barthélémy par Denis Crouzet, *Paris criminel 1572*. De cette nuit où, pour reprendre les mots du roi Charles IX, « *ung très-grand nombre de ceulx de la nouvelle religion ont esté massacrez et taillez en pièces* », il s'attarde sur deux mystères. L'engrenage de la tuerie, d'abord. Loin de l'avoir préméditée, le roi et sa mère Catherine de Médicis auraient en quelque sorte été piégés par une mystérieuse tentative d'assassinat sur le chef de guerre protestant Coligny, qui aurait ouvert dans leur rêve réconciliateur une faille faite de rumeurs, de complots et de rêves de vengeance. Ils se seraient alors résignés, paradoxalement par « *désir de paix et d'humanité* », à une liquidation des chefs protestants que les ultras du camp catholique auraient été forcés d'assumer. Puis, confrontés à l'extension imprévue du massacre à tous les protestants, en auraient endossé la responsabilité sans l'éclairer, multipliant à l'inverse les récits contradictoires : entretenir le mystère, c'était rester « *un souverain de l'énigme, un prince dont la forme du pouvoir est l'énigme* ».

Le deuxième mystère, justement, est l'ampleur de la tuerie, dont le livre rehausse au passage le bilan jusqu'à quatre ou cinq mille morts à Paris. Dans *Tous ceux qui tombent*, Jérémie Foa dressait l'hypothèse d'un « *massacre de proximité* », œuvre d'un nombre de tueurs plus restreint qu'imaginé, qui connaissaient, et jalousaient parfois, leurs victimes. Dans une critique serrée des travaux de « *haute tenue* » de son confrère, Denis Crouzet insiste à l'inverse sur le rôle d'un peuple de Paris pris dans une épiphanie meurtrière. Face à ceux qui tombent, on trouve, cette nuit-là, ceux qui tuent mais aussi ceux qui mutilent, frappent, huent ou contemplent, préfiguration des « *foules criminelles des pogroms monstrueux des 20e et 21e siècles* ». ● JEAN-MARIE POTTIER

Délivré à 353101 le 12/2/2024, 10:48:24 AM

HISTOIRE

Voir, sentir et entendre le passé

Introduction à l'histoire des sensibilités
Christophe Granger et Sarah Rey, La Découverte, coll. « Repères », 2024, 128 p., 11 €.

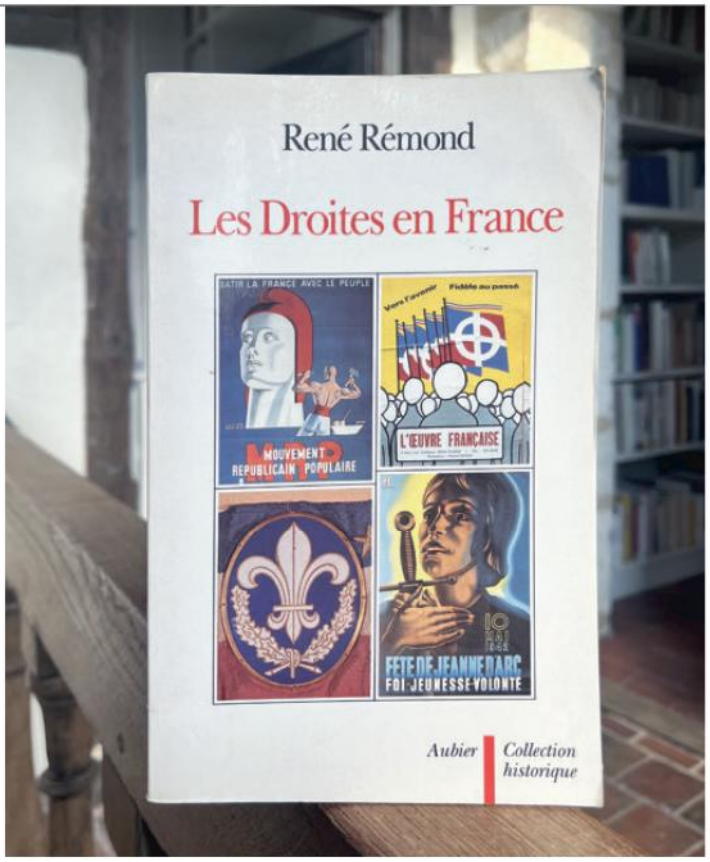
En plein essor depuis une vingtaine d'années, l'histoire des sensibilités peine pourtant à se faire respecter dans les hautes sphères académiques. Certains la qualifient encore de « *peu scientifique* », alors qu'elle a acquis des méthodes et obtenu des résultats tout à fait respectables. Christophe Granger et Sarah Rey, notoires représentants de cette école, ont pris la plume pour « *souligner l'historicité des manières de sentir et de ressentir, montrer qu'elles sont incorporées à des contextes, à des groupes ou à des sociétés bien particulières et qu'elles changent avec le temps* ». Ils rappellent la généalogie de cette « *histoire sans nom* », puis que tous les sens ont une histoire, ce qui semble évident pour l'odorat (rapport aux bains épisodiques de nos ancêtres), mais est aussi vrai pour l'audition, la vue, le toucher. Il ne s'agit pas d'en faire l'inventaire, « *une histoire de la vue n'est rien si elle ne se double pas d'une histoire des manières dont on regardait* », il faut aussi dégager « *les mécanismes de construction du monde social en tant qu'ils mobilisent les sens* ».
À partir de là, deux orientations sont possibles : « *Peut-on considérer que les émotions passées permettent de décrire l'évolution des sociétés (adoucissement des mœurs, etc.) ? Ou vaut-il mieux renoncer à la perspective évolutionniste et préférer saisir les sensibilités pour ce qu'elles permettent de savoir des groupes sociaux qu'elles soudent ?* » Selon les auteurs, les deux approches sont fécondes, et ils citent de nombreux travaux que le lecteur aura plaisir à découvrir. Les historiens relèvent deux reproches majeurs. D'abord, le soupçon de forcer les données à partir de traces éparses. Pour éviter l'écueil, ils recommandent de « (creuser une source) *bien précise et* (comprendre) *l'usage qu'elle fait du sensible* », comme lorsque deux voisins s'affrontent en 1903 pour une affaire d'odeurs. C'est l'occasion d'établir un lien entre les sensibilités olfactives, les relations sociales et les institutions. L'autre reproche, c'est de « *faire du Michelet* ». Le soupçon de littérature, condamnation à mort académique autrefois, vous rejetait dans la catégorie méprisée des Alain Decaux ou Max Gallo. Mais il a perdu aujourd'hui de sa légitimité : l'essentiel n'est-il pas de faire passer le message ? Car l'histoire des sensibilités est porteuse d'une leçon : « *Elle a justement pour objet de rendre raison des mécanismes sociaux qui soutiennent la fabrique des émotions* (et) *fait du savoir sur le sensible un bon antidote à l'emprise des passions.* » Avouons que nous en avons besoin. ● ROMAIN PIGEAUD

Délivré à 353101 le 12/2/2024, 10:48:24 AM

Un classique des sciences humaines

HISTOIRE

René Rémond,
Les Droites en France,
1954 (4e éd., Aubier, 1982, 544 p., 20 €)



© Coll. personnelle

Généalogie d'une droite plurielle

Emmanuel Macron est-il orléaniste ? Éric Zemmour descend-il des légitimistes ? Le Rassemblement national peut-il se revendiquer bonapartiste ? Quand ils soulèvent ces questions, les commentateurs font référence à ce que l'historien Michel Winock a un jour désigné comme « *un des quelques livres de base de notre culture politique* » : *Les Droites en France* de René Rémond (1918-2007). Publié en 1954 sous le titre *La Droite en France de 1815 à nos jours : continuité et diversité d'une tradition politique*, l'ouvrage s'est ensuite forgé un statut de classique au gré de rééditions qui lui ont fourni son titre définitif.

Le projet initial de son auteur, celui d'une généalogie culturelle de la droite, se situait pourtant « *à contre-courant* », à tel point qu'il n'avait même pas songé à en faire son sujet de thèse. Au début des années 1950, la droite émerge tout juste du discrédit dans lequel l'a plongée Vichy. Au sein du monde de la recherche, le marxisme voit dans l'idéologie un simple reflet des rapports de force capitalistes quand l'École des annales accorde la priorité aux phénomènes sociaux. Le jeune agrégé se donne cependant l'ambition d'inventorier les droites à partir de leur idéologie. « *Les* » car leur nombre, écrit-il, « *n'est pas le duel – moins encore le singulier : c'est le pluriel* ». Parfois coalisées, parfois opposées, trois forces apparaissent tour à tour, pour autant de régimes triomphants puis déchus.

La première, la droite légitimiste, naît de la Restauration (1814-1830) : ses soutiens, parfois littéralement plus royalistes que le roi, souhaitent effacer l'œuvre de la Révolution française. La seconde, la droite orléaniste, tire son nom de la maison d'Orléans, qui accède au trône avec le roi Louis-Philippe (1830-1848) : attachée à la monarchie constitutionnelle, elle se campe en juste milieu, libérale économiquement et conservatrice (mais pas réactionnaire) socialement. La troisième, la droite bonapartiste, ressuscite Napoléon Ier sous les traits de son neveu, le président puis empereur Louis-Napoléon Bonaparte (1848-1870) : elle se fonde sur l'autorité de l'homme providentiel, régulièrement retrempée, dans un pays passé au suffrage universel masculin, par l'outil du plébiscite.

Jusqu'à la fin de sa vie, René Rémond a revendiqué la pérennité de ces trois courants. Les espoirs de restauration monarchique ou impériale se sont éteints, la France s'est industrialisée puis tertiarisée, les partis de masse sont apparus mais les trois droites ont subsisté : les conflits entre le général de Gaulle et Valéry Giscard d'Estaing, puis entre Jacques Chirac et Édouard Balladur, réactivaient ainsi celui entre bonapartisme et orléanisme. Face à ce tableau, le débat a porté sur les détails mais aussi sur le hors-champ : ne manquait-il pas une autre droite, d'essence fasciste ? Pour l'historien israélien Zeev Sternhell (1935-2020), la réponse est oui : une « droite révolutionnaire » apparue à la fin du 19e siècle, à l'époque du boulangisme et de l'affaire Dreyfus, aurait inspiré les fascismes étrangers. René Rémond, lui, voyait dans cette droite nationaliste un mélange des droites contre-révolutionnaire et bonapartiste, et n'attribuait le qualificatif de « fasciste » qu'aux tout derniers mois du régime de Vichy. Confronté ensuite à l'émergence du Front national, il s'interrogeait dans un de ses derniers ouvrages, *Les Droites aujourd'hui* (2005), sur l'épithète, autre que « nationaliste » ou « populiste », à lui appliquer. Un débat qui, comme son livre, demeure vivant aujourd'hui. ● JEAN-MARIE POTTIER

Délivré à 353101 le 12/2/2024, 10:48:24 AM

Littérature

ROMAN

CET EXOTIQUE OBJET DU DÉSIR

Métissage, races : *Le bleu n'abîme pas* fait exploser ces mythes tenaces de la France postcoloniale.

Âgée d'une vingtaine d'années, Luna danse en boîte de nuit quand elle croise un regard inconnu, « *un regard qui touchait trop avec les yeux* ». Un piège se met en place, point de départ du premier roman d'Anouk Schavelzon. Car Luna retrouve bientôt au fumoir le regard « *trop chargé* », puis « *la bouche qui se prépare à s'ouvrir, qui ne veut résolument pas se taire* ». Dans cet ouvrage dont on devine le caractère autobiographique, de courts chapitres évoquent, comme autant de flashes, ce moment traumatique ; ils alternent avec des tranches de vie qui peuvent y être, d'une façon ou d'une autre, rattachées.

L'homme s'approche, dans la foule il se presse contre le corps de la jeune femme et la questionne : « *Tu viens d'où ?* » Bientôt l'homme aux questions fouineuses fournit la clé du récit : « *Vous m'excitez tellement. Les métisses.* » Le mot est lâché, il ne reviendra plus dans le reste du livre ; car, le lecteur le comprendra, ce terme assigne la personne qu'il désigne à un statut d'objet exotique. En l'occurrence, il semble que l'assignation fonctionne comme une autorisation que se délivre à lui-même l'homme, qui entend jouir du corps de la jeune femme sans se soucier de son désir à elle. Au fumoir, Luna aimerait se soustraire à son regard exotisant comme elle aimerait fuir ses mains insistantes, mais, comme frappée d'un sortilège, elle ne peut s'y résoudre. Aussi s'y soumet-elle avec « *rage* » : « *Oh mon tout Blanc, oui vite* », murmure Luna, collée à son harceleur dans la foule indifférente.

Énigmatique et perturbant, l'événement sert de déclencheur : « *Quelque chose s'est cassé* », écrit Anouk Schavelzon, mais quelque chose d'autre s'est débloqué, car la scène du fumoir permet au flux des souvenirs de surgir et de s'ordonner en un récit à la deuxième personne du singulier – une forme qui suggère l'intimité sans exclure la distance lucide. *Le bleu n'abîme pas* est hanté par la question mille fois posée : « *Tu viens d'où ?* » Sans cesse dévisagée pour ses traits jugés ambigus, la narratrice se remémore ses aïeux de France, de Roumanie, d'Algérie et du Niger. Surtout, elle trace à l'échelle de sa jeune vie une généalogie de cette obsession de l'origine qui est l'autre face du racisme. Née dans le 12e arrondissement de Paris, Luna n'a d'abord pas compris pourquoi sa mère se disait « *noire* » et son père « *blanc* » alors qu'ils étaient respectivement, à ses yeux d'enfant adepte du coloriage, « *marron clair* » et « *beige rosé* ». Avec son teint clair, ses cheveux châtains bouclés et ses yeux bleus, Luna, d'abord scolarisée dans son quartier populaire pluriethnique, n'a été confrontée à la question de l'origine qu'à partir de son entrée dans un collège plus bourgeois du Marais. Surtout, à 16 ans, une fois guérie d'une scoliose, la jeune fille brusquement épanouie constate l'effet produit par son « *corps métamorphosé* » : sexualisé en même temps qu'exotisé,

© Jose Luis Pelaez Inc/Getty Images

« *dans les yeux d'étrangers, il a commencé à venir d'ailleurs* », « *presque du jour au lendemain, il n'a plus pu venir du douzième arrondissement* ». Ainsi la littérature parvient-elle à mettre en évidence ce que la sociologue Solène Brun appelle « *le caractère routinier de la catégorisation raciale* » de la part de personnes se croyant exemptes de tout racisme au motif qu'elles n'accorderaient pas de crédit à l'idée de races humaines. ●

ÈVE CHARRIN

Le bleu n'abîme pas
Anouk Schavelzon, Seuil, 2024, 240 p., 19,50 €.

Délivré à 353101 le 12/2/2024, 10:48:24 AM

Culture

NOTRE SÉLECTION mensuelle d'œuvres **culturelles et documentaires**

DOCUMENTAIRE

HOMMAGE AU SURRÉALISME

À l'occasion des cent ans du *Manifeste du surréalisme* d'André Breton, un podcast en quatre épisodes interroge le mouvement et son héritage. La série l'éclaire à travers différents prismes : le contexte du traumatisme de la Première Guerre mondiale, les liens du surréalisme avec le communisme et le situationnisme, mais aussi la place de l'amour et des femmes dans le mouvement, avant d'interroger son héritage aujourd'hui. Ce qui fait dire au romancier et essayiste Philippe Forest que « *le surréalisme est non seulement une avant-garde, mais c'est l'avant-garde par excellence* ».

● CATHERINE HALPERN

« Le Manifeste du surréalisme a 100 ans », dans *Avec philosophie*, 4 épisodes de 58 mn, France Culture.
Exposition « Surréalisme », au Centre Pompidou jusqu'au 13 janvier 2025.

© Stefano Bianchetti/Corbis/Getty Image

© RMN-Grand Palais (Palais des Beaux-Arts, Lille) Stephane Marechalle/Presse

EXPOSITION

UN MONDE DE FOUS

Une passionnante exposition du musée du Louvre revient sur les figures du fou qui hantent l'art et la culture occidentales à partir du 13e siècle. Le fou est d'abord l'insensé, celui qui refuse Dieu. Mais peu à peu, la folie prend des formes profanes. Au 13e siècle, elle est souvent liée à l'amour dont elle donne à voir la démesure jusqu'à l'absurdité comme l'incarne la figure d'Aristote chevauché par Phyllis, la maîtresse d'Alexandre. Manuscrits, sculptures, toiles ou objets du quotidien montrent la prolifération inquiétante ou drôlatique des fous. Deux livres en particulier donnent une place centrale au fou, *La Nef des fous* de Sébastien Brant (en 1494) et *Éloge de la folie* d'Érasme (1511), et dénoncent les travers humains. Le fou adopte peu à peu son costume clairement identifiable, avec son habit aux couleurs criardes, ses grelots, sa crête de coq ou ses oreilles d'âne. À partir du 14e siècle, le fou s'impose à la cour pour divertir princes et rois, qu'il soit « fou naturel », autrement dit simple d'esprit, ou « fou artificiel » doté à l'inverse de beaucoup d'esprit. Si l'âge classique voit son recul, la période romantique réinvestit la folie, soit à travers des personnages romanesques ou picturaux, tel Quasimodo dans *Notre-Dame de Paris*, soit pour figurer les affres créatrices de l'artiste. ● C.H.

Exposition **« Figures du fou. Du Moyen Âge aux Romantiques »**, Jusqu'au 3 février 2025, musée du Louvre (Paris).

Délivré à 353101 le 12/2/2024, 10:48:24 AM

© Ville de Grenoble/Musée de Grenoble – J.L. Lacroix

©Passage du désir

EXPOSITION

EN TOUTE INTIMITÉ

Présentée dans la grande nef du musée des Arts décoratifs, l'exposition « L'intime » s'empare d'une notion qui émerge au 18e siècle et ne cesse de se transformer jusqu'à aujourd'hui. Chronologique, le parcours mêle pour la partie ancienne tableaux, mobilier et objets divers, flacons de parfum, pots à pommade, bidets ou bourdalous en faïence. Des thématiques se dégagent comme le féminin, la chambre, la toilette ou la sexualité où les sextoys répondent aux éditions anciennes de livres licencieux. Une très belle sélection de peintures est à admirer au fil des salles avec des œuvres de Boucher, Fragonard, Degas, Bonnard, Vuillard, Magritte ou Delvaux. L'espace central déploie d'imposantes pièces de mobilier, lit clos ancien ou lit cabane contemporain, fauteuil cocon ou canapé conviant une famille tout entière. Plus faible, la dernière partie de l'exposition tente en conclusion de cerner la délicate question de l'intime à l'heure de la vidéosurveillance et des réseaux sociaux. ● **VÉRONIQUE BOURUET-AUBERTOT**

Exposition **« L'intime, de la chambre aux réseaux sociaux »**
Jusqu'au 30 mars 2025, musée des Arts décoratifs, Paris.

MOOC

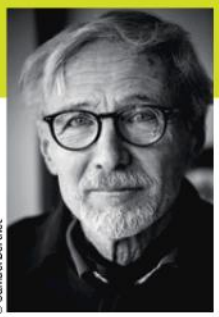
CARTHAGE À TRAVERS LES ÂGES

« *Carthago delenda est* », autrement dit « *Il faut détruire Carthage !* », a été le mot d'ordre de l'Empire romain. Il faut sauver Carthage plaide à l'inverse ce Mooc qui revient sur la fascinante histoire de cette ville fondée par les Phéniciens en 814 av. J.-C. Carthage devient une puissance maritime immense avec en particulier son port, mais aussi ses comptoirs et ses routes commerciales qui menacent Rome à laquelle elle s'oppose durant les trois guerres puniques. En 146 av. J.-C., la cité est détruite, mise à sac et incendiée par les Romains. Terre maudite, le Sénat interdit de fouler son sol. Elle reprend pourtant vie grâce à Auguste avec la création d'une nouvelle Carthage qui prospère avant de décliner à partir du milieu du deuxième siècle de notre ère. Les invasions se succèdent et conduisent peu à peu au démantèlement de la ville. Restent néanmoins aujourd'hui encore à Tunis quelques ruines de l'antique Carthage qui témoignent de son glorieux passé. ● **C.H.**

Mooc ***Carthage***, Fondation Orange,
disponible sur https://mooc-culturels.fondationorange.com

© Carthage: Rogers Fund, 1965/The MET New-York

Délivré à 353101 le 12/2/2024, 10:48:24 AM


© Samuel Berthet

LA QUESTION QUI FÂCHE

LA CHRONIQUE

de **Nicolas Journet**

LE SPORT PEUT-IL ÊTRE non binaire ?

Le 3 août dernier, en plein milieu des Jeux olympiques, le président du CIO Thomas Bach eut à se fendre d'une conférence de presse dont il se serait bien passé. Objet principal : stopper la rumeur publique et confirmer l'appartenance au genre féminin de la boxeuse algérienne (et future médaillée d'or) Imane Khelif. Pour ce faire, le chef des JO en appela à la biomédecine, ou plutôt à ses apories : ni un dosage particulier d'hormones ni un caryotype XY ne permettaient de contester le genre déclaré par l'athlète aux muscles saillants qui, par ailleurs, était née femme, n'avait jamais combattu en tant qu'homme et possédait un passeport conforme à son prénom. Ce disant, Thomas Bach ne put éviter la bordée d'injures et de sarcasmes qui l'attendait sur X (ex-Twitter). On n'échappe pas si facilement à la « guerre culturelle » qui sévit depuis plusieurs années dans le champ miné des identités de genre et de leurs alternatives non binaires. Pour le dire vite, elle oppose les partisans de la liberté de choisir son genre à ceux pour qui la nature dicte encore l'ordre sexué des corps. Or, si dans une société ouverte, où la mixité des rôles et des places est encouragée sinon réalisée, l'ambiguïté et l'instabilité de genre ne devraient pas se heurter à de graves obstacles, il n'en va pas de même en sport.

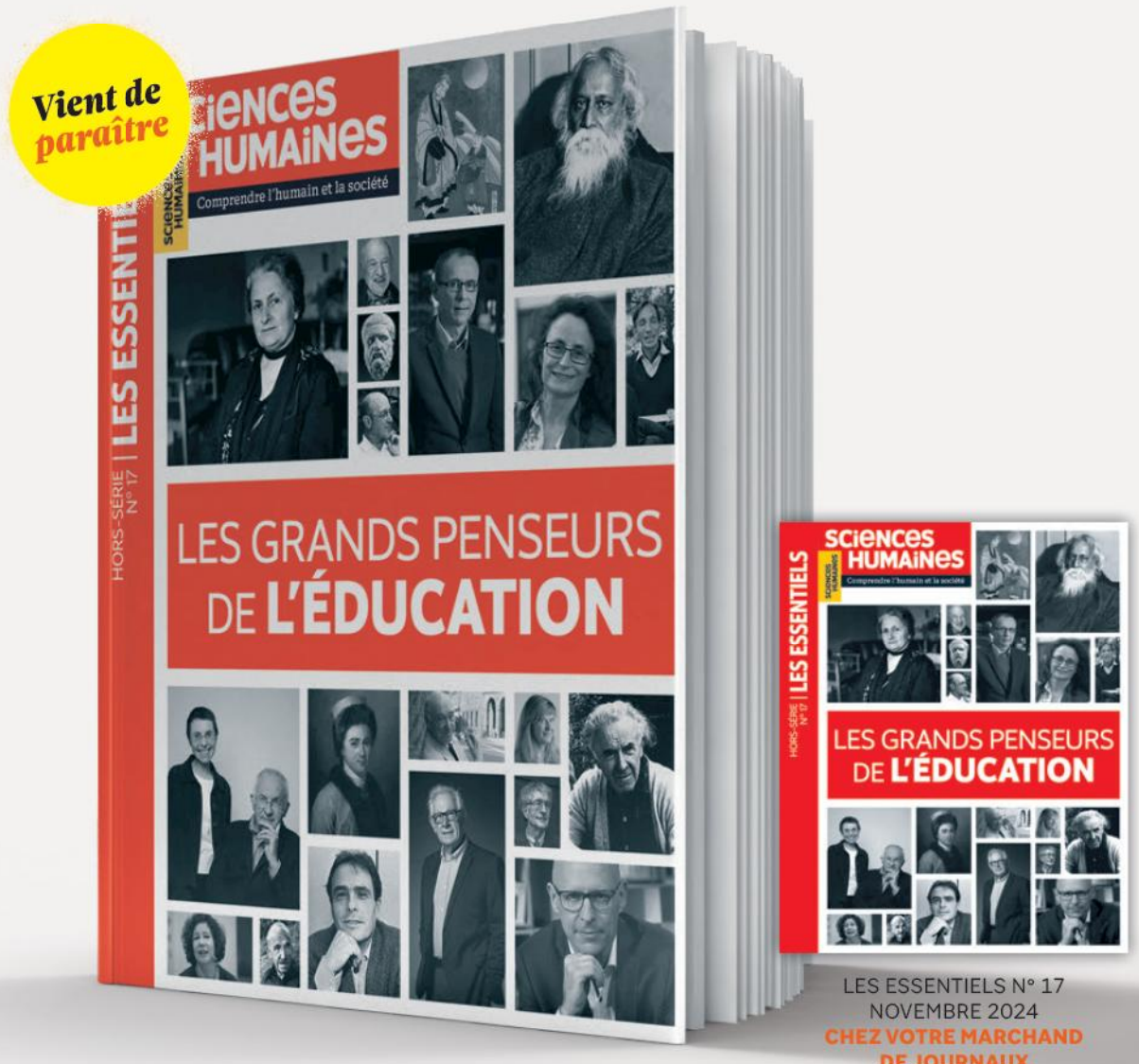
Le sport de compétition est un bastion de la non-mixité, qui n'a fait que se développer au fur et à mesure de l'accession des femmes à des disciplines auparavant réservées aux hommes. En 1900, les Jeux de Paris comptent, en dépit de l'hostilité du baron de Coubertin, 2,2 % de femmes, mais dans des disciplines souvent mixtes (équitation, tennis, voile, golf et… croquet). En 1928, elles accèdent aux épreuves d'athlétisme non mixtes. Depuis 2012, et les Jeux olympiques de Londres, elles concourent dans tous les sports, mais 95 % des compétitions se tiennent entre elles et les classements sont séparés. Et cela va de soi, direz-vous peut-être : cette partition est une mesure d'équité, qui protège les femmes contre les performances supérieures des hommes. S'assurer que les candidates appartiennent bien à leur catégorie s'est donc imposé comme une arme contre la tricherie : en 1920, on les faisait déshabiller pour vérifier leur anatomie apparente. Cette méthode un peu primaire a ensuite cédé la place à des moyens plus fins : examen des chromosomes ou dosages hormonaux ont été instaurés par les autorités sportives, et le sont encore, non sans un certain désordre. Des nageuses, des coureuses et des cyclistes de haut niveau ont été sorties des stades et ont ainsi fini leur carrière.

Oui, mais voilà : les progrès de la science aboutissent aujourd'hui à la conclusion qu'aucun de ces marqueurs biologiques ne permet de discriminer des sexes anatomiques. On peut présenter un caryotype XY et avoir connu une puberté féminine, on peut aussi posséder les organes d'une femme et produire un fort taux de testostérone. C'est ce qu'en peu de mots, Thomas Bach entérinait le 3 août dernier. Par souci de justice, en généralisant la non-mixité, le sport a fabriqué un problème qu'il ne sait plus résoudre aujourd'hui. Faudrait-il, suggèrent certains, tout reprendre à zéro et s'en tenir, comme à la boxe, à des catégories de poids tous sexes confondus ? Et pourquoi pas de taille ? Ou bien encore, comme vient de l'annoncer la fédération américaine de natation, ouvrir une compétition réservée aux sportifs non binaires ? Faut-il continuer à fragmenter ou bien au contraire mettre tout le monde dans les mêmes starting-blocks ? Dans tous les cas, ça serait une révolution, qui ne se fera pas sans batailles féroces.

Délivré à 353101 le 12/2/2024, 10:48:24 AM

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Apprendre, former, transmettre avec les grands penseurs. »



LES ESSENTIELS N° 17
NOVEMBRE 2024
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
COMMANDEZ CE NUMÉRO EN SCANNANT CE QRcode

Délivré à 353101 le 12/2/2024, 10:48:24 AM

D 024, 10:48:24 AM